U d'/of OTTAWA
39003002440468

CE

ŒUVRES

DE

PIERRE LEBRUN

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

ŒUVRES

DE

PIERRE LEBRUN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER

ULYSSE
MARIE STUART.
LE CID D'ANDALOUSIE

PARIS
PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE LA FONTAINE MOLIÈRE, 41

M DCCC XLIX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ovensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PQ
2330
.L8
1844
V.1

http://www.archive.org/details/oeuvresleb01lebr

NOTICE

SUR LES OUVRAGES

DE M. LEBRUN.

Il y a trois ans déjà, lorsqu'une jeune et célèbre tragédienne, après les premiers succès si éclatants et si neufs qu'elle avait demandés et comme repris de haute main à nos chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, eut l'idée de s'essayer dans quelques rôles d'un répertoire plus moderne, qu'un succès solennel avait une fois consacrés, elle songea tout naturellement d'abord à la *Marie Stuart* de M. Lebrun : c'était en effet de nos jours, sous la restauration, en renom comme en date, la première transition de l'ancienne forme tragique à ce qu'on a tenté de plus récent.

Cette reprise heureuse nous fournit alors une occasion que nous avions souvent désirée, d'examiner en détail et

d'apprecier un des talents qui honorent le plus notre littérature par le caractère élevé et sérieux des œuvres, et aussi par l'expression naturelle qu'un des premiers il eut le goût d'y ramener. En le considérant de près et en recherchant de lui ce qui était le plus souvent dispersé ou même inédit encore, nous exprimions le regret que les œuvres complètes du poète ne fussent point recueillies. Nous serions trop flatté de croire que ce regret, ce vœu d'alors n'ait pas été sans influence sur la publication d'aujourd'hui. L'éditeur a eu l'idée de nous y faire une place, et a témoigné le désir de reproduire en tête des volumes un morceau qui n'était pas destiné à cet emploi ; le poète, en s'y prêtant, a voulu sans doute reconnaître l'impartialité en même temps que la sympathie qui nous avait dirigé ; il ne prouve pas moins par là sa propre impartialité à lui-même et son indulgence.

La première représentation de *Marie Stuart*, disions-nous, remonte au 6 mars 1820 ; les tout premiers débuts de M. Lebrun sont de près de quinze ans antérieurs. Né à Paris en 1785, arrivant à l'adolescence avec le Consulat, il mûrit sa jeunesse sous l'Empire. Ses plus profondes impressions, lui-même s'en fait gloire, datent d'alors et donnent le sens vrai de son talent. Tous ceux qui ont vu l'Empire en ont été fortement marqués dans leur imagination ; et j'appelle avoir vu l'Empire, non pas être né à telle date qui permit de le voir, mais, même très-jeune, avoir été placé dans une position et comme à une fenêtre d'où on le vît réellement se déployer. On sait la large empreinte qu'en reçut le poète qui a dit : *Ce siècle avait deux ans*... Un autre qui naissait quand ce siècle avait quatre

ans déjà, pour rendre ce même effet indélébile, a pu dire :

Nous tous, enfants émus d'un âge de merveilles,
Bercés sous l'étendard aux salves des canons,
Des combats d'Outre-Rhin balbutiant les noms,
Nous avons souvenir de plus d'une journée
Où l'Empire leva sa tête couronnée;
Quelque magnificence, une armée, un convoi,
Un *Te Deum* ardent, la naissance d'un Roi;
Et l'Empereur lui-même, au moment des campagnes.
Il passait dénombrant les aigles, ses compagnes;
Du geste il saluait tout un peuple au départ,
Et, moi qui parle ici, mon front eut son regard!

M. Lebrun eut plus qu'un regard du maître d'alors. Par des essais poétiques très-précoces,[1] il avait, vers la fin du Directoire, attiré l'attention de François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, lequel, ayant été lui-même un de ces talents précoces, se complaisait à les discerner. Le jeune enfant *n'était même pas encore écolier*;[2] le ministre le nomma élève du Prytanée français (*Louis-le-Grand*), seul collége tout récemment rouvert; il voulut l'y mener lui-même, et le présenta aux professeurs et aux camarades. L'élève Pierre Lebrun s'y distingua; nous avons sous les yeux, dans les fastes annuels du Prytanée, des couplets qu'il faisait à l'âge de treize ans pour la plantation de

1. Il se trouvait dans ce premier recueil manuscrit du poète de douze ans, une tragédie de *Coriolan*, que l'auteur remania plus tard à quinze. Une scène, la grande scène de Coriolan et de Véturie, sera imprimée au tome III des OEuvres.

2. Expression de M. Lebrun dans son discours de réception à l'Académie française, lorsqu'il y succéda en 1828 à François de Neufchâteau lui-même.

l'arbre de la liberté à Vauvres, maison de campagne de l'établissement; une autre pièce assez remarquable, intitulée *les Souvenirs*, et qui date de 1802, fut composée au Prytanée de Saint-Cyr. A cette époque de renaissance pour la société et pour les lettres, l'ordre des études et des âges n'était pas très-bien observé; il y avait dans tous les genres une émancipation rapide, une confusion assez aimable et non sans profit pour les essors généreux. C'est ainsi que, lorsque le Prytanée français eut envoyé une petite colonie pour fonder le Prytanée de Saint-Cyr, l'élève Lebrun, qui en était, se trouva monter un jour dans la chaire de belles-lettres et y remplacer son professeur De Guerle, malade pour le moment. L'Empereur ou le Consul, qui soignait déjà sa pépinière de Saint-Cyr et y allait mesurer des hommes, entre à l'improviste dans la classe et n'est pas peu étonné d'y voir un élève en chaire : on lui explique comment; il s'assied à côté de lui, et là, durant plus d'un quart d'heure, il interroge les élèves sur les tropes, non sans quelque croc-en-jambe, je le crois bien, aux définitions de Dumarsais. Joséphine qui, par surcroît de bonne grâce, était présente, assise sur l'un des bancs de bois de la classe, au rang d'en bas, près des élèves, souriait par moments du brusque professorat de Napoléon. Un ou deux ans après, on était au lendemain d'Austerlitz, l'Empereur au château de Schœnbrunn, après le dîner, avec M. Daru et M. de Talleyrand, reçoit le *Moniteur*, et y voit une ode *à la Grande Armée* signée Lebrun : « Lisez-la, » dit-il à Daru.

Suspends ici ton vol : d'où viens-tu, Renommée?
Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée?...

Et pendant la lecture, il interrompt, il loue, il critique même, et conclut en ordonnant d'écrire à Lebrun que l'Empereur lui accorde une pension de 6,000 fr. : il n'avait pensé qu'à Lebrun-Pindare. Quand on vint à découvrir le malentendu et que l'ode était de l'élève de Saint-Cyr, les 6.000 fr. se convertirent pour le jeune homme en une pension de 1,200 fr. Lebrun-Pindare en eut beaucoup de mauvaise humeur : rien n'est démontant comme les homonymes dans les lettres. Lequel des deux? ce mot-là est une chiquenaude à la gloire. Le vieux Mercier, si peu glorieux qu'il fût, ne pouvait point pardonner à Lemercier Népomucène.

En France, parmi les journalistes même les mieux placés, la méprise avait eu lieu; les critiques, dès le premier moment, n'avaient pas manqué de retrouver dans l'ode en question les qualités, les défauts surtout du grand lyrique d'alors : il fallut décompter. Bouflers s'en raille agréablement dans quelques lignes spirituelles.[1] Ginguené, qui n'avait pas été dupe, et malgré son culte pour l'autre Lebrun, accorda au jeune auteur des encouragements sérieux.[2]

1. *Courrier des Spectacles.* Son article est intitulé : *Peine, critique, érudition perdues.*

2. *Revue philosophique, littéraire et politique,* an XIV. — François de Neufchâteau fut de ceux qui se méprirent : enchanté de voir le Pindare républicain louer l'Empereur comme les autres, il lui écrivit : « C'est votre meilleur ouvrage. » L'erreur se prolongea jusqu'à la mort même de Lebrun, et Chénier, le louant sur sa tombe de l'ode qu'il n'avait pas faite, disait : « Tant d'exploits qui, depuis dix ans, commandent l'admi-« ration des peuples, ont ranimé sa vieillesse; près d'expirer, sa voix « harmonieuse encore n'est pas restée inférieure à des prodiges, les plus « grands et les derniers qu'il ait chantés. »

Quand Lebrun-Pindare mourut en 1807, le nôtre ne se vengea de lui qu'en déplorant cette perte dans une ode élevée qui justifiait le *uno avulso non deficit alter...*, et qui rappelle celle de Le Franc de Pompignan sur la mort de Jean-Baptiste Rousseau, la plus belle pièce encore qu'on doive à celui-ci, a dit dans le temps un méchant. Une strophe de l'ode de M. Lebrun, où il rendait un hommage à Delille, lui valut une visite du vieux poète, ce qui était alors une gloire.

Les huit années, de 1805 à 1814, furent remplies pour lui de beaucoup d'études et de plusieurs essais. Une première tragédie, ou plutôt une *pastorale dramatique*, intitulée *Pallas*, fils d'Évandre (1806), et inspirée des derniers livres de l'*Énéide*, se fait déjà remarquer par du pathétique et plus de naturel que ne s'en permettaient volontiers les muses de l'Empire. Cette pièce, non représentée, n'eut pas même la publicité de l'impression à sa naissance.[1] J'imagine que les plaintes du vieil Évandre s'arrachant des bras de son fils unique, qui vole aux combats et à la mort, n'auraient pas convenu pour l'attendrissement au maître sourcilleux :

N'as-tu pas des enfants? Un jour, Ilionée,
Si le Ciel en son cours ne rompt ta destinée,
Tu connaîtras combien les moments sont cruels
Qui ravissent un fils loin des bras paternels.
Tu verras comme moi s'alarmer ta tendresse,
Surtout si c'est l'enfant sorti de ta vieillesse,
S'il a survécu seul à ses frères nombreux,
S'il est l'unique bien que t'aient laissé les dieux.

1. Elle fut imprimée chez Didot en 1822, à très-peu d'exemplaires. Elle se retrouvera dans le tome III.

S'il est l'appui dernier d'une maison qui tombe,
Et si tous ses aïeux le suivent dans la tombe.

Le jeune poète servait mieux la pensée impériale par deux odes sur les campagnes de 1806 et de 1807, par une autre *au Vaisseau de l'Angleterre*, qui a de l'énergie dans la menace :

Il n'a pas lu dans les étoiles
Les malheurs qui vont advenir ;
Il n'aperçoit pas que ses voiles
Ne savent plus quels airs tenir :
Que le ciel est devenu sombre...

Un jour, en 1808, à Fontainebleau, l'Empereur, qui se souvenait de la méprise de Schœnbrunn et de la visite de Saint-Cyr, et pour qui l'auteur était devenu très-distinct, dit à une dame du palais, qui s'intéressait à M. Lebrun : « Que fait-il? J'ai lu dans le temps son ode à l'armée; ce jeune homme a de la verve, mais on dit qu'il s'endort. » Ce mot, cet aiguillon rapporté au poète, tira de lui, en *réponse*, des stances émues, pleines de grâce. Napoléon régnant semble avoir tellement guindé et glacé ses chantres officiels, qu'une pièce quelque peu vive est une bonne fortune dans la poésie d'alors. Je veux citer celle-ci presque tout entière : [1]

« On dit qu'il s'endort. » — Caroline,
Est-il vrai qu'à Fontainebleau
Ce puissant maître de château,

1. Il faut savoir, pour tout entendre, que la personne qui avait rapporté ce mot, Mme Caroline de B..., dame d'honneur de Madame-mère, avait été la première passion de Bonaparte jeune, quand il était en garnison à Valence. Elle s'appelait alors Mlle Du Colombier; il en parle dans le

Devant qui l'Europe s'incline.

Que lui-même, que l'Empereur,
Parmi tous les soins de l'empire,
Sache même que je respire,
Et me flattez-vous d'une erreur?

Quoi! de ma jeune destinée
Le cours n'en est point inconnu!
Quoi! l'Empereur s'est souvenu
Des promesses du Prytanée!

J'occupe donc, si je vous crois,
Un coin de sa vaste pensée,
Où la terre entière est pressée,
Où se meut le destin des rois.

Qu'il se souvienne de nos gloires,
Des pays de tous ses combats,
Du nom de toutes ses victoires,
Et du sort de tous ses soldats:

. . . . . .

De tous les rois dont son pouvoir
A fait ou défait la couronne :
Certes, mon esprit s'en étonne.
Pourtant je le puis concevoir.

Mais de moi! mais qu'il se souvienne
Qu'autour du char qui l'a porté,
Parmi les voix qui l'ont chanté
Il n'a plus entendu la mienne!

« On dit qu'il s'endort! » — Votre esprit
N'a-t-il pas trompé votre oreille?

Mémorial de Sainte-Hélène : « On n'eût pas pu être plus innocents que nous, dit-il ; nous nous ménagions de petits rendez-vous. Je me souviens encore d'un, au milieu de l'été, au point du jour. On le croira avec peine, tout notre bonheur se réduisit à manger des cerises ensemble. »

Napoléon, eh! qui t'a dit
Si je m'endors ou si je veille?

Grand homme, qui pourrait dormir
Au bruit dont tu remplis la terre?
Est-il séjour si solitaire
Qui ne l'entende au loin frémir?

Mais quoi! voilerai-je un mensonge
De mots si pleins de vérité?
Oui, je dormais, oui, d'un doux songe
Mon cœur se berçait enchanté.

D'une autre idole que ta gloire
Je faisais mon cher entretien :
Un nom qui n'était pas le tien
T'avait distrait de ma mémoire.

Les jours, les nuits à mes travaux
N'étaient plus que de longues trêves;
Je ne voyais plus dans mes rêves
Flotter ton aigle et tes drapeaux.

N'as-tu jamais, à pareil âge,
Toi-même, si plein d'avenir,
Pour quelque brune ou blonde image
Perdu tout autre souvenir?

Que Caroline me réponde :
Dites, vous la première amour
De ce cœur qui devait un jour
Battre pour l'empire du monde.

Dites, n'a-t-il jamais dormi
Sous les cerisiers de Valence,
Aux temps d'ivresse et d'innocence
Où vous l'appeliez votre ami.

Quand le héros à son aurore,
Si loin du zénith radieux,

Brillait seulement à vos yeux
D'une épaulette neuve encore?

Mais il parle: adieu, songe vain!
Dites-lui que dans ma retraite
Sa voix parvenue a soudain
Réveillé son jeune poète.

Me voici! . . . . . .
. . . . . .

Suivez, suivez Napoléon.
Mes chants, de rivage en rivage.
Et que puisse ainsi d'âge en âge
Mon nom accompagner son nom!

Que puisse ma muse fidèle
A sa gloire à jamais s'unir!
Aigle, je m'attache à ton aile:
Emporte-moi dans l'avenir.

Ces vers n'avaient jamais été imprimés, quand j'eus le plaisir de les citer pour la première fois. D'autres vers que M. Lebrun avait composés sur la mort d'un fils de la reine Hortense, de cet enfant si cher à Napoléon qui le pleura, étaient également restés en portefeuille[1] avec une quantité de petites pièces qui ne viennent au jour qu'en ce moment. Sous l'Empire, il y avait cela de particulier: on pouvait faire des vers élégiaques, plus ou moins intimes, mais on les gardait, et en public, si on visait à la gloire, on ne donnait que des rimes grandioses sur des événements héroïques,

1. La même dame du palais, à qui est adressée la pièce précédente communiqua ces vers à Napoléon; après les avoir lus, il fit dire à l'auteur qu'il souhaitait qu'ils ne fussent pas imprimés. Il voulait éviter les propos de la malignité calomnieuse sur cet enfant.

sur des sujets qu'on s'appliquait à traiter. La poésie se piquait d'être encore plus cérémonielle que sous Louis XIV. Les inconvénients de ce trop de respect nous ont sauté d'abord aux yeux; ils devraient être jugés moins sévèrement aujourd'hui que nous savons l'excès contraire et que nous sommes tombés dans le déshabillé.

Alors du moins on croyait à la grandeur; des types élevés, bien qu'un peu stériles, dominaient sincèrement les âmes. Il y avait des buts marqués, des couronnes; il y avait carrière. Toucher à la palme tragique une ou deux fois dans sa vie, c'était le rêve immortel. La voie sacrée, la route au Capitole sous le soleil, semblait ouverte, mais difficile, et l'honnête louange enflammait. Cela fait rire aujourd'hui qu'on jouit encore plus qu'on ne s'afflige de toute la variété de vices d'une littérature sans frein et prodigiuement inventive. Le style en général était assez pauvre sous l'Empire et servait mal l'aspiration de la pensée. César montait droit à l'Olympe; la pensée à sa suite y visait de son mieux, mais le style n'allait pas du tout. Il s'était amaigri et comme desséché en passant durant des années par tant d'usages peu littéraires; il s'était altéré au souffle des révolutions, et, comme on ne s'en rendait pas compte, comme on se croyait toujours classique, on ne le retrempait pas. Quand je parle ainsi de l'Empire et de sa grande route régulière, il va sans dire que M. de Chateaubriand et Mme de Staël sont toujours en dehors. Pourtant, avec la prétention, le goût aussi de l'antique reprenait; l'étude ramenait à des sources. M. Lebrun fut un de ceux qui, dès le début, accusent en eux avec le plus d'intelligence le culte et le sentiment des anciens : c'est le mérite de son *Ulysse*.

Lemercier avait rouvert le premier, avec bien de l'honneur, cette scène grecque-française, et renoué avec *Andromaque* par *Agamemnon*. Marie-Joseph Chénier, conseillé par Daunou, revenait, bien qu'un peu tard, aux anciens, et s'initiait aux douleurs d'Électre. Un sourire du maître, plus que le talent de Luce, faisait la fortune d'*Hector*. *Ulysse* est de cette famille; mais, suivant la très-juste remarque de Charles Nodier, un moment continuateur de Geoffroy au feuilleton des *Débats*,[1] Ulysse, personnage épique, ou tout au plus personnage dramatique du second ordre, ne pouvait être le héros d'une tragédie; il a trop de finesse pour cela. Sophocle dans *Philoctète* l'a pu faire servir à nouer l'intrigue; mais il ne l'a pas mis au premier plan. C'est un caractère d'âge mûr, beau à la réflexion, mais qui en a besoin pour se justifier, et qui n'offre rien de ces dehors émouvants où se prend la foule au premier abord. A Télémaque lui-même qui s'étonne de tant de prudence, Ulysse a besoin de dire :

> Peut-être tu sauras, par l'exemple d'un père,
> Que parfois au héros la feinte est nécessaire;
> Qu'elle est vertu souvent, et qu'avec le danger
> La forme du courage est sujette à changer.[2]

La pièce jouée pour la première fois le 28 avril 1814, cinq jours avant la rentrée de Louis XVIII dans sa capitale, n'eut qu'un petit nombre de représentations, ce qu'on appelait un succès d'estime. On y crut voir pourtant un intérêt de circonstance, le retour de l'exilé, du monarque légitime

1. 30 avril 1814.
2. Acte III, scène II.

dans la patrie. On aurait pu y voir aussi la malédiction patriotique contre l'intrusion étrangère :

Mon héritage est las de se voir votre proie,

s'écriait Télémaque à la face des prétendants.[1] Le fait est que les allusions ne venaient que de pur hasard et de coïncidence, la pièce se trouvant achevée depuis plus de trois ans et l'auteur n'y ayant rien changé. A la lecture, il y transpire quelque chose des douces et graves beautés d'Homère. Dans la première scène, Pénélope dit à Télémaque qui voudrait encore espérer :

Le séjour qui d'Ulysse a retenu les pas,
O mon fils, est un lieu d'où l'on ne revient pas,
Dont nul homme jamais n'apporta de nouvelle :
Formidable séjour de la nuit éternelle,
Et dont les habitants, pâles et désolés,
Sont de leur doux pays à jamais exilés.
S'il respirait encor, dis-moi, la renommée,
Cette immortelle voix par la terre semée,
Eût-elle été muette? et quel pays lointain
Aurait pu si longtemps nous taire son destin?
Je sais trop bien entendre un semblable silence.

Au commencement du troisième acte, Ulysse inconnu, et qui se donne pour un simple compagnon du héros, y parle ainsi indirectement de lui-même à son fils :

Il se peignait souvent ces rivages chéris,
Où l'attendaient en vain Pénélope et son fils.
Quelques maux dont il vit sa tête menacée,
Ithaque était toujours sa première pensée;

1. Mlle Duchesnois faisait Telémaque.

Quelque bien que le Ciel lui permît de choisir,
Ithaque était encor son unique désir.
En vain le soin des Dieux et l'amour des Déesses
Environna son cœur des plus douces promesses;
A l'offre du ciel même et des divins honneurs,
Il fixait sur la mer un œil mouillé de pleurs.
Si de loin sa pensée entrevoyait une île
Abondante en troupeaux, en oliviers fertile,
Il n'apercevait plus d'autre lieu, d'autre bien,
Et l'immortalité ne lui semblait plus rien.

Ce sont là des vers charmants, mélodieux, de l'école de Racine; je n'y regrette que cette fumée d'Ithaque que l'Ulysse d'Homère aurait voulu voir seulement de loin, et puis mourir.[1]

La pudeur de Pénélope, lorsqu'accordée par son père Icare à Ulysse, elle se voila et ne répondit au désir de l'époux que par l'aveu du silence, y est rappelée en des vers non moins touchants. La ruse du tissu y est ingénieusement exprimée, bien qu'avec une élégance singulièrement moderne, par la bouche du *divin porcher* Eumée.

Mais, dès qu'Ulysse a vu l'arc, cet arc voulu par l'oracle et que seul il peut armer, le sentiment de vengeance éclate en lui avec toute l'antique beauté. L'horreur sacrée des foudres de Dodone a tous ses échos dans les vers suivants :

Ce jour doit être sourd, aveugle, inexorable,
Et ne sera content que du dernier coupable.

1 . . . . . se faschant qu'il ne voit
La fumée à flots gris volliger sur son toict,

a dit un vieux poète (Du Bartas, ve chant de *la Semaine*). Et Joachim Du Bellay en un sonnet bien connu :

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminee. . . . . ?

. . . . . .
. . . . . Eumée, ah! quelle joie
De tenir dans mes mains et leur vie et ma proie,
De les voir, reculant à l'aspect de leur roi,
Fuir sans trouver d'asile où se sauver de moi,
Et, pâles de leur crainte et de la mort future,
Implorer vainement, même la sépulture!

Les souvenirs d'Homère se combinent, se croisent vers cette fin, avec ceux de Virgile, et sans s'y affaiblir: on sait le *pallida morte futura* de Didon. Comme étude d'imitation et de style, *Ulysse* garde son prix.

La chute de l'Empire remplit l'âme de M. Lebrun d'amertume et de patriotique douleur. Les mêmes malédictions durent lui échapper, que tout à l'heure il prêtait à Ulysse vengeur. Deux odes de 1814 en font foi; ce sont des messéniennes écrites sous le coup. L'une a pour titre *Jeanne d'Arc;* l'autre est une paraphrase très-sentie du psaume *Super flumina*. En même temps, le changement de régime avait pour effet de rendre sans réserve le poète à la vie littéraire; il n'y appartenait plus tout entier depuis quelques années. Selon l'usage de l'Empire, où les lettres se coordonnaient volontiers aux affaires, il occupait dans l'administration bienveillante de Français de Nantes une place assez considérable au Havre, une de ces places, il est vrai, données tout exprès pour très-peu assujettir; il passait une bonne partie de sa vie à Rouen ou à Paris. Revenu pourtant à sa pleine liberté et obéissant à l'aiguillon d'une émulation généreuse, il put, durant les quinze années qui suivirent, attacher avec honneur son nom à des ouvrages étendus et médités: *Marie Stuart, le Cid d'Andalousie* et le poème de *la*

Grèce. Sa seconde manière, celle par laquelle il est surtout connu, va se produire.

Un prix d'académie commença de le mettre en lumière, car *Ulysse* s'était comme perdu dans le bruit des circonstances politiques. Son poème *sur le Bonheur de l'Étude* remporta une des couronnes décernées par l'Académie Française en 1817. Dans ce même concours, où M. Saintine eut l'autre prix et où Charles Loyson obtint l'accessit, on distinguait le nom surgissant de Victor Hugo et celui de Casimir Delavigne ; la jeune milice de la restauration s'essayait. M. Lebrun était déjà d'une génération assez antérieure : son premier concours eût été naturellement de 1805 ; mais il recommençait en quelque sorte.

Le genre académique heureusement ne le retint pas. Ce qui distingue les tentatives de M. Lebrun au théâtre ou dans le poème, c'est un certain degré d'innovation. Si l'Empire avait subsisté, cette innovation se serait-elle produite dans son sein ; en serait-elle graduellement sortie? je le crois. Déja, sous la fin du Directoire, on avait vu la littérature d'alors, celle qui datait de l'an III, en train de se modifier par Lemercier, par Benjamin Constant, par madame de Staël, qui y appartenait à cette époque. Le Consulat vint et brisa le développement, la transformation dès lors très-sensible. Rien d'analogue ne s'était encore produit au sein de la littérature impériale proprement dite, mais, quelques années encore, et immanquablement on aurait eu quelque chose qui s'y serait essayé, même à travers les entraves. Les grandes émotions de l'Empire devaient avoir leur contre-coup et leur après-coup en littérature. — « Pour moi, je l'avoue, disait un jeune colonel au spirituel

M. de Stendhal, il me semble, depuis la campagne de Russie, qu'*Iphigénie en Aulide* n'est plus une aussi belle tragédie. » — La seconde génération de l'Empire, un peu plus tôt, un peu plus tard, devait en venir là. La restauration, en brisant, hâta et mit en demeure de faire. M. Lebrun, l'un des premiers, ressentit en poésie ce besoin de nouveau, surtout de naturel, et travailla de son point de vue à le servir. Pour bien définir son rôle, je dirai de lui qu'il est le plus jeune des poètes de l'Empire, de même qu'on pourrait dire de M. Delavigne ou de M. de Lamartine qu'ils sont les aînés des poètes de la restauration. Eh bien! lui, ayant déjà assez avant l'empreinte de l'époque antérieure, il ne s'y est pas immobilisé; mais, prenant la chose dramatique au point juste où elle était, il l'a poussée du premier jour à l'innovation dans une mesure habile, heureuse, applaudie. Sa *Marie Stuart*, qui parut d'abord un commencement, était à certains égards une fin; c'était la fin et le romantisme modéré le plus avancé, le plus extrême, de cette honorable reprise dramatique qui s'ouvre par *Agamemnon*, qui se continue par *les Templiers*, dans laquelle Ducis, venu un peu plus tard, eût trouvé sa place. *Marie Stuart*, dans les mêmes formes encore, prolonge et couronne. L'art dramatique postérieur, qui fait peut-être fi de tout cela maintenant, aura-t-il donc de loin des témoignages si imposants à offrir dans cet inventaire final qui réduit tant d'œuvres?

Qu'on me laisse dire encore : ces points de vue sont si éloignés déjà, si fugitifs; ceux même qui les devraient le mieux savoir semblent si peu s'en ressouvenir en jugeant aujourd'hui, que j'ai besoin de tourner en tous sens pour les marquer. *Marie Stuart* était une transition, mais j'ose

ajouter une transition à ce qui n'est pas venu, à ce que l'auteur n'a pas achevé de réaliser lui-même. La tentative du moins était bonne, et elle demeure en vue comme une tête de pont qui n'aurait pas été continué. *Le Cid d'Andalousie*, qui devait faire l'arche suivante, a manqué, ou plutôt est resté en suspens. Lors de *Hernani*, plus tard, le pont a été hardiment repris, mais à un autre endroit et de l'autre côté de la rive. Il en résulte qu'entre l'ancien art dramatique et le nouveau il n'y a pas eu de pont et qu'on n'a point passé.

Représentons-nous bien l'état littéraire de la France aux abords de l'année 1820. La jeune école de madame de Staël commençait à percer dans le monde; la jeune école normale, M. Cousin en tête, étonnait dans son premier feu. Le plus léger des houzards romantiques, M. de Stendhal, poussait des pointes en divers sens; des esprits studieux et libres, comme M. Fauriel, avaient de l'action dans de petits groupes distingués. Le séjour et les relations de Manzoni en France l'avaient fait d'abord connaître; Charles Loyson, dans une ode sur *l'Enthousiasme poétique*, qu'il adressait à l'illustre Lombard, lui disait :

> Toi, le talent est ton excuse;
> L'art te condamne, mais ta muse
> S'absout, à force de beautés.[1]

Plusieurs des romans de Walter Scott venaient de passer le

1. *Lycée français*, tome IV, page 241. Dans ce même tome du *Lycée*, page 61, se trouvait une critique de *Carmagnola* par M. Chauvet, laquelle provoquait Manzoni à sa lettre en français *sur les Unités*. Mais ceci empiète et touche à la fin de 1820.

détroit. Byron était moins accessible; on rôdait, en quelque sorte, autour de son œuvre de mystère, sans bien savoir; des articles de M. Lebrun lui-même, dans *la Renommée*, contribuèrent aux premières notions qu'on en eut, et provoquèrent, je crois, la première traduction qu'on en fit. En 1820, Schiller n'était pas traduit : [1] madame de Staël, dans son *Allemagne*, l'avait magnifiquement analysé; mais, si je ne me trompe, la première connaissance plus détaillée qui en vint à M. Lebrun, fut du côté de M. de Barante, qui, à son tour, devait cette initiation à l'heureux hasard de Coppet. Et puisqu'ici ces deux noms amis se rencontrent, notons, en passant, que sous la restauration M. Lebrun a eu assez exactement en poésie un rôle qui ferait pendant à celui de M. de Barante dans le genre critique et historique, quelque chose d'assez analogue dans le degré d'innovation et de réussite.

Je n'aborde pas la Marie Stuart réelle, celle de l'histoire approfondie; des travaux récents ont beaucoup fait pour l'éclairer jusque dans les plus secrets replis et pour désenchanter du personnage. Le trop de science mène presque toujours là. Je me tiens à l'héroïne de la tradition et de l'illusion; je me borne au point de vue français et de 1820 encore; je me reporte à la première représentation, à l'une des cinquante premières. On raconte que, lorsque le bour-

1. Du moins tant soit peu complétement et convenablement. Le *Théâtre* traduit par La Martellière (1799) ne contenait que trois pièces, et *Marie Stuart*, qui se faisait seulement alors, n'y était pas. Quérard indique une traduction de cette dernière pièce par M. Hess (Genève, 1816). Celle du baron de Riedern, publiée par M. de Latouche, ne parut que dans le courant de l'année 1820. M. de Barante publia les *Œuvres dramatiques* de Schiller l'année suivante.

reau décoiffa, pour la faire tomber, cette tête charmante, on découvrit que ses beaux cheveux avaient légèrement blanchi. Je ne sais si, dramatiquement parlant, quelques mèches grises aussi ne se sont pas glissées, depuis vingt ans, sur cette tête si applaudie. Le fait est que, lorsqu'elle se produisit d'abord, il n'y eut qu'une voix sur l'accueil soudain, sur l'intérêt excité et sur les larmes. J'ai sous les yeux la plupart des journaux du temps; le *Journal des Débats*, le seul qui, dès ce temps-là, voulut être sévère, constate lui-même l'entier triomphe : « La joie est dans le camp des romantiques, s'écrie Étienne Becquet en commençant;[1] le succès de M. Lebrun est un succès de parti, une victoire des lumières sur les préjugés. Un courrier extraordinaire, envoyé par M. Schlegel, est allé en porter la nouvelle à la diète assemblée... » Ceci, pour commencer, n'était pas tout à fait juste; le succès de M. Lebrun, malgré l'origine de l'imitation, ne pouvait être dit un succès allemand, mais bien français. En même temps que l'auteur, par sa manière plus naturelle et par la source où il puisait, réjouissait l'espérance des esprits libres, il satisfaisait pleinement les spectateurs simples. Sa nouveauté, sans avoir besoin de théorie, était aussitôt comprise, assortie par le sujet au génie français, au pathétique populaire. La Marie Stuart de Brantôme, celle qui mourut sur l'échafaud et qui fit ses adieux à la France, était restée dans toutes les imaginations, victime intéressante, figure embellie :

> Coupable seulement des erreurs d'une femme,
> Vos fautes dans le ciel ne suivront pas votre âme!

1. 13 mars 1820

légende presque aussi présente que celle d'Héloïse, ou de La Vallière, ou encore de cette bonne impératrice Joséphine. [1] Quand on relit aujourd'hui Schiller, et que l'on compare avec la tragédie de M. Lebrun, on peut trouver, très à son aise, qu'il a trop sobrement glané à travers cette végétation de poésie si féconde et si luxuriante. Alors, par une impression tout inverse, il eût été blâmé plutôt d'en avoir trop gardé. Becquet le loue d'avoir *séparé assez habilement l'or pur du plomb vil*, d'avoir su *éviter adroitement les fautes nombreuses qui déshonorent l'ouvrage de Schiller*. « Il en est une pourtant, dit-il, dont il ne s'est pas garanti, la contagion germanique l'a gagné... » Qu'est-ce? on attend l'énor-

1. On peut s'étonner qu'il n'y ait pas eu plus tôt en français de tragédie, du moins notable, sur Marie Stuart. C'était un sujet à tenter l'auteur d'*Adélaïde du Guesclin* et de *Tancrède*. Boursault, sur la fin du XVIIe siècle, en avait fait une pièce ridicule. Celle d'un certain Regnault en 1639, et une autre d'un anonyme en 1734, furent en naissant oubliées. Une des moins mauvaises était encore *l'Écossoise* du vieux poète Montchrétien, de l'école de Garnier. Marie Stuart, énumérant tous les malheurs qui l'ont assaillie dès le berceau, y dit ces deux vers touchants :

> Comme si dès ce temps la fortune inhumaine
> Eût voulu m'allaiter de tristesse et de peine.

Alfieri a fait une *Marie Stuart*, mais qui n'est pas de l'époque de l'échafaud. — Un anonyme, stimulé par le succès de M. Lebrun, fit imprimer en 1820 une *Marie Stuart* qui était reçue depuis trente ans au Théâtre-Français, et qui sommeillait en paix dans les cartons. On lit dans la préface que l'auteur, au début, soumit le manuscrit de sa pièce à La Harpe, qu'on regardait alors comme l'oracle en telle matière; et La Harpe, après avoir examiné, répondit : « Votre pièce est assez bien écrite, « mais le sujet n'est nullement propre au théâtre; s'il l'était, Voltaire ou « moi nous nous en serions emparés. » *Voltaire ou moi!* voilà bien le La Harpe tout pur, lorsqu'il causait et donnait libre cours à sa morgue. *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse!* Il n'est rien de tel pour rendre de tels arrêts, que ces arbitres du goût patentés.

mité. C'est que M. Lebrun n'a pas observé l'unité de lieu. Mais, répondait-on, toute la pièce se passe dans l'intérieur du château de Fotheringay; on ne sort pas de l'enceinte. Peu importe, ajoutait le critique; *dès qu'on baisse la toile, ne fût-ce que pour passer de l'antichambre dans le salon, l'unité de lieu est totalement violée.* [1] C'est devant des juges de cette force, alors nombreux, gens d'esprit avec cela, qu'il fallait innover.

Dès la première scène de Schiller, le chevalier Paulet, gardien de Marie, est dans la chambre de la captive avec une espèce de serrurier; il fait forcer les armoires pour enlever bijoux, lettres; le miroir même et le luth ont été saisis. Dans la pièce française on ne voit pas ces objets, et ils ne sont pas nommés; la nourrice Anna redemande un peu vaguement à Paulet

> Ces lettres, ces écrits, ces secrets caractères,
> De ses longs déplaisirs tristes dépositaires.

On a récemment blâmé la périphrase; on n'oublie qu'une chose : en 1820, à la scène, dans une tragédie, le mot propre pour les objets familiers était tout simplement une impossibilité; il ne devint une difficulté que quelques années plus tard. Cinq ans après, dans *le Cid d'Andalousie*, le mot *chambre* excitait des murmures à la première représentation. *Le Globe* [2] était obligé de remémorer aux *ultrà*-classiques le vers d'Athalie :

> De princes égorgés la chambre était remplie.

1. Dans son second feuilleton du 20 mars.
2. 5 mars 1825, article de M. Trognon.

Depuis, il faut en convenir, on a terriblement enfoncé la porte de cette chambre; on a été d'un bond jusqu'à l'alcôve. Mais, avant 1830, chaque mot simple en tragédie voulait un combat et coûtait à gagner presque autant, je vous assure, qu'un député libéral à la chambre durant le temps de la majorité Villèle. M. de Chauvelin nommé, ou un mot propre à travers toute une scène, c'étaient d'insignes triomphes.

M. Lebrun, dans *Marie Stuart*, satisfaisait les novateurs judicieux par des qualités de langage qu'à cette époque le style élégant de M. Delavigne, ni celui d'aucun autre tragique du moment, n'offraient dans la même nuance. En redescendant du cothurne de l'Empire, on goûtait fort chez lui quelque chose de senti, de naturel et de vrai dans la diction, d'assez voisin de la prose, avec du feu poétique pourtant et des veines de chaleur. La première scène du troisième acte, quand Marie, échappée dans le jardin, se ressaisit du jour et de la libre lumière, fut admirée de tous pour l'expression. Ces vers purs, charmants en effet, et d'une douceur presque racinienne, se retrouvent dans notre mémoire, à nous qui les entendîmes alors, et font partie de nos classiques réminiscences :

. . . . . Ah! laisse-moi jouir
D'un bonheur que je crains de voir s'évanouir.
Laisse mes libres pas errer à l'aventure.
Je voudrais m'emparer de toute la nature.
. . . . . .
. . . . . Ah! laisse-moi du moins,
Soulevant un moment ma chaîne douloureuse,
Rêver que je suis libre et que je suis heureuse.
Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux?

Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.
Vois-tu cet horizon qui se prolonge immense?
C'est là qu'est mon pays; là l'Écosse commence.
Ces nuages errants qui traversent le ciel
Peut-être hier ont vu mon palais paternel.
Ils descendent du Nord, ils volent vers la France.
Oh! saluez le lieu de mon heureuse enfance;
Saluez ces doux bords qui me furent si chers!
Hélas! en liberté vous traversez les airs.

Béranger, qu'il sied si bien de nommer à côté d'un poète qui fut son ami de jeunesse et de tous les temps, a dit, par un sentiment assez semblable, dans le refrain touchant d'un captif :

Hirondelles de la patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

Alceste mourante, dans Euripide, s'écriait : « O soleil, ô lumière du jour, ô nuages qui roulez sur nos têtes!... O terre, ô palais, ô lit nuptial d'Iolcos, ma patrie!.. » Ce sont les deux mêmes sentiments que dans *Marie Stuart*, le regret de la patrie et le regard au ciel, si ce n'est que Schiller et M. Lebrun les ont réunis. De tout temps, les exilés, les mourants, les amants, se sont ainsi adressés volontiers à tout ce qui vole et passe, comme à des messagers de leurs regrets, aux échos, aux nuages, aux fumées qui montent à l'horizon, aux hirondelles de la patrie, aux flots qui peut-être ont baisé l'autre rivage.[1]

1. C'est le cas de rappeler les belles stances de Byron *à l'Éridan*, quand il charge les flots, qu'en naviguant il contemple, d'aller vers Ravenne couler aux pieds de la dame de son amour : « Le flot qui emporte « mes larmes ne reviendra plus; reviendra-t-elle celle que ce flot va re- « joindre? » Et Camoens, dans son admirable *canção* écrite en mer.

Les anciens pourtant, remarquons-le, n'apostrophent que discrètement, hors de la forme mythologique, ces choses naturelles extérieures. Philoctète, Ulysse, regardent les flots et ne leur parlent pas. Aristophane le fait pour les nuées, mais en pur grotesque. Cette mélancolique communication de l'âme avec les objets extérieurs, et particulièrement avec les nuages, est un trait plutôt moderne et du Nord. De ce ciel-là, Ossian est l'Homère, l'Écosse en est l'Olympe. Le nuage par Schiller nous en arriva. Tel qu'il vogue léger et se colore dans le coin de ciel découpé par M. Lebrun, il n'eût pas été repoussé de Racine.

Le personnage de Leicester, même avec les adoucissements que l'auteur français y apportait, eut peine d'abord à se faire accepter. Talma s'en aperçut aux premières scènes : le parterre, à certains moments, hésitait et ne savait trop comment le prendre; le grand acteur n'hésita point; il arracha cela, selon l'expression vive d'un excellent spectateur, *comme on arrache une dent*. Nous n'avons plus appa-

durant une longue croisière pénible, en vue de l'Afrique et de l'Arabie, a dit : « Je demande de vos nouvelles, Madame, aux vents amoureux qui » soufflent de la contrée où vous habitez; je demande aux oiseaux qui « volent au-dessus de moi s'ils vous ont vue, ce que vous faisiez, ce que « vous disiez; où? comment? avec qui? quel jour? à quelle heure? » (M. Magnin, *Vie de Camoens.*) On me cite encore la funèbre apostrophe que voici, tirée de la première scène de *Rubena* par le poète portugais Gil Vicente, de la fin du xve siècle; c'est l'héroïne qui, dans les transes étouffées d'un enfantement mortel, s'écrie : « Sombres et tristes nuées, qui passez si rapides, oh! délivrez-moi de ces angoisses, et emportez-moi jusque vers les profonds abîmes de l'Océan où vous allez; que mon malheur vous touche, et puissiez-vous me conduire en toute hâte à cette vallée de tristesse où les maudites du sort, où les infortunées sont ensevelies! — Par contraste, dans *le Mariage de Figaro*, Chérubin dit bien gaiement *je vous aime* aux arbres, au vent, aux nuages.

remment cette dent-là, et de plus odieux que Leicester passent dorénavant, sans dire gare, au théâtre. Talma se montrait particulièrement admirable par son jeu muet dans la grande scène du troisième acte entre les deux reines. A la dernière scène de la pièce, au dernier vers, au moment du coup fatal, le *Ah!* classique (*Ah! je meurs*) devenait dans sa bouche un *Han!* qui sentait le bourreau. Ce terrible *Han!* interjection inouie en tragédie, contrariait fort Becquet et les puristes. — Mademoiselle Duchesnois, en énergie, en pathétique, prêtait la main à Talma et ne laissait rien à désirer.

Marie Stuart allait aux nues et soulevait des transports. M. Lebrun s'y arrache. Il part pour la Grèce le surlendemain de la première représentation, comme pour ne pas s'énerver dans le triomphe; il ne veut point de Capoue. A ce printemps de 1820, la Grèce n'était pas insurgée encore; mais on parlait alors de Parga, de ce peuple chrétien, livré, vendu au pacha d'Épire par l'Angleterre, et qui avait fui en emportant ce qu'il avait pu des tombeaux paternels. Il y avait là un sujet vivant, le poète y court. Ou je me trompe, ou je vois dans ce départ empressé quelque chose de généreux, un trait tout à fait digne d'un lendemain de haute tragédie. Pour son *Ulysse*, M. Lebrun s'était reporté jusqu'à Homère; il avait emprunté à l'Allemagne dans *Marie Stuart*; tout à l'heure il s'adressera à l'Espagne pour *le Cid d'Andalousie*, et maintenant le voilà en quête de poésie vers la Grèce. Par ces excursions, par ces alliances combinées en divers sens, il cherchait évidemment à remonter, à ravitailler le genre classique, à qui de lui-même l'invention man-

quait un peu. On ne saurait méconnaître dans cet ensemble d'efforts élévation et courage.

Il s'embarque à Marseille sur *le Thémistocle*, le plus beau des vaisseaux d'Hydra, commandé par Tombasis, qui, un an après, devenait le navarque glorieux des îles en délivrance; déjà on chantait à bord le chant de Rhigas. Il visita ces sites vénérés que la beauté décore, qu'a nommés la Muse, et parmi lesquels Ithaque, la *pierreuse* Ithaque, l'attirait plus tendrement par le souvenir d'Ulysse, et comme eût fait une patrie. Une ode de 1821 consacre cette impression bien sentie. C'est un des plus doux bonheurs du poète de pouvoir reconnaître un jour par lui-même les lieux désirés dont les noms erraient sur ses lèvres avec harmonie dans les rêves de sa jeunesse. [1]

De retour en France en 1821, il publia, vers septembre, un *poème lyrique* sur la mort de Napoléon, morceau étendu, plein d'harmonie, de souffle et d'émotion. Le poète, rassemblant toutes ses ardeurs et ses enthousiasmes du premier âge, ne craignait pas de s'y montrer plus napoléonien qu'on ne se le permettait généralement alors dans cette fraction du parti libéral qui confinait aux opinions doctrinaires. C'était payer la dette du Prytanée. Il la paya complète : la pension de 1,200 francs qu'il devait à l'Empereur pour son ode *à la Grande Armée* lui fut ôtée par le ministère Villèle pour cet hommage de reconnaissance rendu au bienfaiteur mort.

1. Voir au tome II *le Parnasse*, *la Vallée d'Olympie*, pièces faites sur les lieux mêmes; *le Vin d'Ithaque*, *le Ciel d'Athènes*, pièces inspirées par le vif souvenir : je recommande surtout la belle et digne poesie du *Ciel d'Athènes* ; la sérénité qu'elle veut peindre s'y reflèchit.

Ce poeme lyrique sur Napoléon, qui clot la série des odes de M. Lebrun, est certainement ce qu'on a écrit en vers de plus développé et à la fois de plus soutenu sur le grand homme avant que M. Victor Hugo en vînt à le célébrer. Le style lyrique de M. Hugo, par la magnificence de détail qu'il prodigue, fait tort nécessairement à celui de tous ses devanciers, et les deux Lebrun peuvent en souffrir. Béranger n'échappe aux confrontations qu'à force de traits aussi et par la perfection serrée de sa forme. Mais il semble que ce n'est plus assez maintenant, dans l'ode, que la roue aille vite, d'un noble et nombreux essor, et parcoure toute l'arène; il faut que chaque clou y soit d'or :

L'or reluisait partout aux axes de ses chars.

Et quelquefois même il arrive que le char va tout lentement et presque au pas, comme pour mieux montrer chaque diamant. — Gloire pourtant et merveille! le char s'emporte et vole, tout s'allume, tout n'est qu'éclair!

Le naturel et la grâce en poésie résistent mieux aux modes, aux révolutions du style, que le grandiose; ils sont comme le roseau qui *plie et ne rompt pas*. Le sacre de Charles X inspira ou imposa bien des poèmes : le seul qu'on puisse relire, ce sont *les Oiseaux* de madame Tastu. M. Lebrun, alors retiré à la campagne dans les douces prémices de la saison et dans l'indépendance du poète, a fait à la cérémonie officielle une contre-partie souriante et toute de fraîcheur, avec un certain accent de Chaulieu à Fontenay ou de Fontanes à Courbevoie, avec un accent d'Horace. Pendant que Charles X prend la couronne à Reims, lui, à Champrosay (pour dire le fait en prose), il pend la crémail-

lère. La pièce était inédite, lorsque l'auteur, il y a trois ans, nous permit de la citer. Bien qu'elle doive se retrouver au tome III, nous ne voulons pas, même aujourd'hui, nous en priver ici.

LA VALLÉE DE CHAMPROSAY

le jour du sacre de Charles X (29 mai 1825.)

O Champrosay, champêtre scène
De repos, de calme et d'oubli,
Entends-tu venir, sur la Seine,
Du canon qui tonne à Vincenne
Le son, par l'espace affaibli?

Reims couronne Charle à cette heure,
Il marche au sacre en cet instant,
Où moi, par fortune meilleure,
J'inaugure ici ma demeure,
Plus roi que Charle et plus content.

Je crois ouïr l'église immense
Élever son bruit jusqu'aux cieux :
De loin vers ces bois il s'élance,
Et vient accroître le silence
De leurs dômes religieux.

Des transports, selon l'habitude,
Là, chargent l'air de mille vœux!
Ici, loin de la multitude,
De la fidèle solitude,
Le silence parle bien mieux.

Peut-être, à l'usage fidèles,
Maintenant mille passereaux,
Lâchés sous les nefs solennelles,
Aux cierges saints brûlent leurs ailes
Et du bec battent les vitraux

Liberté!... c'est donc le symbole
De celle que nous font les rois?
Plus semblables à mon idole,
Vous me montrez celle qui vole,
Oiseaux qui chantez dans les bois.

C'est ici que j'aurais dû naître,
Champrosay! nom plein de douceur!
O ma maison, reçois ton maître!
Forêt, fleuve, coteau champêtre,
Recevez votre possesseur.

Heureux qui de son espérance
N'étend pas l'horizon trop loin,
Et, satisfait de peu d'aisance,
De ce beau royaume de France
Possède à l'ombre un petit coin!

Un cerisier, près de mon Louvre,
Le cache et l'indique au regard;
Devant, la Seine se découvre,
Et, derrière, une porte s'ouvre
Sous les ombrages de Senart.

Le domaine ne s'étend guère,
Mais il est selon mon trésor.
Si liberté n'est pas chimère,
Pour vivre libre et lire Homère,
Bien portant, que faut-il encor?

Pour m'agrandir m'irai-je battre?
Trois arpents sont assez pour moi :
Dans trois arpents on peut s'ébattre.
Alcinoüs en avait quatre,
Mais Alcinoüs était roi.

Oh! bien fou qui jamais n'arrête
Ses vœux d'heure en heure plus grands,
De biens nouveaux toujours en quête!

On blâme l'esprit de conquête,
On imite les conquérants.

Si les hommes pouvaient s'entendre!
Mais non : tant qu'il trouve un voisin,
Tout homme a le cœur d'Alexandre,
Et, prince ou bourgeois, veut étendre
Ou son royaume ou son jardin.

Quant à moi, devenu plus sage
Et dans mes désirs satisfait,
Peu redoutable au voisinage,
Je ne demande à ce village
De lot que celui qu'il m'a fait :

Content si, m'assurant la vue
De la rivière et du coteau,
J'y puis seulement, sur la rue,
Joindre la place étroite et nue
Que borne, en fleurs, le vieux sureau.

C'est tout... Et puis encor peut-être
Ce petit bois plein de gazon,
Qui se berce sous ma fenêtre,
Et semble m'attendre pour maître,
Caché derrière ma maison.

Rien de plus... Et si, murmurante,
Dans ce bois, devenu le mien,
Venait à luire une eau courante,
Alors.... si ce n'est quelque rente,...
Il ne me manquerait plus rien.

Le Cid d'Andalousie, représenté pour la première fois le 1er mars 1825, avait été retardé longtemps par les tracasseries de la censure; c'est à M. de Chateaubriand, ministre, que la pièce avait dû de sortir de dessous la griffe, non pas sans trace de mutilation. M. Lebrun s'était adressé à l'il-

lustre écrivain comme au patron naturel de tous les hommes de lettres honorables. M. de Chateaubriand lui donna audience aussitôt : — « On dit qu'un roi joue un vilain rôle dans votre pièce; cependant, monsieur, il serait bien temps, ce me semble, de laisser les rois tranquilles. » — M. Lebrun n'eut pas de peine à se faire entendre, lorsque, protestant contre toute allusion misérable, il se retrancha dans la vérité de l'histoire et des mœurs qu'il voulait peindre. La fortune de la pièce à la représentation fut contrariée; ce fut un de ces combats vaillants, mais indécis, desquels il ne ressort ni défaite ni victoire. L'impatience du parterre commença à se faire sentir à une scène de l'acte second, laquelle, au contraire, paraissait alors à de très-bons juges d'un charme sans exemple sur notre scène, et comparable seulement à l'entrevue de Juliette et de Roméo; la fameuse scène de doña Sol, depuis, rentra dans cette situation. Mais laissons parler là-dessus un témoin bien grave et hautement autorisé en toute matière, M. le duc de Broglie, qui, dans la *Revue française* de janvier 1830, venant constater, à propos de l'*Othello* de M. de Vigny, la révolution sensible qui s'opérait dans le goût du public, écrivait : « Chacun peut se rappeler les murmures qui interrompirent, lors de la première représentation du *Cid d'Andalousie*, cette scène charmante [1] où le héros de la pièce, tranquillement assis aux pieds de sa bien-aimée, sans desseins, sans inquiétude, uniquement possédé de l'idée de son prochain bonheur, dans un profond oubli et du monde, et des hommes, et de toutes choses, l'entretenait doucement des progrès de leur amour mutuel,

1. Acte II, scène 3.

et lui rappelait, en vers pleins de délicatesse et de grâce, les premiers traits furtifs de leur muette intelligence. Ni le talent de Talma, ni celui de mademoiselle Mars, ne purent obtenir grâce, en cette occasion, devant le rigorisme du parterre. Le parterre trouva qu'une telle scène était un hors-d'œuvre, qu'elle entravait la rapidité de l'action, en un mot, qu'elle violait ouvertement la règle, *Semper ad eventum festina;* il fut inexorable. » Je viens moi-même de lire la *scène du banc,* ainsi on l'appelait par rapprochement avec la scène shakspearienne du *balcon :* comme douceur, naturel, harmonie de diction, je trouve qu'elle justifie tous les anciens éloges.

Les murmures qui l'avaient troublée à la première représentation se réveillèrent au cinquième acte; le nom de l'auteur put être proclamé, mais cette première soirée restait douteuse. La seconde parut tout réparer. Je trouve dans d'excellents articles du *Globe*, dus à la plume de M. Auguste Trognon, le bulletin fidèle de ces vicissitudes.[1] La pièce avec quelques coupures était remise à flot; elle semblait lancée, lorsqu'après la quatrième représentation une indisposition subite de Desmousseaux vint, comme à point, interrompre. Quand Desmousseaux fut remis, Talma partait en congé. Au retour de Talma, Michelot, qui trouvait son rôle odieux,

1. Nos des 3, 5 et 8 mars 1825; on y revint trois fois à la charge, comme dans un combat. Le bulletin du 8 mars prenait acte de la victoire en ces termes : « Comme il était aisé de le prévoir, la seconde représentation du « *Cid d'Andalousie* n'a point ressemblé à la première. L'affluence du « public était la même, mais les dispositions étaient autres, et la pièce, « convenablement écoutée, n'a pas manqué d'obtenir tout le succès auquel « elle avait droit. On a vivement applaudi, on a pleuré; c'est le même « triomphe que celui de *Marie Stuart.* »

refusa de le reprendre. Puis Talma mourut. D'attente en attente, l'auteur garda sa pièce, qui ne fut pas imprimée, de sorte que *le Cid d'Andalousie,* dans la chronique littéraire et dramatique de notre temps, n'était plus qu'une vague rumeur et un nom. Cet état douteux va cesser enfin aujourd'hui. L'auteur, en ajournant l'impression de l'ouvrage auquel s'étaient attachées ses meilleures espérances, témoignait seulement qu'il ne le croyait pas jugé; il voulait en réserver la nouveauté au cas d'une reprise. Par l'intérêt, par le pathétique et l'infusion de naturel qu'on ne saurait y méconnaître, il semblait autorisé à ne point désespérer de son œuvre, du moment qu'elle retrouverait des acteurs pour la servir. [1]

L'année même du *Cid,* comme par un retour de pensée vers Marie Stuart, l'auteur allait en Écosse et y passait trois jours à Abbotsford, visitant avec Walter Scott tous les environs à l'avance connus. Par ce voyage il accomplissait, en quelque sorte, le cycle régulier de ses excursions romantiques.

1. Mlle Mars, qui représentait le principal personnage, avait bien tout le charme qui était nécessaire pour représenter doña Estrelle; mais il lui manquait la force et le pathétique. Quant à Talma, il était plein de grâce dans la *scène du banc*, et produisait un grand effet dans le quatrième acte. On lit au tome III des *Mémoires d'Ouvrard :* « Au mois de sep- « tembre 1826, Talma se trouvant à dîner à la Conciergerie avec plusieurs « personnes, à la fin du dîner, la conversation tomba sur le théâtre. — « Que pensez-vous du romantique? demanda l'un des convives à Talma. « — J'aime le romantique, répondit-il vivement, mais surtout celui de « Racine. Nos auteurs vivants ne vont pas si loin que ce maître dans le « genre. Racine! Racine!... L'auteur de *Marie Stuart* lui fournit le « sujet d'une foule d'idées que je n'ai entendu exprimer à personne. Il cita « beaucoup de vers du *Cid d'Andalousie*; il aimait ce rôle. »

Le poème de *la Grèce* parut en 1828. Depuis le voyage de 1820, la Grèce était devenue à la mode, et le troupeau des rimeurs y avait passé. Tout l'Eurotas, chaque semaine, était bu; on ne voyait qu'abatis de lauriers-rose. M. Lebrun, dans ses vers, rendit aux rivages célèbres quelque chose de leur naturelle et sauvage verdeur; on sentit l'homme qui avait visité ce pays de renaissante mémoire, avant de le chanter. M. Thiers, journaliste, écrivait que cette composition, pour ainsi dire errante, était pleine de charme.[1] M. Ampère, dans *le Globe*,[2] y relevait ces vers simples, mélodieux, touchants, par lesquels le poète, revoyant son vaisseau *le Thémistocle* à la tête de la flotte qui va combattre, se rappelle les impressions toutes pacifiques du premier départ :

Et nos plaisirs rêveurs! les vagues et leur bruit,
Les étoiles, le chant prolongé dans la nuit;
Souvenir qui me trouble encore!
Et nous lisions Homère; et, dès la blonde aurore,
Je sentais, vers la mer l'œil fixé tout le jour,
Pour l'eau bleue et profonde un indicible amour,
Et j'écoutais le vent sonore.
Oh! c'était un charme puissant
D'entendre sa présence à la poupe fidèle,
Et de voir le vaisseau, sur l'onde alors glissant,
Fuir et pencher sa voile, ainsi qu'une hirondelle,
Quand rasant l'eau, joyeuse, elle y trempe son aile.

Il fallait, remarquait-on justement, avoir vécu sur mer, avoir aimé la mer, pour la chanter ainsi. En somme, à tra-

1. *Constitutionnel*, 25 août 1828.

2. 26 mars 1828.

vers des portions quelque peu incultes et rudes comme le pays même, on sentait partout un fond de récitatif qui n'était pas écrit d'après les impressions d'autrui. La façon du vers libre dans sa forme, et souvent hardi sans système, ne rompait pas absolument avec l'ancien genre[1] mais jurait encore moins avec le goût nouveau, avec le rhythme émancipé de 1828; et nous alors, poètes de nouvelle volée, en le lisant, en notant ses coupes, en insistant sur ses mots familiers et simples, sur les gaietés de klefte lâchées à l'écho :

Du pistolet joyeux il fait siffler la balle.

nous disions, nous avions droit de dire : *Il est des nôtres.*

M. Lebrun allait être de l'Académie. Depuis son succès de 1820, sa place y semblait marquée avec certitude; seulement son poème *sur la Mort de Napoléon* l'avait fort retardé. Sous le ministère Villèle, l'Académie française avait pris, comme toutes choses, une couleur politique; de très-légitimes choix y purent se faire sans doute sous la faveur royaliste, mais il y avait exclusion d'autres choix non moins légitimes, plus populaires, et c'était fâcheux pour l'Académie, ajoutons aussi pour la constitution sociale des lettres. M. Royer-Collard, le premier, força la porte, et les *libéraux* purent entrer. M. Lebrun fut nommé tout aussitôt après M. Royer-Collard. On jouait ce jour-là *la Princesse Aurélie*

1. Il y avait encore par-ci par-là quelques périphrases,

Le tube qu'on allonge ou resserre à son choix,

pour *lorgnette*. (Article de M. Patin, *Revue encyclopédique*, mars 1828.)

à la Comédie-Française. La princesse, en entrant, aperçoit quelque homme de lettres de sa cour et lui dit :

> Ah! votre Académie a fait un fort bon choix,
> Le public avec vous a nommé cette fois.

Et le parterre d'applaudir très-vivement. C'était alors l'âge d'or des publiques sympathies. Nous aimons à en rappeler ce détail aujourd'hui que M. Lebrun, à son tour, est connu pour avoir aidé autant que personne, par son vote actif et persistant, à faire cesser au sein de l'Académie l'absence trop marquée d'un illustre novateur.

La révolution de 1830, en ouvrant à M. Lebrun la carrière de la haute administration et des affaires, a tenu, en quelque sorte, pour lui les promesses et payé l'arriéré de l'Empire. Depuis ce temps, le poète, l'homme de lettres en lui a dû se moins manifester, et on ne le retrouverait guère directement que dans les solennités de l'Académie, y portant la parole en toute convenance. Ce serait sortir de notre sujet, et presque de notre droit, que de toucher dans l'homme l'esprit disert, sociable, fidèle à ses amitiés, assorti aux choses, et faisant honneur à son passé en se montrant à l'aise en chaque emploi. Ce que nous avons voulu ici, ç'a été, à un moment de retour, de bien marquer la trace qu'a faite à son jour M. Lebrun dans l'art de son temps, et de rattacher à son nom l'idée qu'il y faut mettre : poète presque formé déjà sous l'Empire, et qui sut être le semi-romantique le mieux autorisé sous la Restauration. — Les vrais titres ainsi rappelés et fixés, il nous est bien permis, en terminant, d'exprimer tout haut l'espérance qu'une at-

tention favorable et juste accueillera cette publication lente, sérieuse, désintéressée, et, en quelque sorte, définitive, qui vient témoigner des longues études, de la culture précoce et longtemps secrète avant la renommée, et enfin, jusque parmi les affaires, de la pensée encore présente d'un poète qui a su émouvoir le public et qui l'a toujours respecté.

SAINTE-BEUVE.

ULYSSE

TRAGÉDIE

1814

PRÉFACE

La première représentation de cette tragédie date de 1814, et a eu lieu le 28 de ce mois d'avril si fatal à la France, et si douloureux dans notre histoire. Prête à paraître depuis plusieurs mois, elle s'est trouvée jetée tout à coup au public, à travers les événements d'une chute d'empire, et au milieu d'une invasion étrangère; elle a été jouée devant des spectateurs en uniforme et en armes. Paris était envahi, la cour des Tuileries occupée par des canons étrangers, et les Champs-Élysées par les chevaux des cosaques. Napoléon avait à peine quitté Fontainebleau, il voyageait encore en France, ce jour-là, vers son exil de l'île d'Elbe: quel moment pour la représentation d'une pièce de théâtre! Et comment Paris, si préoccupé de tant et de si immenses événements, pouvait-il prendre intérêt à une œuvre littéraire?

Aussi ne put-on se figurer d'abord qu'*Ulysse* ne fût qu'une œuvre littéraire, et le voulut-on juger comme un ouvrage politique. *Le Retour d'Ulysse*, ainsi que quelques feuilles l'appelaient, sembla fait pour la circonstance; et telle était sur ce point la préoccupation des esprits, qu'on cherchait des allusions dans les endroits qui devaient en être le moins soupçonnés: lorsque, par exemple, vers la fin du premier acte, on entendit ces vers:

Tant que de ses vieux rois il reste un rejeton,
Le peuple, au moindre bruit, se rallie à son nom,
Et d'un règne plus doux concevant l'espérance.
Il érige en vertu son esprit d'inconstance;
Lassé d'un même objet son œil se porte ailleurs,
Et les rois qu'il n'a pas sont toujours les meilleurs.

alors de longs murmures s'élevèrent: les Français du parterre, qui venaient de quitter Napoléon pour Louis XVIII, se crurent accusés en face; on entendit s'écrier de place en place: « De quel parti est donc cet homme? » Eh, messieurs, du parti d'Ulysse! car je ne songeais guère, au moment où j'écrivais mon ouvrage, qu'il dût y avoir des partis en France; que l'empereur, alors à Tilsitt, dans l'apogée de sa puissance, dût jamais tomber du trône; et même, je l'avouerai, j'avais presque perdu de vue, comme tant d'autres de

ma génération, la destinée et jusqu'à l'existence de cette ancienne famille qui devait rentrer aux Tuileries, après un oubli de vingt ans.

Quoi qu'il en soit, depuis le moment où l'acteur prononça ces vers, jusqu'à la fin de l'acte, les murmures ne laissèrent plus rien entendre, et ne se fussent point arrêtés peut-être avec l'acte, si l'entrée de Talma, sous le manteau d'Ulysse, n'eût ramené, sur lui du moins, une attention et une bienveillance que le public ne paraissait déjà plus disposé à accorder à l'ouvrage. A chaque représentation nouvelle, semblable fut l'effet de ces vers, que je m'obstinai néanmoins à ne pas laisser supprimer.

Des applications dans le sens de l'opinion alors dominante furent du reste également trouvées dans des passages où certes je n'avais pas songé à les mettre, et excitèrent, par compensation, des battements de mains, qui étaient fort immérités : ainsi quand plusieurs salves d'applaudissements accueillirent ce vers :

Il est des dieux vengeurs près des tombeaux assis.

je ne devinai pas, au premier moment, le sens de ces applaudissements frénétiques. Je pensais d'abord qu'ils étaient excités par la manière admirable dont Talma faisait retentir sa voix puissante ; il fallut qu'on m'expliquât l'allusion faite au tombeau de Vincennes.

Et au cinquième acte :

> Tous, les larmes aux yeux bénissent l'heureux jour
> Qui rend, après vingt ans, un père à notre amour.

La rencontre était singulière. Il y avait tout juste vingt ans que le nouveau roi avait quitté la France. J'hésitai si je ne retrancherais pas ces vers, devenus, par l'allusion dont ils étaient l'objet, si peu conformes à ma pensée et si peu d'accord avec mes affections; je me contentai d'écrire ce qui suit dans la préface d'*Ulysse :*

« Quelques personnes ont cru voir dans cet ouvrage une pièce de circonstance, et cette idée a même eu quelque influence sur le sort de la première représentation. Ce serait envisager cette tragédie sous un point de vue qui lui est étranger. Il est inutile de dire à ceux qui connaissent l'art, qu'on ne fait point de tragédies de circonstance; et aux autres, il leur suffira sans doute d'apprendre qu'*Ulysse* a été représenté tel qu'il était fait depuis plus de trois ans. Il y aurait donc autant d'indiscrétion à l'auteur à tirer vanité des passages de sa pièce qui se trouvent en rapport avec les sentiments du public, qu'il y aurait d'injustice au public à le blâmer des choses qui y entrent d'une manière moins positive et qui tiennent au fond du sujet [a]. »

On voit, par ce qui précède, combien on était

[a] Préface de la première édition. 1814.

alors peu disposé à un plaisir purement littéraire, et combien peu il était question du goût de l'antiquité, et de la vérité des couleurs homériques, parmi des spectateurs ainsi préoccupés, si ce n'est peut-être chez quelque jeune officier russe ou quelque étudiant de la landwehr, tout frais sortis de leurs études classiques et des universités de Göttingue et de Wilna, que d'ailleurs leur succès mettait en disposition de s'amuser des arts.

La pièce ne répondant donc à aucune passion du moment, elle fut peu jouée. Reprise l'année suivante, elle fut peu jouée encore, quoique plus goûtée. Les circonstances politiques ne permettaient guère plus en 1815 qu'en 1814 de prêter attention aux jeux de la scène. Cependant les gens de lettres en gardèrent quelque mémoire, et elle sembla devenir pour son auteur un titre honorable.

On a loué le style d'*Ulysse*. Le second et le quatrième acte produisaient de l'effet. Talma était très-beau dans la scène de l'interrogatoire, et surtout dans celle de la double reconnaissance, entre Mlle George, qui remplissait le rôle de Pénélope, et Mlle Duchesnois, qui faisait le personnage de Télémaque; il entraînait l'enthousiasme du public à ce cri sorti de ses entrailles :

Je suis Ulysse !

A ces vers :

Qu'on ferme maintenant les portes du palais;
Ils y sont tous entrés pour n'en sortir jamais!

il répandait véritablement de la terreur dans la salle.

Et quand au second acte, Télémaque s'écriait :

Eumée, il a connu mon père!

on était attendri.

Mais le troisième et le cinquième manquaient de mouvement et d'action, et je crois que, les circonstances eussent-elles été différentes, quelque chose dans ces deux actes d'un peu lent et d'un peu froid se fût opposé à ce que l'ouvrage eût un de ces succès qui attirent la foule.

Les critiques, et le trop fameux Geoffroy à leur tête, ont été sévères pour cette tragédie au moment de sa première apparition; à sa reprise, ils furent plus doux. Ce n'est qu'après *Marie Stuart* qu'ils lui ont été décidément favorables, trouvant ainsi, selon leur coutume, dans l'éloge de l'ancien ouvrage, un moyen de blâmer le nouveau et de troubler le plaisir d'un grand succès. Lorsqu'un d'eux écrivait : « M. Lebrun est resté dans *Marie Stuart* fort au-dessous d'*Ulysse*, » l'excellent homme voulait certes moins élever Ulysse que rabaisser son heureuse sœur.

Au reste j'ai eu quelquefois la pensée de remanier

cette tragédie. En relisant Homère à Ithaque même, et dans les lieux divers où il place les scènes de l'Odyssée, j'ai mieux vu revivre et se mouvoir tous ces antiques personnages, j'ai mieux compris leurs actions et leurs mœurs ; j'ai trouvé, sous ce ciel et au milieu de ces collines poétiques, que mon œuvre que l'on a louée pour ses couleurs locales en manquait souvent. Du point de vue nouveau où je me trouvais placé j'apercevais dans ma pensée un drame plus intéressant, plus simple, plus familier, plus vrai, plus homérique enfin, que celui que j'ai fait.

ULYSSE

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

ULYSSE.
PÉNÉLOPE.
TÉLÉMAQUE.
ANTINOUS.
EURYNOME.
EUMÉE.
EURYCLÉE.
FEMMES DE PÉNÉLOPE.
SUITE D'ANTINOUS.
GARDES.
PEUPLE.

La scène est à Ithaque, dans le palais d'Ulysse.

ULYSSE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉNÉLOPE, TÉLÉMAQUE.

PÉNÉLOPE.

Est-ce un songe ! mes yeux ne me trompent-ils pas.
Télémaque ? est-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Et les dieux, te rendant aux larmes de ta mère,
Auraient-ils mis un terme à leur longue colère ?
Quand l'orage et la nuit t'ont brisé près du port,
Sans doute c'est un dieu qui t'arrache à la mort ;
Et lui-même, Apollon, dont la pompe s'apprête,

N'a pas voulu qu'un crime ensanglantât sa fête.
Mon fils, que ton absence ajoutait à mes maux!
Que de pleurs j'ai versés, du jour que sur les eaux,
De ton malheureux père allant chercher la trace,
Seule, tu m'as laissée en proie à ma disgrâce.
De cet éloignement quel est du moins le fruit?
A-t-on du sort d'Ulysse entendu quelque bruit?
Dit-on s'il vit encor? Nomme-t-on la contrée
Qui depuis tant de jours tient sa route ignorée?
Ou, si, loin de ces bords, les flots l'ont vu périr,
Ne nous reste-t-il plus qu'à pleurer et mourir?

TÉLÉMAQUE.

Après six mois entiers, faut-il que je te voie,
Et que, de mon retour empoisonnant la joie,
Un souvenir amer, en ces premiers moments,
Se mêle à la douceur de nos embrassements!

PÉNÉLOPE.

Ulysse ne vit plus?

TÉLÉMAQUE.

Du moins la Grèce entière
Ne répand sur son sort qu'une faible lumière.
J'ai des mers d'Ionie interrogé les flots,
Et les champs de l'Élide, et Messène, et Pylos:
Les enfants de Nestor ont vu mon infortune:
Et des superbes murs consacrés à Neptune,
Remontant vers l'Alphée et jusqu'à l'Eurotas,

J'ai demandé mon père au puissant Ménélas.
Voyage malheureux ! Tous ont avec tendresse,
En faveur de mon père, accueilli ma jeunesse ;
Et, retrouvant en moi des traits qu'ils ont chéris,
D'Ulysse avec transport ont reconnu le fils :
Mon père est tous les jours présent à leur mémoire :
Les peuples et les rois m'ont parlé de sa gloire :
Mais de sa gloire en vain m'environnait le bruit.
Son sort reste couvert d'une profonde nuit.
La Grèce seulement sur ses courses lointaines
Élève quelquefois des rumeurs incertaines.
On a conté qu'Ulysse, aux rives du Bétis,
Habitait les remparts que lui-même a bâtis :
D'autres, qu'une déesse, au retour de Pyrène,
L'a retenu captif dans la mer de Tyrrhène ;
D'autres, qu'aux bords obscurs où finit l'univers
Il demande un oracle au devin des enfers.
Ces récits, différents autant qu'invraisemblables,
Dont s'amuse la Grèce, amoureuse de fables,
Ne nous peuvent sans doute apprendre son séjour ;
Mais ils marquent du moins qu'il voit encor le jour ;
Et, prêtant à sa vie un reste d'apparence,
De son retour encor nous laissent l'espérance.

PÉNÉLOPE.

Le lieu qui de ton père a retenu les pas,
O mon fils ! est un lieu d'où l'on ne revient pas.

Dont nul homme jamais n'apporta de nouvelle :
Formidable séjour de la nuit éternelle :
Et dont les habitants, pâles et désolés,
Sont de leur doux pays à jamais exilés.
S'il respirait encor, dis-moi, la renommée,
Cette immortelle voix, par la terre semée,
Eût-elle été muette ? Et quel pays lointain
Aurait pu si longtemps nous taire son destin ?
Je sais trop bien entendre un semblable silence.
Tout désormais m'annonce une éternelle absence.
Ces rois qui, comme lui, convoqués aux combats,
Vers les murs de Priam suivirent Ménélas,
Ont revu leur patrie ; et la mer obstinée
N'a point de leur retour éloigné la journée.
Maintenant de leur gloire ils jouissent en paix,
Aux côtés d'une épouse assis dans leur palais :
Lui-même Ménélas touche enfin sa demeure ;
Et tandis qu'en ce lieu, seule et triste, je pleure,
Et rappelle un espoir qui m'échappe toujours,
Hélène auprès de lui voit encor de beaux jours.
Hélène... Ah ! renfermons une plainte odieuse ;
Puisqu'elle fut coupable elle est trop malheureuse.
Si je pouvais du moins, dans mon adversité,
Seule avec ma douleur, pleurer en liberté !
Et si de vingt rivaux l'ambition fatale
Ne venait pas troubler ma couche nuptiale !

Mais j'étais réservée aux plus horribles maux.

TÉLÉMAQUE.

Que préparent encor nos superbes rivaux ?
Mon absence aurait-elle augmenté leur audace ?
La Grèce a, de ma bouche, appris ce qui se passe.
Les rois s'arment déjà, prêts à venger tes pleurs.

PÉNÉLOPE.

Ils ne connaissent pas, mon fils, tous mes malheurs.
Le crime désormais a comblé la mesure ;
Le peuple se déclare, il s'agite, il murmure ;
Il me demande un maître ; et mille cris confus
Apportent jusqu'à moi le nom d'Antinoüs.
Ce cruel, dans Ithaque, et depuis ton absence,
Augmentant par degrés sa fatale influence,
D'audace et de pouvoir s'est accru chaque jour.
Les princes ses rivaux semblent former sa cour.
Il commande, et, porté par la voix du vulgaire,
S'arme encor contre moi de l'aveu de mon père.
Oui, mon père, oubliant un prince infortuné,
M'ordonne de trahir l'époux qu'il m'a donné.
On me verra mourir, Ulysse, mon Ulysse !
Avant qu'en ton palais cet hymen s'accomplisse.
Mon père te donna mes premières amours,
Je te les veux garder jusqu'à mes derniers jours ;
Et, digne encor de toi, ton épouse fidèle
Ira t'aimer encor dans la nuit éternelle.

TÉLÉMAQUE.

Grands dieux !

PÉNÉLOPE.

Ah ! si ton père a subi le trépas,
Pourquoi ces dieux ici ramènent-ils tes pas ?
Que ne me laissaient-ils moi seule infortunée !
J'avais pu jusqu'alors fuir le triste hyménée ;
J'avais à ma réponse assigné ton retour ;
Et voilà que les dieux en font luire le jour !
Admire en quel état me réduit leur colère !
Ta présence devient un malheur pour ta mère.
Que n'es-tu loin encor de ces funestes murs !
La mer a moins d'écueils, les écueils sont plus sûrs.
Ton retour aux tyrans me livre sans défense ;
Tes jours leur répondront de mon obéissance.
Hier je connaissais, pour sortir de leurs bras,
Un chemin où peut-être ils ne me suivaient pas :
D'un hymen odieux je trompais la menace :
Mais j'entraîne tes jours, que veux-tu que je fasse ?
Je ne puis plus mourir.

TÉLÉMAQUE.

C'en est trop, et les dieux
Vers nos malheurs peut-être abaisseront les yeux.
S'il en est dans le ciel qui gardent la justice,
Le sort de nos tyrans touche à son précipice ;
De l'extrême infortune un bonheur peut sortir.

Et quelque main sur eux pourra s'appesantir.
Je n'ose de la mienne accepter l'espérance,
Mais enfin Télémaque est sorti de l'enfance,
Mais je me suis instruit aux leçons de Mentor,
Mais pour nous secourir, Ménélas et Nestor,
De Sparte et de Pylos s'apprêtent à me suivre,
Mais lui-même, après tout, mon père peut revivre.
Il n'est pas mort du moins au cœur de ses amis,
Et l'on peut réveiller des feux mal endormis.
Espérons, espérons un destin plus prospère.
J'irai, j'attesterai les malheurs de mon père;
J'assemblerai le peuple, à ma voix attendri;
De ce peuple autrefois mon père était chéri;
Peut-être il pleurera sa longue indifférence,
Et les dieux avec lui prendront notre défense.

PÉNÉLOPE.

Ah! mes vœux tant de fois se sont trouvés déçus,
Que pour moi l'espérance est un malheur de plus.

TÉLÉMAQUE.

Vers ce lieu cependant je vois venir Eumée.

PÉNÉLOPE.

Lui seul reste fidèle à sa reine opprimée.

SCÈNE II.

PÉNÉLOPE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE.

PÉNÉLOPE.

Eh bien?

EUMÉE.

Antinoüs, dont vous gardent les dieux!
D'Eurynome suivi, s'avance vers ces lieux.
A la première entrée il demandait la reine.
Je crains, je l'avoûrai, le dessein qui l'amène.
La nuit régnait encor dans les cieux étoilés,
Que les rois au palais étaient tous assemblés,
Et je ne doute pas que ce nouveau message
Ne confirme les maux que ma crainte présage.

TÉLÉMAQUE.

Eumée, ils vont me voir et je vais leur parler.

EUMÉE.

Ah! prince.

PÉNÉLOPE.

Ah! devant eux sachons dissimuler.
Ne prends point ton courage et ta haine pour guides,
Notre sort a besoin de discours plus timides.
Laisse-moi lui répondre, et te souviens toujours
Qu'il est roi dans Ithaque et maître de nos jours.

TÉLÉMAQUE.

Cette pensée encore enflamme ma colère.

PÉNÉLOPE.

Il approche : mon fils, prends pitié de ta mère.

TÉLÉMAQUE.

Puissé-je me contraindre !

SCÈNE III.

PENÉLOPE, TÉLÉMAQUE, ANTINOÜS, EURYNOME, SUITE.

ANTINOUS.

Enfin voici le jour
Où le retour d'un fils rassurant ton amour,
Princesse, te permet d'accomplir l'hyménée
Qui va de tant de rois fixer la destinée.
L'oracle d'Apollon n'aura point vainement
Promis à cette fête un grand événement.
Ithaque assez longtemps fut sans lois et sans guide :
Il faut qu'un chef puissant à ses destins préside :
Ce vaisseau que l'orage a sans cesse entraîné
Par une habile main veut être gouverné ;
Et comme il a besoin de force et de prudence,
D'un guide jeune encore il craint la dépendance.
Que le prince s'instruise à l'art de commander ;

Peut-être un jour au trône il pourra succéder.
Toi, reine, cependant, sors de ce long veuvage
Dont gémit ta beauté, dont mon orgueil s'outrage.
N'est-il pas temps de mettre un terme à tes refus?
Ta gloire est satisfaite, et n'en demande plus.
C'est à nous maintenant que tu dois satisfaire,
A nous, à ta promesse, à ton peuple, à ton père;
Quitte, quitte aujourd'hui ces tristes vêtements,
Reprends de ta beauté les premiers ornements.
Viens placer sur ton front le sacré diadème,
Et puissé-je aux autels te l'attacher moi-même!

PÉNÉLOPE.

Où suis-je? Quels discours me faut-il écouter!
Quels supplices nouveaux dois-je encor supporter?
Qu'exige-t-on de toi, princesse infortunée?
Qui parle de beauté, d'ornements, d'hyménée?
A des yeux éplorés quels charmes trouvez-vous?
J'étais belle autrefois quand vivait mon époux;
Mon époux ne vit plus, et ma gloire est passée;
Ma beauté sous les pleurs s'est bien vite effacée;
En m'ôtant mon époux les dieux m'ont tout ôté;
Il était mon bonheur, ma gloire et ma beauté.
Qu'espérez-vous encor d'une triste princesse
Qui ne peut vous offrir pour dot que sa tristesse?
Voulez-vous, aux autels adoptant ses douleurs,
Épouser des ennuis, des sanglots et des pleurs?

Toujours Ulysse au cœur et son nom à la bouche,
Mes regrets éternels troubleraient votre couche.
D'autres reines ailleurs vous soumettront leur foi,
Plus belles et surtout plus heureuses que moi.
Au nom de tous les dieux, laissez-moi mon veuvage.
Songez en quels périls mon hymen vous engage :
Peut-être on me verrait par le choix d'un époux
Exciter la discorde et la guerre entre vous.
Le sang a trop coulé ; sur les bords du Scamandre
Un vain et fol amour en a trop fait répandre.
Je ne veux pas qu'un jour par un même lien
Avec le nom d'Hélène on unisse le mien,
Et que la Grèce en deuil, accusant ma famille,
A la nièce d'Icare ajoute encor sa fille.

ANTINOUS.

Peut-être en admirant l'ingénieux discours
Dont ici ton adresse emprunte le secours,
Nous serait-il permis d'accuser cette adresse
Et tous les vains refus qu'elle apporte sans cesse.
Mais quoi ! dois-je m'en plaindre et faut-il m'étonner
Si, prête à dire un mot qui peut me couronner,
En ce dernier moment l'austère Pénélope
De toute sa pudeur s'entoure et s'enveloppe ?
Je dois me souvenir que c'est elle autrefois
Qui, lorsque son vieux père interrogeait son choix,
Laissant à la pudeur le soin de son langage,

Témoigna ce choix même en voilant son visage ;
Et, prêtant ce silence à l'aveu le plus doux,
Elle embrassa son père et suivit son époux.

PÉNÉLOPE.

Si j'avais oublié mon amour et ma gloire,
Antinoüs saurait m'en rendre la mémoire,
Et je lui dois du moins quelques remerciments
De m'avoir reportée à mes premiers serments.
Et l'on veut que j'embrasse un nouvel hyménée !
Moi ! que je donne encor la main que j'ai donnée !
Mon père n'a-t-il pas abandonné ses droits,
Quand de Sparte ou d'Ithaque il me laissa le choix ?
Qui sait même, qui sait si le fils de Laërte
Ne vit pas, retenu dans quelque île déserte ?
Car, jusques à ce jour, sur ses tristes destins
Nous n'avons en effet que des bruits incertains.
Ulysse vit, peut-être ; et, si je m'abandonne
A ce nouvel espoir qu'aujourd'hui l'on me donne,
Il peut venir bientôt du rivage étranger
Redemander ses droits, princes ! et les venger.
Ah ! quoique mon souhait puisse être légitime,
Je ne demande aux dieux ni vengeur ni victime.
Fuyez-moi seulement ; au nom de tous les dieux,
Sauvez-moi, sauvez-vous d'un hymen odieux :
Emportez en fuyant les malheurs de cette île :
Qu'au trône d'Ithacus mon fils monte tranquille.

Que tranquille avec lui je pleure mon époux.
Ainsi, voyant enfin luire des jours plus doux,
J'oublirai, s'il se peut, une longue souffrance,
Et je prîrai les dieux d'oublier ma vengeance.

ANTINOUS.

Reine, c'est vainement nous montrer un espoir
Que ton cœur détrompé ne saurait concevoir.
Ulysse ne vit plus : la Grèce tout entière
Sait assez que ce prince a perdu la lumière ;
Et, s'il faut à tes pleurs encore ajouter foi,
Toi-même de sa mort es plus sûre que moi.
Cherche dans ton esprit si de nouvelles ruses
Sauront te préparer de meilleures excuses.
Ta main n'a-t-elle pas quelque tissu pieux
Que l'oblige à finir un soin religieux ?
Ne veux-tu pas user de ton art ordinaire,
Femme d'Ulysse ?

TÉLÉMAQUE.

Arrête ! et respecte ma mère ;
Respecte en son palais la femme de ton roi ;
Qu'on n'ose pas surtout l'outrager devant moi.
Tout change avec les ans : je ne suis plus à l'âge
Où ma faiblesse encore enhardissait l'outrage.
Je ne puis ni ne veux plus longtemps supporter
L'audace où dans ces lieux on ose se porter.
Mon héritage est las de se voir votre proie.

Portez ailleurs vos jeux, vos fêtes, votre joie;
Désolez Dulychie, ou Zacinthe, ou Samos,
Mais respectez le trône et le lit d'un héros.
Princes, à mes discours si vous fermez l'oreille,
Et si votre génie assez mal vous conseille,
Poursuivez, j'y consens, vos complots odieux;
Mais je conjurerai la vengeance des dieux;
J'appellerai sur vous les peines légitimes;
Et, si les châtiments répondent à vos crimes,
Ils vous réuniront dans ce même palais,
Sans qu'un seul d'entre vous puisse en sortir jamais.

PÉNÉLOPE.

Que fait-il!

ANTINOUS.

Ce discours peut sembler téméraire.

TÉLÉMAQUE.

L'effet pourra le suivre. Allons, allons, ma mère!
L'hymen qu'il se promet lui peut être enlevé;
Et, puisque je respire, il n'est pas achevé.
Adieu, prince.

ANTINOUS.

Ce jour, prince, pourra confondre...
Quoi, reine! tu le suis? Tu sors sans me répondre!
Abjure un vain espoir.

PÉNÉLOPE.

Laisse-moi, je ne puis.
Qu'aurais-je à te répondre en l'état où je suis?

SCÈNE IV.

ANTINOÜS, EURYNOME.

ANTINOUS.

Elle sort! Eurynome, as-tu vu cette audace?
As-tu bien du superbe entendu la menace?
Aurait-il en effet quelque secret secours!

EURYNOME.

Il se confie au dieu qui veilla sur ses jours,
Prince.

ANTINOUS.

L'eussé-je cru, qu'ainsi le fils d'Ulysse,
Sauvé par la tempête, et par la nuit complice,
Ait pu, trompant les yeux qui veillaient à sa mort,
A travers nos vaisseaux parvenir jusqu'au port!
Les dieux l'avaient-ils donc entouré d'un nuage?
Ah! s'il a dû la vie aux hasards d'un orage,
Des rochers d'Astéris s'il a pu se sauver,
Dans son propre palais il peut les retrouver.
Du prince à mes desseins la perte est nécessaire;
Et je veux chez les morts qu'il rejoigne son père.

EURYNOME.

S'il eût, dans son retour, rencontré nos vaisseaux,
Sans doute on l'eût pu croire englouti sous les eaux;
On eût dit que Neptune, à son courroux fidèle,
Poursuivait sur le fils la faute paternelle,

Et, sans porter la vue au fond de nos secrets,
On eût des immortels respecté les décrets.
Mais puisqu'un Dieu contraire a sauvé Télémaque,
Pourrions-nous sans danger le perdre dans Ithaque?
Et n'offririons-nous pas aux yeux désabusés
Un crime dont nous seuls pourrions être accusés?
Entre tes mains plutôt qu'il devienne un otage,
Et soit comme une garde à son propre héritage.
Le peuple maintenant écoute notre voix;
Mais instruit dès l'enfance à l'amour de ses rois,
Cet amour dans les cœurs imprime un caractère
Dont on garde à jamais l'empreinte héréditaire.
Si de ce long sommeil il peut se repentir,
Il serait dangereux de l'en faire sortir.

ANTINOUS.

Il le serait bien plus d'offrir à son audace
Un prince environné de l'éclat de sa race.
Tant que de ses vieux rois il reste un rejeton,
Le peuple au moindre bruit se rallie à son nom;
Et d'un règne plus doux concevant l'espérance,
Il érige en vertu son esprit d'inconstance;
Lassé d'un même objet, son œil se porte ailleurs,
Et les rois qu'il n'a pas sont toujours les meilleurs.
Du prince, encore un coup, la mort est nécessaire;
Mais d'un jour toutefois je veux qu'on la diffère.
Le ciel en le sauvant nous favorise mieux

Que s'il eût cette nuit favorisé nos vœux.
Son retour, loin de nuire, est utile peut-être.
Tant que la reine ici ne l'eût point vu paraître,
Tranquille, elle pouvait échapper à nos bras,
Et plutôt qu'à l'hymen se livrer au trépas;
Mais aux jours de son fils sa crainte intéressée,
Vers de plus doux conseils tournera sa pensée;
Et dans le doute affreux où l'on peut la jeter,
Son refus désormais n'est guère à redouter.
Je précipite ainsi le choix qu'elle doit faire;
Je règne, car ce choix en vain semble arbitraire;
Et l'amour des soldats, qu'un père m'a transmis,
Et la moitié du peuple à mes ordres soumis,
Et l'aveu que de Sparte envoie Icare même,
Tout d'Ulysse à mes mains livre le diadème.
Cependant, Eurynome, il circulait un bruit
Avec le jour naissant dans Ithaque introduit:
Qu'a-t-on su?

EURYNOME.

Ce n'étaient que de fausses nouvelles.
On n'a rien su d'Ulysse; et les gardes fidèles,
Placés autour de l'île et veillant sur les eaux,
N'ont point à l'horizon aperçu de vaisseaux.
Seulement, du côté qui regarde Corcyre
On vient d'apercevoir les restes d'un navire
Brisé par la tempête en cette même nuit

Qui de six mois de soins nous enlève le fruit.

ANTINOUS.

Je n'avais en effet rien conçu de funeste;
Et le trépas d'Ulysse est assez manifeste.
Mais quand même ce roi verrait encor le jour,
Et vers ces bords enfin hâterait son retour,
Quel serait son espoir en touchant le rivage?
Est-il quelqu'un de nous, d'assez peu de courage,
Qui, sur le trône assis, ne sache repousser
Le prince vagabond qui viendrait l'en chasser?
Et ne ferions-nous pas pour la fille d'Icare
Ce que d'autres ont fait pour celle de Tyndare?
S'il veut, à force ouverte, entrer dans ses états,
J'y suis assez puissant pour ne le craindre pas;
Si son génie adroit lui conseille de feindre,
S'il se cache, je dois bien moins encor le craindre;
Et des amis nombreux, par mes soins répandus,
Veillent de toutes parts, à sa perte assidus.
Ma haine est sur ce bord fidèlement servie;
S'il y pose les pieds, c'en est fait de sa vie.
Mais c'est trop m'arrêter à des soins superflus,
C'est trop voir le retour d'un prince qui n'est plus:
Allons, et, repoussant une vaine chimère,
Que les périls du fils me soumettent la mère.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE.

Enfin je te rends grâce, impitoyable sort!
Par un dernier orage enfin je touche au port.
O combien il est doux à mon âme flétrie
Cet air que l'on respire au sein de la patrie!
Est-ce là mon palais? Est-ce lui que je vois,
Lui, que j'ai demandé de si loin tant de fois!
Salut, mes dieux! salut, demeure auguste et chère
A qui j'ai confié ma femme et mon vieux père,
Où la première fois se sont ouverts mes yeux,
Où naquit Télémaque, où dorment mes aïeux!
A qui m'adresserai-je? Et qui viendra me dire
Si, malgré ses vieux ans, Laërte encor respire;
Si mon fils Télémaque habite en cette cour;
Si Pénélope encor me garde son amour?
Quel est dans mon palais le retour qu'on m'apprête?

J'ai cru voir en entrant l'appareil d'une fête.
Mon oreille et mes yeux m'auraient-ils pu tromper?
J'ai vu des fleurs; des chants sont venus me frapper;
Et dans ce bruit joyeux, mon oreille étonnée
A distingué des voix qui parlaient d'hyménée.
Ne m'attendrait-on plus! La reine... Dans ces lieux
Personne cependant ne se montre à mes yeux.
O Pergame! ô destins! ô profonde sagesse!
Quel sort la main des dieux a jeté sur la Grèce!
A peine, entre ses rois, Ménélas et Nestor
D'un paisible destin jouissent-ils encor:
Le reste est dissipé: battu de la tempête,
Idoménée errant s'enfuit loin de la Crète;
L'autre Ajax, à côté de son vaisseau brisé
S'est vu sur un écueil par la foudre écrasé;
Le chef de tant de rois, le vainqueur de Pergame,
A péri dans Argos sous la main de sa femme:
Et moi, que jusqu'ici Minerve avait sauvé,
Qui sait à quel destin les dieux m'ont réservé!
Si j'en crois les récits qu'on m'a faits dans la Grèce,
Une troupe infidèle en ces lieux est maîtresse.
Voyons, examinons; ce vêtement obscur
Doit être à mes desseins un voile utile et sûr.
Des peuples phrygiens quelle serait la joie
S'ils pouvaient voir ici l'ennemi de leur Troie.
Cet Ulysse, fameux aux conseils, aux combats,

Qui fit dix ans entiers le destin des états :
Le voilà seul, errant, étranger dans sa ville,
Dans son propre palais mendiant un asile !
Tel est l'arrêt des dieux ; et Minerve a voulu
Qu'ainsi parmi les miens je revinsse inconnu.
Tout à l'heure j'errais parmi la foule immense ;
Tous me voyaient passer avec indifférence ;
Et, me ressouvenant de mes anciens honneurs,
J'ai senti, malgré moi, mes yeux mouillés de pleurs.
Qui sait dans cette foule, autrefois empressée,
Si d'un seul maintenant j'occupe la pensée !
Ai-je encor des amis dans mes tristes destins ?
Un seul m'était resté, non parmi les humains :
Aux portes du palais il m'a su reconnaître ;
Il est mort de sa joie en revoyant son maître.
Quelqu'un enfin paraît.

SCÈNE II.

ULYSSE, EUMÉE.

EUMÉE.

Quel est cet étranger ?

ULYSSE.

Je brûle de savoir, et crains d'interroger.

EUMÉE.

Télémaque en ces lieux m'a prescrit de l'attendre.

ULYSSE.

Que vais-je demander, et que va-t-on m'apprendre?
C'est Eumée! Éprouvons s'il m'a gardé sa foi.

EUMÉE.

Qui dans ce lieu t'amène, et que veux-tu de moi?
Si j'en crois tes habits, tu n'es pas de cette île.

ULYSSE.

Je suis un étranger qui demande un asile.

EUMÉE.

Dans un autre palais on t'accueillerait mieux.

ULYSSE.

Celui-ci fut toujours ouvert aux malheureux.

EUMÉE.

Il n'est plus maintenant ouvert qu'à l'injustice.

ULYSSE.

Quoi! ne suis-je donc pas dans le palais d'Ulysse?

EUMÉE.

Oui, c'est ici jadis qu'habitait ce grand roi;
Mais si tu l'as connu, pleure, pleure avec moi.

ULYSSE.

Puis-je te demander si Laërte, son père,
Le fils d'Acrisius, voit encor la lumière?

EUMÉE.

Courbé sous le malheur non moins que sous les ans.
Il traîne encor des jours tristes et languissants:
Mais, las d'une vieillesse obscure et désolée,

Il rejoindra bientôt son épouse Anticlée,
Que la perte d'Ulysse a conduite au tombeau.

ULYSSE.

Triste ressouvenir! Et ce fils, qu'au berceau,
En partant pour l'Aulide, il laissa dans Ithaque,
Est-il digne aujourd'hui du nom de Télémaque?

EUMÉE.

Il est digne d'Ulysse.

ULYSSE.

Et Pénélope... ô dieux!
Je frémis.

EUMÉE.

Pénélope est digne de tous deux.
O reine vertueuse autant qu'infortunée!
Au fond de son palais sans cesse confinée,
A pleurer son époux elle passe ses jours;
Elle ne l'attend plus, et le pleure toujours.

ULYSSE.

Quelle est donc cependant la pompe qui s'apprête?

EUMÉE.

D'Apollon, dieu de l'arc, c'est aujourd'hui la fête.

ULYSSE.

La fête d'Apollon?

EUMÉE.

Se célèbre aujourd'hui.
Plût au ciel que ce jour ne nous eût jamais lui!

ULYSSE.

Comment?

EUMÉE.

Ne sais-tu pas?

ULYSSE.

Quoi?

EUMÉE.

L'hymen de la reine?

ULYSSE.

De la reine, dis-tu! Je te comprends à peine.
Ici même, à l'instant, ne m'avais-tu pas dit
Qu'Ulysse était toujours présent à son esprit?

EUMÉE.

Plût aux dieux qu'elle fût d'elle-même maîtresse!
Es-tu donc ignorant des choses de la Grèce
Jusqu'au point... Mais ici pourquoi m'interroger?
Au destin de la reine, où tu n'es qu'étranger,
Qui peut intéresser ton âme curieuse?

ULYSSE.

N'est-ce donc pas assez qu'elle soit malheureuse?
Ah! crois-moi, cet hymen ne saurait s'achever.

EUMÉE.

Ulysse est loin d'ici.

ULYSSE.

Mais il peut arriver.

EUMÉE.

Trop tard.

ULYSSE.

Eh ! que sait-on?

EUMÉE.

Il n'est plus.

ULYSSE.

Il respire.

EUMÉE.

Dois-je le croire, hélas !

ULYSSE.

Dois-je te le redire ?

EUMÉE.

Le roi reparaîtrait !

ULYSSE.

Peut-être dès ce jour.

EUMÉE.

Trop d'étrangers en vain ont promis son retour.

ULYSSE.

Eh bien ! si maintenant il était dans Ithaque ?

EUMÉE.

Quelle joie à porter à son fils Télémaque !
Dans quel ravissement je reverrais mon roi !
Et qu'à ses pieds bientôt...

ULYSSE.

Regarde devant toi,
Eumée !

EUMÉE.

O ciel! qu'entends-je! est-il vrai? quoi ! mon maître

ULYSSE.

Quoi! mon fidèle Eumée a pu me méconnaître!

EUMÉE.

Qui ne méconnaîtrait, sous de tels vêtements,
Celui.....

ULYSSE.

C'en est assez; profitons des moments:
Dis; ne me cèle rien. Une troupe ennemie
Prétend jusqu'à mon lit porter son infamie?
Quels sont ces rois ingrats sur mes bords descendus?
Comment, depuis quel temps, et d'où sont-ils venus?
Parle.

EUMÉE.

Que te dirai-je? et de quelle assurance
Puis-je en un tel malheur flatter ton espérance?
Je te vois et je tremble, et je ne puis celer
Que ton propre péril ici me fait trembler.
O mon roi, ce palais est tout en la puissance
Des cruels qu'en Ithaque attira ton absence.
A la rive des mers, la reine chaque jour
Allait de tes vaisseaux attendre le retour:
Le port ne reçut point leurs poupes couronnées:
On vit couler les jours, les mois et les années
Sans te voir reparaître: et maint et maint rapport
Nous en ôta l'espoir en publiant ta mort.
C'est alors que nous vint cette foule inhumaine

De princes, amoureux du trône et de la reine,
Et que par leur audace ils surent confirmer
Tous ces bruits que peut-être ils avaient fait semer.
Les uns vinrent d'Épire et de Céphallénie,
Les autres de Samos, d'autres de l'Ionie,
Le grand nombre est d'Ithaque; et de lâches sujets
Ont ainsi de leur maître oublié les bienfaits.
Si mon sang eût suffi, par les dieux que j'atteste,
De ce sang tout glacé j'aurais donné le reste;
Mais en secret déjà le peuple était soumis;
Ton père était trop vieux, et trop jeune ton fils;
Vainement de nos cœurs murmurait le courage;
Nous accusions tous trois l'impuissance de l'âge :
Et Pénélope, seule en de si grands malheurs,
Ne pouvait aux tyrans opposer que des pleurs.

ULYSSE.

O vertu que j'admire!

EUMÉE.

O sublime constance!
Rien ne put de son cœur vaincre la résistance;
Ni vingt rois dans Ithaque à lui plaire empressés,
L'entourant, chaque jour, de soins intéressés,
Ni les piéges flatteurs, ni l'altière menace,
Ni le temps, par qui tout s'affaiblit et s'efface.
Sans doute on t'a parlé de ce tissu fameux,
Que sa fraude pieuse opposait à leurs vœux;

Le jour voyait la reine entretenir l'ouvrage
Dont la fin promettait celle de son veuvage,
Et la secrète nuit détruisait à son tour
Ce que devait en vain recommencer le jour.
Elle s'armait ainsi d'ingénieuses ruses;
Mais ses retards enfin demeurent sans excuses;
Et le sort la livrait à l'hymen ordonné,
Si les dieux aujourd'hui ne t'eussent ramené.
Mais seul, mais sans secours, oh! que pourras-tu faire?
En quel état, grands dieux! revois-tu cette terre?
Et que sont devenus tous ceux qui, sur les eaux,
Au sortir de ces bords remplissaient tes vaisseaux?

ULYSSE.

Ne me demande pas leur fortune funeste :
Des guerriers d'Ilion tu vois tout ce qui reste.
Sous Neptune et sous Mars, soldats et matelots,
Tous ont péri la proie ou du fer ou des flots.
Moi-même j'ai souvent regretté que la vie
Dans Pergame autrefois ne m'ait été ravie;
Oublié des mortels, des dieux abandonné,
Sur la terre et les eaux, sans cesse environné
D'embûches et d'écueils, de combats et d'orages,
Seul débris de la guerre, et reste des naufrages,
Tous les maux partagés entre les autres rois
Sur ma tête à l'envi sont tombés à la fois.
Battu de toutes parts sur des mers en furie,

Ainsi, dix ans entiers, j'ai cherché ma patrie.
Eumée, un dieu toujours, un dieu, dans son courroux,
Mettait entre elle et moi quelque obstacle jaloux.
Deux fois même de loin j'en aperçus la plage,
Et les feux que la nuit on allume au rivage;
Et, comme si l'abord m'en était défendu,
Mon vaisseau fut deux fois aux orages rendu.
Dans cette lutte enfin je fatigue Neptune;
Je croyais comme lui fatiguer l'infortune,
Plein de joie et d'espoir je revoyais le port;
Mais, admire avec moi la malice du sort!
Je trouve en arrivant ma maison menacée,
Télémaque opprimé, Pénélope offensée,
Des cruels, disputant à qui deviendra roi;
La trahison, l'horreur, la mort autour de moi.
Agamemnon périt en abordant la terre!
Mon lit n'est pas du moins souillé d'un adultère;
Pénélope, grands dieux! m'a gardé son amour;
Je vous rends grâce encore et bénis mon retour!
O toi, le seul ami que j'éprouve fidèle,
Cher Eumée, en ce jour, j'ai besoin de ton zèle;
Je viens de te livrer le secret de ton roi;
Garde-lui de ton sein l'impénétrable foi.
De ta bouche échappé, qu'aucun mot ne trahisse
La vengeance prochaine et le retour d'Ulysse.
Je veux le cacher même à la reine, à mon fils;

Je crains plus leur amour que tous mes ennemis.
La reine, tout entière à ses transports en proie,
Ne saurait modérer ses frayeurs ni sa joie;
Mon fils est jeune encor, son âge est indiscret,
Et supporterait mal le poids d'un grand secret.
Il en coûte à mon cœur de tant de prévoyance.

EUMÉE.

Ah! tu peux en ton fils mettre ta confiance.
Il m'avait commandé de l'attendre en ces lieux,
Pour résoudre...

ULYSSE.

Est-ce lui qui paraît à mes yeux?

EUMÉE.

C'est lui.

ULYSSE.

Mon fils!

SCÈNE III.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE.

TÉLÉMAQUE.

Sais-tu ce que je viens d'apprendre,
Eumée?

EUMÉE.

Explique-toi.

TÉLÉMAQUE.

Je m'en vais te surprendre.

L'audace désormais ne peut aller plus loin.
Eumée, auparavant écartons ce témoin.
Que veut-il? Il paraît étranger, misérable.
Son air est noble, Eumée, et son front vénérable.

EUMÉE.

Plus tu le connaîtras, mieux tu pourras juger
De l'accueil que demande un pareil étranger.
Rejeté par la mer de ses débris couverte,
Il sait qu'aux malheureux ta demeure est ouverte.

TÉLÉMAQUE.

Ah! qu'il entre. Ses droits sont sacrés à mes yeux
Qu'il entre; il m'est sans doute envoyé par les dieux;
Plus il a d'étrangers, plus un palais prospère.
Si dans ces lieux encor vivait le roi mon père,
Sans doute ton malheur eût trouvé près de lui
Un secours plus certain, un plus solide appui;
Les dieux à sa vertu mesuraient sa puissance.
Hélas! je n'ai de lui que ma seule naissance!
Et loin que je te puisse offrir un grand secours,
J'en ai besoin moi-même, et pour mes propres jours.

EUMÉE.

Quoi! jusques à tes jours portent-ils leur audace?

TÉLÉMAQUE.

Ils ne s'arrêtent plus, Eumée, à la menace.

EUMÉE.

Qu'ont-ils pu de nouveau concerter aujourd'hui?

Tu peux ouvertement t'expliquer devant lui.
Ce témoin est fidèle ; et dès ce jour peut-être
Il pourra devant toi se faire mieux connaître.

TÉLÉMAQUE.

C'est peu de la misère et de la trahison
Qui depuis si longtemps assiégent ma maison ;
C'est peu de tous les maux dont la reine est suivie.
Les traîtres maintenant s'attaquent à ma vie.
Apprends ce que jamais je n'eusse imaginé :
Cette nuit, sur les flots j'étais assassiné.
Si le ciel, m'envoyant la faveur d'un orage,
Ne m'avait de leurs mains sauvé par un naufrage.

ULYSSE.

Je vois la main des dieux dans cet événement.
Prince, et je ne suis pas sans quelque étonnement.
Que cette même nuit, à tous les deux propice,
Nous ait sauvés ensemble au bord du précipice.
Les immortels sans doute ont voulu t'avertir
Que du plus grand péril souvent on peut sortir ;
Et, m'envoyant vers toi, poussé du même orage,
M'ont destiné ma part de ce fameux ouvrage.
Du labyrinthe obscur le fil est dans leurs mains ;
Ils aiment à marcher par de secrets chemins ;
Leurs plus grandes faveurs sur la terre épanchées
Doivent souvent naissance à des sources cachées :
Et, sortant de la nuit qui les tient suspendus,

Leurs coups seront plus sûrs, moins ils sont attendus.

TÉLÉMAQUE.

Quel est cet étranger? Sa parole imposante
M'étonne et me rassure; et je me représente
Ces dieux dont il nous peint le terrible pouvoir,
Ou mon père lui-même : il me semble le voir.
C'est ainsi que mon cœur concevait son langage;
C'est ainsi que mes yeux se formaient son image.

ULYSSE.

O prince! on aime à voir ce mouvement pieux;
Et qu'un père toujours est présent à tes yeux.

TÉLÉMAQUE.

Je m'en souviens, sans doute; et puisse mon courage
En donner dès ce jour un meilleur témoignage!

ULYSSE.

Lui-même il s'est d'un fils souvent entretenu.

TÉLÉMAQUE.

Que parles-tu de lui? Quoi! l'aurais-tu connu?

ULYSSE.

Je le retrouve en toi, plus je te considère,
O Télémaque!

TÉLÉMAQUE.

Eumée, il a connu mon père!

EUMÉE.

Il était l'un des chefs qui, loin de leur pays,
Suivirent Ménélas aux champs du Simoïs

TÉLÉMAQUE.

Quoi ! tu fus le témoin de ces faits pleins de gloire
Dont ma mère autrefois remplissait ma mémoire ?

ULYSSE.

Nous combattions ensemble.

TÉLÉMAQUE.

Ensemble ! quoi ! tes yeux
Ont suivi ce vainqueur parmi les chars poudreux,
Quand seul debout, autour de la flotte enflammée,
Contre Hector et les dieux il défendait l'armée ?

ULYSSE.

Oui, j'étais sur son char.

TÉLÉMAQUE.

O sublimes exploits !
Mon père ! ô le plus grand, le plus aimé des rois !
Malheureux étranger, que je te porte envie !
Pour le voir seulement j'eusse donné ma vie.
J'étais dans le berceau quand il quitta ces lieux,
Et son aspect jamais n'a réjoui mes yeux.
Dois-je espérer encor, dans mon sort déplorable,
De toucher de mes mains sa tête vénérable !
Si les dieux immortels l'ont sauvé du trépas,
Qui sait où maintenant il égare ses pas !
Il est loin de son fils.

ULYSSE.

Que ne peut-il entendre

De la douleur d'un fils l'expression si tendre !
Hélas ! que ne peut-il contre lui te presser !
Les dieux lui permettront bientôt de t'embrasser.

TÉLÉMAQUE.

Longtemps je l'espérai.

ULYSSE.

Reprends cette espérance.

TÉLÉMAQUE.

Il ne vit plus.

ULYSSE.

Il vit : j'en donne l'assurance.

TÉLÉMAQUE.

Mon père ?

ULYSSE.

On le croyait en ces lieux retourné.

TÉLÉMAQUE.

Qui l'a dit ? Qui l'a vu ?

ULYSSE.

Ceux qui m'ont amené.

TÉLÉMAQUE.

Achève, dans quel lieu ?

ULYSSE.

Dans l'île de Corcyre.

TÉLÉMAQUE.

Que l'on croit aisément, hélas ! ce qu'on désire !

ULYSSE.

On l'a vu sur la rive apprêter son retour :

De Corcyre à ces bords le trajet est d'un jour.

TÉLÉMAQUE.

Ah ! si tu m'as dit vrai, s'il revoit la lumière,
Si chez Alcinoüs est descendu mon père,
Comment, en quel état traverse-t-il les eaux ?
Vient-il seul, ou suivi de ses nombreux vaisseaux ?
Sans doute il est chargé des dépouilles de Troie.

ULYSSE.

Les dieux n'ont pas voulu te donner cette joie.
Il vient seul, sans vaisseaux, sans l'appareil des rois,
Comme un mortel obscur, et tel que tu me vois.

TÉLÉMAQUE.

Dieux ! deviez-vous ainsi ramener dans sa ville
Le vainqueur d'Ilion et l'héritier d'Achille !

ULYSSE.

Respectons leurs secrets.

TÉLÉMAQUE.

Mon cœur s'ouvre à l'espoir.
Oui, dans toi, je l'avoue, un inconnu pouvoir
Semble à la confiance inviter ma jeunesse ;
Soit ta parole calme et pleine de sagesse,
Soit ton front vénérable, et cet air de grandeur
Qui perce de lui-même à travers ton malheur ;
Soit enfin que les traits de ton noble visage
Aient d'un père à mes yeux représenté l'image ;
Il semble qu'entraîné par un secret lien,

Mon esprit soit soumis à l'ascendant du tien ;
Et j'ai trop de penchant à te croire sincère
Pour ne pas te livrer mon âme tout entière.
Ulysse est donc vivant ! tu ne me trompes pas ?
Je vais donc le revoir, le presser dans mes bras !
Ah ! que j'aille du moins en instruire la reine ;
Que je coure porter cette trêve à sa peine.
Attendez-moi tous deux ; je le livre à tes soins,
Eumée ; en ce palais qu'il n'ait pas de témoins :
On pourrait outrager son malheur et son âge ;
Il m'est déjà trop cher pour souffrir qu'on l'outrage.
Adieu, je cours, je vole, et je reviens après
Consulter avec vous de nos grands intérêts.
C'est peu qu'en sa maison Ulysse enfin revienne,
S'il trouve sa maison d'ennemis toute pleine,
Si de périls nouveaux il se voit assiégé,
Si je suis Télémaque et ne l'ai pas vengé.

SCÈNE IV.

ULYSSE, EUMÉE.

EUMÉE.

Eh bien ! voilà ton fils, et tu viens de l'entendre !

ULYSSE.

De quelle émotion ai-je dû me défendre,

Eumée! ô qu'il en coûte en de pareils moments,
A celer de son cœur les secrets mouvements!
J'ai donc revu ce fils, ma plus chère espérance:
Je l'ai donc retrouvé digne de sa naissance.
Digne du grand dessein que j'ai fondé sur lui,
Digne du grand péril qui l'attend aujourd'hui!
Depuis que mes vaisseaux sont allés devant Troie,
Depuis plus de vingt ans, c'est ma première joie.
Mais à de tels assauts quand j'ai pu résister,
O quels plus grands encor je vois à supporter!
Pénélope!

EUMÉE.

Bientôt, prince, de ta venue
Pénélope, en effet, par son fils prévenue,
Voudra, n'en doute pas, te cherchant à son tour,
D'Ulysse par toi-même apprendre le retour.

ULYSSE.

Laissons agir mon fils. Si la reine m'appelle,
Je dois peu craindre ici d'être reconnu d'elle:
Le malheur et les dieux ont trop su me changer,
Et ses yeux ne verront en moi qu'un étranger.
Je saurai, de mon sein ramassant le courage,
Immobile, la voir sans changer de visage:
Je serai devant elle, et, sans me déclarer,
D'un œil indifférent je la verrai pleurer.
C'est le plus grand effort qu'un mortel puisse faire.

J'ai soutenu dix ans les périls de la guerre.
J'ai surmonté dix ans les orages des flots,
J'avais cru mettre à fin les plus rudes travaux;
Mais, le sort me gardant une épreuve plus dure,
Il me restait encor à dompter la nature.
Ah! cet espoir du moins à mon cœur est permis,
Vous paîrez mes tourments, barbares ennemis!
Allons. Si dans ce jour j'ai le ciel favorable,
Je veux, par un exemple, à jamais mémorable,
Instruire à respecter les droits des souverains,
Des pères, des époux, et de tous les humains.

EUMÉE.

Et moi, je vais du peuple interroger le zèle,
Et de son roi vivant répandre la nouvelle.
Doutes-tu que le bruit de ton prochain retour
De ce peuple égaré ne rappelle l'amour!
Déjà ton vieil Eumée a repris confiance;
Déjà dans ton parti j'ose compter d'avance
Pallante, Dolius, Mentor, Phyletias,
Halitherse...

ULYSSE.

Et les dieux! que tu ne comptes pas.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE.

ULYSSE.

Quoi ! la reine, dis-tu, m'ordonne de l'attendre?
Pénélope !

TÉLÉMAQUE.

A son tour la reine veut t'entendre :
Mais, de peur d'avertir les princes soupçonneux,
Pénélope attend l'heure où le culte des dieux,
De témoins indiscrets délivrant cette enceinte,
Rendra votre entretien sans danger et sans crainte.
De ce lieu cependant n'éloigne point tes pas.

ULYSSE.

Télémaque, à tes yeux je ne m'en défends pas,
Il doit m'être bien doux de voir cette princesse,
Qui fait de sa vertu l'entretien de la Grèce,

Qu'Ulysse a tant aimée, et de qui les douleurs
A ce malheureux prince ont coûté tant de pleurs.
Nous parlerons d'Ulysse, et du moins de la reine
Mes récits consolants adouciront la peine.
Qui peut de son époux lui parler mieux que moi?
Qui d'entre tous les Grecs a mieux connu le roi?
Dans les périls de Mars comme à ceux de Neptune,
Nous n'avons eu tous deux qu'une même fortune.
Oui, mon cher Télémaque; et, dans tous les moments,
J'ai pu voir de son cœur les secrets mouvements.
Auprès de la vengeance, une bien douce image
Dans ce cœur abattu soutenait son courage;
Il se peignait souvent ces rivages chéris,
Où l'attendaient en vain Pénélope et son fils.
Quelques maux dont il vît sa tête menacée,
Ithaque était toujours sa première pensée;
Quelque bien que le ciel lui permît de choisir,
Ithaque était encor son unique désir.
En vain le soin des dieux, et l'amour des déesses
Environna son cœur des plus douces promesses;
A l'offre du ciel même et des divins honneurs,
Il fixait sur la mer un œil mouillé de pleurs:
Si de loin sa pensée entrevoyait une île
Abondante en troupeaux, en oliviers fertile,
Il n'apercevait plus d'autre lieu, d'autre bien;
Et l'immortalité ne lui semblait plus rien.

TÉLÉMAQUE.

Je m'oublie, et demeure immobile à t'entendre,
Cher étranger; ô toi que je ne puis comprendre,
Des pleurs, au nom d'Ithaque, ont attendri tes yeux.

ULYSSE.

Hélas! avec ton père errant et malheureux.
Son Ithaque peut-être a droit de m'être chère.

TÉLÉMAQUE.

Elle semble pour toi n'être pas étrangère.
Le dirai-je? A te voir porter de toutes parts
Et des pas assurés et de fermes regards,
On dirait qu'à ces lieux ta vue accoutumée
Les connaît autrement que par la renommée.
Tout à l'heure tes pas des miens étaient suivis;
Je t'observais surtout dans ce prochain parvis
Où des rois mes aïeux les armes sont rangées,
De leur triste héritier, hélas! trop négligées;
Tes regards, attentifs à les considérer,
Semblaient les reconnaître, et je t'ai vu pleurer.

ULYSSE.

Qui d'un œil assez sec et d'une âme assez dure
Verrait, sans s'attendrir, une poussière impure
Couvrir indignement ces armures des rois,
Qu'un soin si diligent honorait autrefois.
Je veux bien l'avouer, au milieu de ces armes,
J'ai vu, j'ai reconnu, non sans verser des larmes,

L'arc même de ton père, obscur, déshonoré;
Cet arc aux immortels par ses mains consacré,
Et qu'il avait lui-même, aux jours de sa jeunesse,
Rendu, par ses exploits, si fameux dans la Grèce.

TÉLÉMAQUE.

Il m'étonne! Ainsi donc ce palais que tu vois
Ne frappe point tes yeux pour la première fois?
Parle.

ULYSSE.

Je l'ai connu dans un temps plus prospère,
Lorsque de sa splendeur le remplissait ton père.
Ithaque était heureuse. Ulysse encore alors
N'avait point pour l'Aulide abandonné ces bords;
Et ta mère, ignorant et Troie et ses alarmes,
N'avait encor versé que ses plus douces larmes.

TÉLÉMAQUE.

Plus je t'entends et plus... Non, je n'en puis douter,
Le hasard en ces lieux n'a pu seul t'arrêter.

ULYSSE.

Tu l'as dit. Mon abord sur un pareil rivage,
De l'aveugle hasard ne peut être l'ouvrage.

TÉLÉMAQUE.

Quel es-tu donc enfin, malheureux étranger?

ULYSSE.

Un ami que le ciel destine à te venger

TÉLÉMAQUE.

Se peut-il que le roi lui-même ici t'envoie ?

ULYSSE.

Au trône paternel je viens t'ouvrir la voie.

TÉLÉMAQUE.

Ah ! puissions-nous lui rendre un royaume soumis,
Et jusques au dernier frapper ses ennemis !

ULYSSE.

Puisses-tu l'exaucer, Minerve tutélaire !

TÉLÉMAQUE.

C'est la divinité qu'invoque aussi mon père !

ULYSSE.

C'est la divinité de tous les malheureux.

SCÈNE II.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE.

EUMÉE.

Avec empressement je vous cherchais tous deux.
J'ignore si les rois, par un avis fidèle,
Ont du retour d'Ulysse appris quelque nouvelle,
Mais des gardes, vendus à tous leurs intérêts,
Environnent le port, le temple et le palais.
Aux vaisseaux étrangers toute l'île est fermée ;
On garde le Nérite, et la flotte est armée ;

Le péril est pressant, si je puis en juger.
Le peuple toutefois semble n'y point songer.
A peine quelques-uns ont parlé de défense :
Le reste garde encore un coupable silence ;
Et, du soin de ses jours occupé seulement,
Quoi qu'il puisse arriver, suivra l'événement.

TÉLÉMAQUE.

Eh bien ! si mon malheur n'intéresse personne,
Si ce peuple parjure aux tyrans m'abandonne,
Si je te reste seul, mon père ! on pourra voir
Tout ce que peut un fils réduit au désespoir.
Sans doute je mourrai. Seul contre les perfides,
Je tomberai bientôt sous leurs mains homicides,
Mais plus d'un me suivra dans le sombre séjour,
Et leurs pères du moins pleureront à leur tour.
C'est en toi désormais que Télémaque espère ;
Rends de ce que tu vois témoignage à mon père ;
Parle-lui de ce fils qui ne l'a pas connu ;
Dis-lui que de son nom je me suis souvenu ;
Qu'au rang qu'il m'a donné je n'ai point fait outrage ;
Que les dieux m'ont manqué, mais non pas mon courage ;
Que si quelque regret en mourant m'est laissé,
C'est de quitter le jour sans l'avoir embrassé.

ULYSSE.

O mon fils ! (de ce nom permets que je t'appelle,
Car je te porte, hélas ! une amour paternelle)

Il n'est pas temps encor d'abandonner l'espoir,
Et ton cœur généreux nous le fait assez voir;
Mais sache retenir ce superbe langage;
Redoute les périls où cette ardeur t'engage;
Tu te perdrais peut-être; et trop ouvertement
Fais éclater le feu de ton ressentiment.
Peut-être tu sauras, par l'exemple d'un père,
Que parfois aux héros la feinte est nécessaire;
Qu'elle est vertu souvent, et qu'avec le danger
La forme du courage est sujette à changer.
Mais sachons toutefois nous rallier Ithaque.
Va, prince, à ses regards va montrer Télémaque;
Va, de tous tes aïeux t'entourant à la fois,
Réveiller dans les cœurs le vieil amour des rois;
D'Ithacus, de Nérite, atteste la mémoire;
Tu peux d'un père aussi leur rappeler la gloire;
Cependant qu'au palais nous allons consulter
Ce qu'en cette occurrence il convient de tenter.

TÉLÉMAQUE.

C'est mon père, ou plutôt c'est un dieu qui t'envoie!
Moi-même le premier j'obéis avec joie;
Agis, dispose, ordonne; et que, dans ce palais,
Toi seul à nos destins présides désormais.
La reine doit venir : tu vas ici l'attendre.
Au peuple cependant je vais me faire entendre;
Je vais voir quel espoir on en peut conserver;

Et pour frapper les coups je viens te retrouver.

SCÈNE III.

ULYSSE, EUMÉE.

EUMÉE.

Que ne lui montrais-tu le père qu'il implore ?

ULYSSE.

Il n'est pas temps, Eumée ; à sa jeunesse encore
Un semblable secret ne peut être commis.
Qu'as-tu fait cependant ? Aurons-nous des amis ?

EUMÉE.

Rassemblés chez Mentor, j'ai vu ceux dont le zèle
Au parti de leur roi resté toujours fidèle,
Parmi tant de malheurs, gémissait en secret
De n'y pouvoir donner qu'un stérile regret.
Lents à venger leur roi, sa mort ou son absence
Leur en ôtait l'envie ainsi que la puissance ;
Mais quand ils ont appris que, des ondes sauvé,
Leur maître était déjà dans Corcyre arrivé,
Ah ! que n'as-tu pu voir avec quelle allégresse,
Ils ont de son retour accueilli la promesse ;
Combien leur cœur encor te conserve de foi,
Et comme ils ont juré de mourir pour leur roi !

ULYSSE.

Il suffit : qu'en secret leur troupe se prépare ;
Que des lieux importants surtout elle s'empare ;
Que les uns, attentifs, veillent au bord des eaux,
Et puissent au besoin se saisir des vaisseaux ;
Que d'autres du palais environnent la porte,
Tout prêts à désarmer l'étrangère cohorte,
Sans bruit, sans appareil, sans rien faire savoir
Du maître qu'en ce jour mon peuple doit revoir.

EUMÉE.

Ah ! d'un zèle trop pur leur vaillance animée,
D'avance te promet...

ULYSSE.

Ce n'est pas tout, Eumée.
Apprends ce qui m'occupe, et connais le dessein
Que Minerve elle-même a fait naître en mon sein.
Mais ne le juge pas avec des yeux vulgaires ;
Nous sortons aujourd'hui des routes ordinaires.
C'est peu que de rentrer dans mes droits usurpés,
De voir dans leurs projets mes ennemis trompés,
De renvoyer vers eux la mort qui m'environne,
De reprendre mon fils, ma femme, ma couronne,
Si, trahissant le bras levé pour les frapper,
Un seul de ces cruels me pouvait échapper ;
S'ils ne devaient leur peine à ma main irritée,
Terrible et telle enfin qu'ils l'ont trop méritée ;

Si je ne me repais de leur sang inhumain ;
Si de mes propres yeux, si de ma propre main,
Je n'assouvis ma haine, et ce désir immense
Qui dévore mon cœur, tourmenté de vengeance.
D'un oracle trompeur prompt à les aveugler,
Ici, dans mon palais, je veux les rassembler ;
Je veux, flattant l'orgueil de leur âme insensée,
De l'hymen de la reine amuser leur pensée ;
Et, sous l'appât riant des fêtes et des jeux,
Leur dérober la mort que j'apprête autour d'eux.

EUMÉE.

Quoi ! de tant de rivaux...

ULYSSE.

Eumée, ah ! quelle joie
De tenir dans mes mains et leur vie et ma proie !
De les voir, reculant à l'aspect de leur roi,
Fuir, sans trouver d'asile où se sauver de moi ;
Et, pâles de leur crainte et de la mort future,
Implorer vainement, même la sépulture !
Tu connais l'arc fameux si craint, si révéré,
L'arc au fils de Latone autrefois consacré,
Et dont seule jadis ma main assez puissante
Rendait à ses efforts la corde obéissante.
L'oracle de Dodone, un jour interrogé,
Me dit que par cet arc je dois être vengé,
Et qu'aux jeux d'Apollon il fera reconnaître

A la reine un époux, à mes sujets un maître.
Je veux donc (et bientôt, mais sans me découvrir,
Je vais de ce dessein à la reine m'ouvrir);
Je veux donc qu'au milieu de ces amants perfides
Portant mon arc vengeur et mes traits homicides,
Pénélope leur dise : « Incertaine entre vous,
Je viens remettre au sort le choix de mon époux.
La main d'un vainqueur seul est digne de la mienne :
Dans les jeux d'Apollon que le vainqueur m'obtienne ;
Et que le trait lancé, portant le sort d'un roi,
Aille montrer au but le plus digne de moi. »
Doutes-tu du succès de leur lutte débile,
Et que l'arc en leurs mains ne résiste immobile ?
De pères si puissants ces fils dégénérés,
De repos, de mollesse, affaiblis, enivrés,
De l'arme des héros ignorent la science,
Et seulement entre eux combattront d'impuissance.
C'est où je les attends. Par mon fils et par toi
Introduit dans la salle où doit se faire un roi,
Je serai près de l'arc, à tant de vœux funeste,
J'y porterai la main : les dieux feront le reste.

EUMÉE.

Ah ! retiens ce transport.

SCÈNE IV.

ULYSSE, EUMÉE, EURYCLÉE.

EURYCLÉE.

La reine va venir,
Étranger; elle approche, et, pour t'entretenir,
Descend de la retraite isolée et profonde,
Où sa douleur se cache aux yeux de tout le monde.
J'ai précédé ses pas pour commettre à tes soins
D'écarter de ce lieu les indiscrets témoins,
Eumée, et de garder qu'une oreille infidèle
N'entende les récits qu'il fera devant elle.

ULYSSE.

O dieux! de sa présence enfin je vais jouir!
Je vais donc elle-même et la voir et l'ouïr!
Je vais entendre enfin cette voix si connue,
Que depuis si longtemps je n'avais entendue!
Je vais voir si ses traits, non encore altérés,
Sont tels que dans mon âme ils étaient demeurés;
Et si le temps, pour elle oubliant son outrage,
A respecté les dieux dans leur plus bel ouvrage!
Toute autre idée est faible en un moment si doux.

SCÈNE V.

ULYSSE, EUMÉE, EURYCLÉE, EURYNOME, SUITE.

EURYNOME.

Qu'on l'arrête.

ULYSSE.

Qu'entends-je !

EURYCLÉE.

O ciel !

EUMÉE.

Lui ! dites-vous.

EURYNOME.

Lui-même.

ULYSSE.

En est-ce assez !

EURYNOME.

Antinoüs ordonne :
Obéissez.

EUMÉE.

Qui, moi ! que je vous l'abandonne !
Ah ! plutôt à tes pieds tu me verras mourir.
S'ils avaient découvert...

ULYSSE.

Qu'ont-ils pu découvrir ?

Sois sans peur ; dans moi-même il me reste un asile.
Je puis montrer au sort un visage immobile ;
Ceux qui dans son palais disposent de leur roi,
En le reconnaissant trembleraient plus que moi.

EURYNOME.

Gardes !

EUMÉE.

Courons au prince en porter la nouvelle.

SCÈNE VI.

PÉNÉLOPE, ULYSSE, EURYCLÉE,
EURYNOME, SUITE.

PÉNÉLOPE.

Que vois-je !

EURYCLÉE.

Viens, ô reine !

ULYSSE.

Est-ce elle ! est-ce bien elle ?

PÉNÉLOPE.

Pourquoi tous ces soldats qui remplissent ces lieux ?
Quel est l'infortuné qui sort au milieu d'eux ?
Serait-ce l'étranger qu'à mes yeux on entraîne ?
Gardes, que faites-vous ? Oserez-vous bien...

ULYSSE.

Reine.

Quoi qu'ici l'apparence ait offert à tes yeux,
Sur le bord de l'abîme il est encor des dieux.

SCÈNE VII.

PÉNÉLOPE, EURYCLÉE.

PÉNÉLOPE.

Où suis-je? Quelle voix a frappé mon oreille!
Quel souvenir confus dans mon cœur se réveille!
Cet homme m'est connu : ce n'est pas une voix
Que j'entende aujourd'hui pour la première fois.
Laisse-moi recueillir ma mémoire confuse.
De mes esprits troublés si l'erreur ne m'abuse,
Un homme m'est en songe apparu cette nuit,
Vénérable, et pareil à celui qui nous fuit.
C'était ce vêtement, ce port et ce visage;
Il marchait sur les eaux, entouré d'un orage;
Et Minerve, à ses pas éclairant le chemin,
Debout auprès de lui, le guidait par la main.
En quel trouble nouveau sa présence me plonge!
Lui-même a devant moi disparu comme un songe.
Quel est-il? et quel est ce secret mouvement
Que mon sein étonné retrouve en ce moment?
Est-ce Ulysse ou le ciel qui près de nous l'envoie?

Ah ! courons. De plus près il faut que je le voie.
Je brûle de l'entendre et de l'interroger.
Dans son malheur du moins je dois le protéger ;
Il n'a point mérité cette rigueur extrême ;
Je vais à mes tyrans le réclamer moi-même.
Viens, je vaincrai pour lui ma haine et mon effroi ;
Qui doit prendre à son sort plus d'intérêt que moi ?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTINOÜS, EURYNOME, SUITE.

ANTINOUS.

Allez; qu'en ma présence on le fasse paraître.
Ses réponses sauront nous instruire peut-être :
Et si je trouve ici mes soupçons confirmés,
Il recevra le fruit des bruits qu'il a semés.
On l'a vu dans ces lieux entretenir Eumée,
Dis-tu ?

EURYNOME.

Quelque entreprise est en secret formée.
Avec le prince même il s'est entretenu ;
Et quand pour m'en saisir je suis ici venu,
Si je n'ai point formé de conjecture vaine,
Avec le prince encore il attendait la reine.

ANTINOUS.

Et cependant un bruit, sourdement répandu,

Veut que dans son palais le roi soit attendu ?
Trompent-ils les esprits d'une vaine espérance ?
Ou bien de ce retour ont-ils quelque assurance ?
On parle d'un oracle au roi même donné.
De ces bruits menaçants je suis importuné.
Je ne sais, mon esprit, obscurci de nuages,
Se trouble, et ne conçoit que de tristes images.
Ne te semble-t-il pas que depuis quelques jours
Dans un plus sombre aspect notre sort suit son cours ?
De signes malheureux nos fêtes sont troublées ;
La discorde souvent règne en nos assemblées ;
Parfois (je m'en indigne, et l'avoue à regret),
Au milieu de ma joie, un mouvement secret
Sans cause tout à coup me saisit et me glace,
Et je sens de mon front descendre mon audace.
O fureur ! Mais celui que l'on vient de saisir
Sur les destins du roi saura nous éclaircir.
On peut, en l'effrayant, en tirer quelque indice.
Que sait-on ? si c'était un messager d'Ulysse !
S'il venait de ce roi préparer les chemins !
S'il le faisait tomber lui-même entre mes mains !
Il entre. Cependant fais surveiller Eumée :
Fais redoubler au port la garde accoutumée ;
Si le roi vit encor, rien n'est à négliger,
Et les soins prévoyants écartent le danger.

SCÈNE II.

ANTINOÜS, ULYSSE, SUITE.

ULYSSE.

Gardes, que me veut-on? Où m'allez-vous conduire?

ANTINOÜS.

Approche; c'est ici qu'on saura t'en instruire.
Approche, et réponds-moi.

ULYSSE

Qu'entends-je? En ce palais
Es-tu maître? Est-ce toi qui règnes désormais?
Ces déplorables bords sont-ils sous ta puissance?

ANTINOÜS.

J'y puis punir du moins la fourbe et l'insolence.

ULYSSE.

Pour être devant toi de la sorte amené,
C'est donc un crime ici que d'être infortuné?

ANTINOÜS.

Peut-être tu n'es pas ce que tu veux paraître.

ULYSSE.

Plus heureux, il est vrai, le ciel m'avait fait naître.
Respecte donc mon sort, prince; en peu de moments,
C'est ainsi que les dieux font de grands changements :
Tel méprise aujourd'hui ma misérable vie

Qui peut-être demain lui porterait envie.

ANTINOUS.

Toujours les imposteurs ont d'illustres aïeux.
Quel sujet cependant t'amenait dans ces lieux?

ULYSSE.

Demande aux immortels pourquoi par un orage
Ils m'ont fait aujourd'hui toucher à ce rivage;
Ils le savent.

ANTINOUS.

Quels bords cherchais-tu sur les mers?

ULYSSE.

Des bords depuis longtemps à mon désir bien chers,
La Grèce, mon pays.

ANTINOUS.

Et tu viens?

ULYSSE.

De l'Asie.

ANTINOUS.

Étais-tu donc aussi des guerres de Phrygie?

ULYSSE.

Tandis qu'aux champs troyens combattaient les héros,
Je ne suis point resté dans un honteux repos;
Et l'on ne m'a pas vu, formant d'indignes trames,
Opprimer leurs états, leurs enfants et leurs femmes:
J'ai combattu.

ANTINOUS.

J'entends, et tu connus alors
Ce roi qui pour la guerre abandonna nos bords?

ULYSSE.

Qui d'entre tous les Grecs n'a connu sa vaillance,
Et surtout dans les dieux sa ferme confiance,
Qui, bien que de périls sans cesse environné,
Ne l'a dans les plus grands jamais abandonné?

ANTINOUS.

On voit combien encor sa mémoire t'est chère.
Et depuis que ce prince a terminé la guerre,
Que dit-on dans la Grèce? A-t-on connu son sort?
Il se répand un bruit qu'Ulysse n'est pas mort.
Ta vie est sans danger si tu parles sans feinte.

ULYSSE.

Je te promets du moins de te parler sans crainte.

ANTINOUS.

Parle donc; est-il vrai qu'il voie encor le jour,
Et vers ces bords enfin prépare son retour?
Que sait-on?

ULYSSE.

Dans la Grèce on croit qu'il vit encore.

ANTINOUS.

Il vivrait!

ULYSSE.

Tu pâlis

ANTINOUS.

En quels lieux?

ULYSSE.

On l'ignore.

ANTINOUS.

Plus que tu ne m'en dis tu pourrais en savoir.

ULYSSE.

T'instruire davantage est hors de mon pouvoir.

ANTINOUS.

Mais croit-on que bientôt Ithaque le revoie?

ULYSSE.

Peut-il ne pas songer à troubler votre joie?

ANTINOUS.

Nomme-t-on quelques rois dont il ait eu l'appui?

ULYSSE.

N'a-t-il donc pas assez de Minerve et de lui?

ANTINOUS.

Ah! c'est assez sans doute; il ne craint pas le nombre,
Surtout lorsque la nuit le cache dans son ombre,
Et qu'aux bras du sommeil cherchant ses ennemis,
Il a pour combattants des guerriers endormis.

ULYSSE.

Ah! ne l'outrage pas puisqu'il ne peut t'entendre.
Crains-le, s'il vit encor: s'il n'est plus, crains sa cendre.
On ne fait point aux morts d'outrages impunis;
Il est des dieux vengeurs près des tombeaux assis

ANTINOUS.

T'a-t-il donné le soin de protéger sa gloire?

ULYSSE.

T'a-t-il donné le droit d'insulter sa mémoire?

ANTINOUS.

C'est prendre à sa mémoire un bien vif intérêt.
On voit assez quels soins t'occupent en secret :
J'ai des yeux. Tant de zèle étalé pour Ulysse,
Assez à mes regards a montré son complice.
Tu voulais voir la reine; on connaît tes desseins.
Perfide; et rien ne peut te sauver de mes mains
Avant qu'en ses discours ta bouche plus sincère
N'ait de ce noir complot dévoilé le mystère.

ULYSSE.

Quel complot, quel mystère, et qu'ai-je à dévoiler?
S'il est quelque complot dont je puisse parler,
C'est celui dont ici votre audace inhumaine
Dans son propre palais enveloppe la reine.
Oui, j'ai voulu la voir : tu ne te trompes pas;
Oui, la reine peut-être attire ici mes pas;
Peut-être en son palais j'apporte l'assurance
Qu'on a fondé sur elle une vaine espérance,
Que le ciel la protége, et que nul d'entre vous
Ne saurait obtenir le nom de son époux.

ANTINOUS.

Comment?

ULYSSE.

Si l'on en croit Dodone et son oracle.

ANTINOUS.

A mes vœux aujourd'hui qui pourrait mettre obstacle?
Quel oracle imposteur s'armerait contre moi?

ULYSSE.

Apprends ce que Dodone a prédit à ton roi.
Alors qu'interrogé, le sein d'un chêne antique
Rendit à son oreille une voix prophétique.
Apprends que Pénélope est poursuivie en vain;
Et que la reine ici ne doit donner sa main
Qu'à celui qui, vainqueur dans une noble lice,
Protégé d'Apollon, courbera l'arc d'Ulysse.
Aux champs de l'Eurotas, ainsi lorsque les rois
De Pénélope un jour se disputaient le choix,
Icare ouvrit des jeux où, pour prix destinée,
Ulysse de la reine a conquis l'hyménée.
Mais à ce digne prix qui de vous peut s'offrir?
Qui de vous de nouveau saurait la conquérir?
Vous, seulement hardis à proférer l'outrage,
Vous, dont son impuissance a fait tout le courage,
Vous, qui de l'arc du roi craindriez d'approcher,
Et dont les faibles mains n'oseraient le toucher.

ANTINOUS.

Je pardonne au transport d'un zèle téméraire:
Ta fureur, malgré toi, me conseille et m'éclaire:

Et les dieux par ta bouche ont voulu me donner
Ce salutaire avis, qui doit me couronner.
Oui, j'écoute leur voix ; oui, dès aujourd'hui même,
L'arc d'Ulysse à mes mains livre son diadème ;
Oui, j'aime ce moyen de décider un choix
Qui de la reine en vain eût attendu la voix ;
Il est grand, il est noble, il plait à mon courage,
Et sur tant de rivaux m'offre assez l'avantage :
Car enfin, en secret je puis bien m'en flatter,
Qui d'eux en ce combat peut me le disputer ?

ULYSSE.

Minerve ! il tombe au piége, et je tiens ma victime

ANTINOUS.

Suivons, sans plus tarder, ce dessein magnanime.
Que l'arc me soit remis. Vous, cependant, allez ;
Que les princes soudain soient ici rassemblés ;
Et moi-même...

SCÈNE III.

ANTINOÜS, ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE, SUITE.

TÉLÉMAQUE.

Que vois-je, et que viens-je d'apprendre ?
Dans mon propre palais qu'ose-t-on entreprendre ?

O crime ! ô sacrilége ! un hôte, un malheureux
Qui dut être en ma cour sacré comme les dieux !
Ah ! de cet inconnu respectons la misère !
Souvent on vit des dieux descendre sur la terre :
Ils viennent de plus près nous voir et nous juger,
Prince ; et, prenant ainsi l'habit de l'étranger,
Se voilent d'une forme obscure et misérable,
Afin que le malheur nous soit plus vénérable.

ANTINOUS.

Avant de rechercher d'où vient cette chaleur,
Et quel grand intérêt te parle en sa faveur,
Un intérêt plus grand et m'occupe et me presse :
La voix même des dieux nous livre la princesse.
Cet homme devant moi vient d'en faire l'aveu.
Un oracle a parlé. Soumettons-nous. Adieu.
Dans l'enceinte où déjà se prépare la lice,
Les princes vont m'entendre, et bientôt l'arc d'Ulysse
Des plus puissantes mains reconnaissant la loi,
Au peuple qui l'attend va déclarer son roi.

TÉLÉMAQUE.

Que me dis-tu ?

ANTINOUS.

Je vais m'expliquer à la reine ;
Elle vient.

ULYSSE.

Justes dieux !

SCÈNE IV.

ANTINOÜS, ULYSSE, TÉLÉMAQUE, PÉNÉLOPE, EUMÉE, EURYCLÉE, SUITE.

ANTINOUS.

Quel heureux soin t'amène?
Dois-je croire qu'enfin désarmé de courroux,
Le ciel ouvre ton âme à des pensers plus doux?
T'a-t-on dit à quel prix il met ton hyménée?

PÉNÉLOPE.

J'ignore à quel hymen les dieux m'ont destinée.
Mais quel que soit le sort qu'ils me puissent offrir,
De mes malheurs du moins je dois seule souffrir;
Et je ne prétends pas qu'on les accroisse encore
En outrageant ici l'étranger qui m'implore.
Pardonne, malheureux, pardonne-moi l'affront
Dont le palais d'Ulysse a vu rougir ton front.

EUMÉE.

Juste ciel! si la reine allait le reconnaître!

ANTINOUS.

Princesse, j'aurais lieu de m'étonner peut-être
Que pour un inconnu, qui cherche à nous tromper,
Tous deux... Cet étranger semble bien t'occuper.

PÉNÉLOPE.

Qui? moi, prince!

ANTINOUS.

Il me semble.

PÉNÉLOPE.

Ah! prince! sa misère
Peut-être en ce moment a droit de m'être chère.
Sur des bords éloignés, inconnu, sans appui,
Mon Ulysse est peut-être au même état que lui.

ANTINOUS.

Dis mieux; dis que ton cœur conserve l'espérance
D'un retour, qui pourtant reste sans apparence;
Et que, sur ce retour voulant l'interroger,
Dans tes refus encor tu viens t'encourager.
Voilà pourquoi troublée, inquiète, incertaine...

PÉNÉLOPE.

Moi, troublée!

ANTINOUS

A mes yeux tu te contiens à peine.
Eh bien! qu'il parle donc, qu'il parle devant moi;
Qu'il t'apprenne, il le peut, ce qu'il a su du roi;
Et surtout à quel prix l'oracle de Dodone
Nous assure aujourd'hui ta main et ta couronne.

PÉNÉLOPE.

Étranger, de mes yeux pourquoi te détourner?
Ah! parle. Devant lui parle sans t'étonner;
Que j'entende ta voix, cette voix...

ULYSSE.

Que fait-elle!

SCÈNE V.

ANTINOÜS, PÉNÉLOPE, ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE, EURYCLÉE, EURYNOME, SUITE.

EURYNOME.

Princes, je vous apporte une grande nouvelle.
Du roi qu'on attendait nous connaissons le sort ;
Le roi, cette nuit même, a péri près du port.

PÉNÉLOPE.

Ulysse !

ANTINOUS.

Lui !

TÉLÉMAQUE.

Mon père !

EUMÉE.

O ciel !

ULYSSE.

Qu'entends-je !

ANTINOUS.

Ulysse ?

EURYNOME.

Lui-même. Il revenait avec la nuit propice ;
On ne nous trompait pas. Mais les ondes enfin
Ont à l'aspect du port englouti son destin.

ANTINOUS.

Mais comment l'a-t-on su ?

EURYNOME.

Non loin du mont Nérite,
On vient de recueillir un guerrier de sa suite.
Que la mer a longtemps sur ses débris porté,
Et que les flots enfin au rivage ont jeté.
Sous la lutte des flots sa force évanouie
Quelques instants à peine a soutenu sa vie.
Bientôt il est tombé. Mais j'ai su prendre soin
Que de l'événement le peuple fût témoin,
Et de sa bouche même apprît quelle fortune
Avait livré son maître au courroux de Neptune.

ANTINOUS.

Vous avez entendu ce qu'il vient d'annoncer ?
Ainsi le ciel encor semble se prononcer.
Reine, je ne veux pas insulter par ma joie
A la douleur nouvelle où ton âme est en proie.
Adieu. Mais en partant, du moins à ta douleur
Ma générosité laisse un consolateur.
Écoute ses discours, il te dira peut-être
Que le roi vit encore, et qu'il va reparaître.
D'un témoin importun je délivre tes yeux,
Et je vais accomplir les oracles des dieux.

SCÈNE VI.

ULYSSE, PÉNÉLOPE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE.

PÉNÉLOPE.

Où suis-je! et qu'ont-ils dit!

TÉLÉMAQUE.

O destin déplorable!

PÉNÉLOPE.

Je ne le verrai plus!

TÉLÉMAQUE.

O perte irréparable!

PÉNÉLOPE.

Si près du port!

TÉLÉMAQUE.

O dieux!

ULYSSE.

Non. Les dieux l'ont sauvé.
Ulysse vit encore, Ulysse est arrivé.
Il vous voit, il vous parle, il ne peut plus se taire.
Reconnais ton époux.

TÉLÉMAQUE.

Quoi!

ULYSSE.

Reconnais ton père.

Je suis Ulysse.

PÉNÉLOPE.

Dieux !

TÉLÉMAQUE.

Mon père !

ULYSSE.

Parlons bas.
Qu'en ces embrassements on ne nous trouve pas.
Ce portique a des yeux ; et telle est ma misère.
Que je ne puis encore être époux, être père :
Et qu'il faut retenir, en de pareils instants,
Des transports que mon cœur avait nourris vingt ans.

PÉNÉLOPE.

Ulysse !

TÉLÉMAQUE.

A ce bonheur je crois encore à peine.
Alors que de ta mort la nouvelle certaine
Venait glacer mon cœur plein de saisissement.
Mon père, je te vois !

PÉNÉLOPE.

Hélas ! en quel moment !

ULYSSE.

Veille sous le portique, Eumée.

PÉNÉLOPE.

Ah ! je frissonne.
Le soupçon te surveille, et la mort t'environne.

De quel péril le ciel vient-il de te sauver!
Dans quel péril encor vas-tu te retrouver!
Voilà donc ce retour si doux, si plein de charmes,
Et que, depuis vingt ans, ont demandé mes larmes!
A quel revers encor sommes-nous destinés?
Grands dieux! qu'ordonnez-vous de trois infortunés
Qu'après tant de malheurs le sort enfin rassemble?
Les avez-vous unis pour les frapper ensemble?
Ah! quel que soit mon sort, il doit m'être bien doux,
Puisque avant de mourir j'embrasse mon époux.

ULYSSE.

N'attendris point mon cœur, j'ai besoin de courage,
Pénélope!

TÉLÉMAQUE.

Au destin c'est faire trop d'outrage.
Nos malheurs vont finir. Mon père, je te voi,
Et crois voir tous les dieux descendus avec toi.

ULYSSE.

Oui, les dieux sont ici. Mais il faut se contraindre;
Aux regards des tyrans se déguiser; et craindre
D'éclaircir ce bandeau sur leurs yeux épaissi,
Qui témoigne surtout que les dieux sont ici.
Par leur soin, ma vengeance est déjà toute prête.
Ces lieux seront témoins d'une terrible fête;
Et peut-être le dieu qu'on célèbre aujourd'hui
Trouvera l'hécatombe assez digne de lui.

Le moment est venu de montrer qui nous sommes.
Et d'établir ton nom dans la bouche des hommes,
Télémaque; avec toi je prétends partager
De ce terrible jour la gloire et le danger.
N'as-tu pas entendu comme le jeune Oreste
Vient de venger son sang sur le sang de Thyeste?
Heureux qui dans son fils peut trouver un vengeur!
Plus heureux, qui, vivant, peut guider sa fureur!
Viens : j'ouvrirai la lice à ta naissante audace;
Entre les dieux et moi, j'y marquerai ta place :
Surtout ferme ton cœur, ton oreille, tes yeux,
A la main suppliante, aux prières, aux vœux :
Ce jour doit être sourd, aveugle, inexorable,
Et ne sera content que du dernier coupable.
Qu'on ferme maintenant les portes du palais;
Ils y sont tous entrés pour n'en sortir jamais.

PÉNÉLOPE.

Que vas-tu faire, ô ciel!

TÉLÉMAQUE.

O mon père, ô vengeance!
Que ce moment tardait à mon impatience!

PÉNÉLOPE.

Mon fils!

ULYSSE.

Séparons-nous.

PÉNÉLOPE.

Qui? moi!

ULYSSE.

Pour peu d'instants;
Gardons qu'on ne nous voie ensemble plus longtemps.
Le jour fuit, l'heure vient, et la vengeance est proche:
Chaque instant qu'elle perd nous devient un reproche.
Adieu. Je vais frapper.

PÉNÉLOPE.

Je ne te quitte pas.

ULYSSE.

Quoi! parmi ces cruels...

PÉNÉLOPE.

Je veux suivre tes pas.

ULYSSE.

Que fais-tu!

PÉNÉLOPE.

Que de toi, grands dieux! je me sépare!

ULYSSE.

Quel désordre nouveau de ton âme s'empare?
Veux-tu devant leurs yeux dévoiler mon secret?
Crains un geste, un discours, un silence indiscret.
Va, dis-je; et, regagnant ta profonde demeure,
Attends l'arrêt du sort. Aujourd'hui, dans une heure,
Les dieux auront choisi des princes ou de nous;
Dans une heure, en tes bras remettant ton époux.

Ces dieux nous permettront de ne plus nous contraindre ;
Et nos embrassements n'auront plus rien à craindre.
Adieu. Sèche tes pleurs, c'est trop me retenir.
Viens, mon fils !

PÉNÉLOPE.

Juste ciel ! Que vont-ils devenir ?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉNÉLOPE, EURYCLÉE, DEUX FEMMES
de la suite de la reine, dans le fond du théâtre.

PÉNÉLOPE.

Non ; je cède à l'effroi dont mon âme est troublée ;
Laisse-moi.

EURYCLÉE.

Que fais-tu ?

PÉNÉLOPE.

Qu'ai-je à craindre, Euryclée ?

EURYCLÉE.

Songe...

PÉNÉLOPE.

Quels maux plus grands puis-je encore endurer ?
Non ; de ce doute affreux je veux me délivrer.
Qui ? moi ! qu'en ce moment, résignée et tranquille,
Au fond de mon palais je me tienne immobile ?

Moi vivre, abandonnée à d'inutiles pleurs,
Ulysse, sans savoir si tu vis, si tu meurs!
De cette incertitude il est temps que je sorte.
Allons, du lieu fatal ne vois-je pas la porte?
Avançons; écoutons.

EURYCLÉE.

Ah! si le roi t'est cher,
De ce terrible lieu garde-toi d'approcher.
Tremble que ta frayeur, de nos tyrans complice,
A leurs yeux dessillés ne montre enfin Ulysse.
Les cris, le sang, la mort de trop près en ces lieux
Viendraient épouvanter ton oreille et tes yeux.
Rentrons.

PÉNÉLOPE

Nul bruit ne sort de la fatale enceinte.
Ce silence effrayant redouble encor ma crainte.
Que font-ils? De mon sort qui viendra m'avertir?
De ce long désespoir pourrai-je enfin sortir?
Je ne sais qui me tient qu'au milieu de la lice.
Moi-même...

EURYCLÉE.

Ah! dieux!

PÉNÉLOPE.

Du moins, je serais près d'Ulysse.
Que sais-je? de mes bras je pourrais le presser:
Et le fer jusqu'à lui ne saurait traverser

Qu'auparavant, sur moi satisfaisant sa rage,
Dans mon cœur palpitant il n'eût trouvé passage.

EURYCLÉE.

Reine, à ce désespoir c'est trop livrer ton cœur;
De ses tyrans plutôt vois ton époux vainqueur.
Les armes, si longtemps aux parvis attachées,
Sont, loin de leurs regards, par son ordre cachées;
Et ces hommes cruels, dans le piége surpris,
Vont payer par leur mort...

PÉNÉLOPE.

N'entends-tu pas des cris?
Écoute.

EURYCLÉE.

Songes vains d'un esprit en délire!
J'écoute, et je n'entends que les sons d'une lyre.
Voici l'instant sans doute où commencent les jeux:
Et l'hymne accoutumé s'élève vers les dieux.

PÉNÉLOPE.

Chant funèbre et fatal, et que la mort va suivre!

EURYCLÉE.

La mort de nos tyrans.

PÉNÉLOPE.

Ah! s'il cessait de vivre!
Si ce combat affreux trahissait son espoir!
Et si je l'avais vu pour ne plus le revoir!
Que venait-il chercher sur ces tristes rivages!

Après tant de combats, de courses et d'orages,
Hélas! il espérait, en abordant ces lieux,
Jouir d'un sort plus doux, à l'abri de ses dieux;
Et, faible et fatigué d'une longue tempête,
Trouver un lieu paisible où reposer sa tête.
Voilà donc son retour! Voilà donc cette paix
Qu'il venait de si loin chercher dans son palais!
Et moi, des mers pour lui je conjurais la rage,
Dans mes vaines frayeurs je craignais le naufrage.
Je craignais les écueils, les sirtes, les dangers
D'une mer inconnue et de bords étrangers;
Et je ne craignais pas ces rives meurtrières!
Que dis-je? j'implorais de toutes mes prières
Cet effroyable jour, qui lui donne la mort!
La porte s'ouvre. Enfin, je vais savoir mon sort.
Que vois-je? Antinoüs!

EURYCLÉE.

Antinoüs!

SCÈNE II.

ANTINOÜS, PÉNÉLOPE, EURYCLÉE,
LES DEUX SUIVANTES.

ANTINOÜS.

O reine,
Quel trouble te saisit? Quelle terreur soudaine

A ma seule présence a glacé tes esprits ?
Reviens de cet effroi dont je les vois surpris ;
Relève ces regards abaissés vers la terre.
Voici l'heure : à ton sort tu ne peux te soustraire ;
Et les princes, tout prêts à reconnaître un roi,
Dans la lice assemblés, n'attendent plus que toi.
Viens présider aux jeux que l'oracle commande.
Mais ton trouble s'accroît, ta pâleur est plus grande.
Immobile, surprise, à peine tu m'entends.

PÉNÉLOPE.

Qui ? moi, prince !

ANTINOUS.

Toi-même.

PÉNÉLOPE.

En de pareils instants,
Lorsqu'Ulysse...

EURYCLÉE.

Ah ! contiens la douleur qui t'égare.
Apprends à supporter le sort qui t'en sépare.

ANTINOUS.

Si, presque sous tes yeux, Ulysse de ses jours
Aujourd'hui dans les flots a terminé le cours,
De sa mort dès longtemps la nouvelle semée
Pourrait à ce malheur t'avoir accoutumée.
Tes yeux assez de fois ont cru voir son trépas.

PÉNÉLOPE.

D'aussi près qu'aujourd'hui je ne le voyais pas.

ANTINOUS.

A tes regrets enfin le ciel ne peut le rendre.

PÉNÉLOPE.

Ne me le rendait-il que pour me le reprendre?

ANTINOUS.

En un destin plus doux ton destin va changer.

PÉNÉLOPE.

Ah! quel que soit le sien, je veux le partager.
Allons.

EURYCLÉE.

Que vas-tu faire?

ANTINOUS.

O reine! qui t'arrête?
Déjà, se résignant à l'hymen qu'on apprête,
Ton fils t'offre l'exemple; et, désormais soumis,
Tranquille, parmi nous dans la lice est assis.
Viens.

PÉNÉLOPE.

Il est... parmi vous?

ANTINOUS.

Et prêt à reconnaître
Celui que l'arc d'Ulysse aura nommé son maître.

PÉNÉLOPE.

Seul?

ANTINOUS.

Seul avec Eumée.

PÉNÉLOPE.

Et...

ANTINOUS.

Quoi ?

PÉNÉLOPE.

Cet étranger...

ANTINOUS.

Cet étranger ! eh bien !

PÉNÉLOPE.

Gardons de l'outrager.
S'il a suivi mon fils dans la fatale enceinte,
Qu'il y soit comme lui sans péril et sans crainte.
L'étranger est placé sous la garde des dieux.
Et, cher aux immortels, il est sacré comme eux.

ANTINOUS.

Quel nouvel intérêt en sa faveur éclate ?
Ne veux-tu pas aussi qu'avec nous il combatte ?
Qu'il dispute avec nous et le trône et ta main ?
Traître ! digne en effet qu'un châtiment soudain,
Expie à l'instant même et sa vaine insolence,
Et ta pitié séduite, et ma folle clémence.
Mais de ce vil mortel pourquoi nous occuper ?
Viens.

PÉNÉLOPE.

Quel bruit !

ANTINOUS.

Quelle crainte?

PÉNÉLOPE.

Ah! s'ils allaient frapper...

ANTINOUS.

Qui?

PÉNÉLOPE.

Que sais-je!... Mon fils!

ANTINOUS.

Cet étranger, peut-être.
Quel soupçon tout à coup dans mon sein vient de naître?

PÉNÉLOPE.

Je me meurs.

ANTINOUS.

Quel éclair vient de luire à mes yeux!
Cette nuit, ce naufrage... Est-il vrai, justes dieux!
Courons.

PÉNÉLOPE.

Que vas-tu faire? Ah! pourquoi cette épée?

ANTINOUS.

Dans son sang odieux tu vas la voir trempée.

PÉNÉLOPE.

Ah! respecte ses jours, malheureux!

ANTINOUS.

C'est le roi!

PÉNÉLOPE.

Qui te l'a dit?

ANTINOUS.

Ce fer qui te glace d'effroi.

PÉNÉLOPE.

Ne crois pas...

ANTINOUS.

Je crois tout.

PÉNÉLOPE.

Arrête.

ANTINOUS.

C'est Ulysse.

PÉNÉLOPE.

J'embrasse tes genoux !

ANTINOUS.

C'est en vain : qu'il périsse !

PÉNÉLOPE.

Cher prince ! au nom des dieux !

ANTINOUS.

N'ose pas l'espérer.

PÉNÉLOPE.

Je m'attache à tes pas.

ANTINOUS.

Viens le voir expirer.

SCÈNE III.

PÉNÉLOPE, EURYCLÉE,
LES DEUX SUIVANTES.

EURYCLÉE.

Qu'avons-nous fait!

PÉNÉLOPE.

Il fuit. Je tremble, je frissonne.
Suivons, suivons ses pas. La force m'abandonne.
Cruelles, laissez-moi; vos soins sont superflus.
Que fais-je? mes genoux ne me soutiennent plus.
Égarement fatal, comment m'as-tu perdue?
Ulysse était vivant, et c'est moi qui le tue!
Et je respire encore! et l'on retient mes pas!
Et je ne puis courir partager son trépas!
Le sort le plus cruel, la mort la plus affreuse,
Seraient en ce moment... Où suis-je? malheureuse!
N'entends-tu pas?

EURYCLÉE.

O ciel!

PÉNÉLOPE.

Tout mon sang s'est glacé:
Et le froid de la mort vers mon cœur a passé.
On court dans le palais; le bruit croît, il s'avance.
Quelles clameurs!

EURYCLÉE.

Rentrons.

PÉNÉLOPE.

Courons à sa défense.

EURYCLÉE.

Arrête.

PÉNÉLOPE.

Laisse-moi.

SCÈNE IV.

PÉNÉLOPE, EURYCLÉE, EUMÉE,
LES DEUX SUIVANTES.

(Quelques femmes traversent le fond du théâtre, avec les signes de la plus vive frayeur; d'autres viennent se ranger près de la reine.)

EUMÉE.

Reine, où veux-tu passer?

PÉNÉLOPE.

O ciel! Eumée, eh bien?

EUMÉE.

Garde-toi d'avancer.

PÉNÉLOPE.

Qu'annonce la pâleur qui couvre ton visage?

EUMÉE.

De tes sens éperdus, reine, reprends l'usage.

PÉNÉLOPE.

Achève.

EUMÉE.

Je ne puis te cacher mon effroi.
Vers ton appartement envoyé par le roi,
J'étais non loin du lieu préparé pour la lice :
J'entendis tout à coup s'écrier : « C'est Ulysse ! »
Puis un affreux silence un moment a duré ;
Puis un tumulte affreux enfin s'est déclaré.
S'il nous en faut juger par ce bruit redoutable,
La mêlée est épaisse, horrible, épouvantable.
En vain, malgré les cris qui venaient m'étonner,
Dans le lieu du combat j'ai voulu retourner :
La porte en est fermée ; et je tremble, et j'ignore
Si dans ce choc affreux le roi respire encore.

PÉNÉLOPE.

Eh bien, allons mourir !

EUMÉE.

Le prince est avec eux.

PÉNÉLOPE.

Allons le retrouver.

EURYCLÉE.

Mais qui vient vers ces lieux ?

EUMÉE.

C'est le prince lui-même !

PÉNÉLOPE.

Ah ! que va-t-il m'apprendre ?

SCÈNE V.

PÉNÉLOPE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE, EURYCLÉE, SUIVANTE.

PÉNÉLOPE.

Eh bien, mon fils, eh bien! à quoi dois-je m'attendre?
Qu'as-tu fait de ton père? instruis-moi de son sort.
Que m'apportes-tu? parle : ou la vie? ou la mort?

TÉLÉMAQUE.

Il respire, il triomphe, il sort d'une victoire
Qui le comble à jamais de bonheur et de gloire.

PÉNÉLOPE.

Ulysse!

TÉLÉMAQUE.

Il est vainqueur, et les princes défaits
Ont payé par leur mort le prix de leurs forfaits.
Nul n'a pu de mon père éviter la vengeance;
Et le lieu des festins est une tombe immense.

PÉNÉLOPE.

Dieux immortels! courons. Qui peut le retenir?

TELÉMAQUE.

Demeure. Dans ce lieu lui-même il va venir.
Aux portes du palais il a voulu paraître,
Afin qu'à ses sujets se faisant reconnaître,
Il rendît à la fois impuissants et soumis

Ce qui peut au dehors lui rester d'ennemis.
Le palais est ouvert; et la foule étonnée
Des princes avec joie apprend la destinée.
Tous, les larmes aux yeux, bénissent l'heureux jour
Qui rend après vingt ans un père à notre amour.
Pour essuyer tes pleurs cependant il m'envoie.

PÉNÉLOPE.

J'ai peine à contenir ma surprise et ma joie.
Comment seul, sans secours, et presque en un moment,
Ulysse... Explique-moi ce grand événement.
Je n'ose y croire encor.

TÉLÉMAQUE.

L'heure était arrivée
A ce grand châtiment par les dieux réservée.
Déjà de Phémius les chants étaient cessés;
L'arc debout dans la salle et les jeux commencés
Avaient de plus d'un chef essayé l'impuissance.
Quand mon père, intrépide, au milieu d'eux s'avance,
Et demande l'honneur de témoigner du moins
Qu'il n'était pas un hôte indigne de nos soins.
Admire au premier pas la présence divine!
Eux-mêmes à ses mains livrèrent leur ruine;
Et, m'épargnant ce soin, avec dérision
Et comme pour jouir de sa confusion,
L'un d'eux à l'étranger remet l'arc inflexible.
Mon père l'accueillit d'un sourire terrible;

Universitas BIBLIOTHECA

Et, de tous les côtés le tournant dans sa main,
Calme, il considérait si, propre à son dessein,
Et longtemps au palais demeuré sans usage,
Il n'avait pas du temps éprouvé quelque outrage.
Mais la corde, à ses doigts sans peine obéissant,
Envoya dans les airs un son triste et perçant.
Alors, élevant l'arc au-dessus de sa tête,
Et tenant une flèche à partir toute prête :
« Tremblez! » a dit mon père. Il parlait, et soudain
Antinoüs entrant, son épée à la main :
« C'est le roi ! cria-t-il, c'est le roi ! qu'il périsse ! »
Et tous, pleins de frayeur, reconnurent Ulysse.
« Oui, c'est Ulysse enfin, traîtres; regardez-moi :
Me reconnaissez-vous? suis-je bien votre roi?
Suis-je bien votre juge? Aviez-vous pu prétendre
Que plus longtemps encor je me ferais attendre?
Nul, quoi que lui promette un espoir décevant,
De ce terrible lieu ne sortira vivant :
J'en jure mon carquois, plein de votre ruine :
La mort de toute part vous presse et vous domine;
Vous êtes tous à moi ; tremblez ! » A ces accents
On vit la peur monter sur leurs fronts pâlissants;
D'un même mouvement les princes reculèrent;
Leur langue fut muette, et leurs lèvres tremblèrent.

PÉNÉLOPE.

Du sang qui va couler malgré moi je frémis.

TÉLÉMAQUE.

Cependant la terreur des pâles ennemis,
A l'aspect de la mort, s'était tournée en rage,
Et la peur de mourir leur devint du courage.
Leurs yeux dans le parvis cherchent de toutes parts
Les armes qui naguère y frappaient leurs regards;
Et, ne les trouvant plus, ils tirent leurs épées,
Que les nobles exploits n'ont jamais occupées.
Alors a commencé le spectacle d'horreur.
Mon père... que son air inspirait de terreur!
De son vaste carquois sur la terre versées,
Il avait à ses pieds ses flèches entassées;
Et, contre une colonne appuyé fièrement,
Terrible, et tel qu'un dieu, lançait le châtiment.
En vain autour de lui la foule était pressée,
Sans cesse revenant, sans cesse repoussée;
Son arc entre ses mains ne se reposait pas,
Et nul des traits lancés ne perdait son trépas.
Mais, les traits épuisés trahissant sa vengeance,
La mort changea de forme. Il s'arma d'une lance;
Et, pareil à l'éclair, tombant au milieu d'eux,
Leur montra de plus près le trépas plus affreux.
Je ne te peindrai pas le tumulte, le trouble,
L'épouvante, les cris que chaque instant redouble,
Le sang en longs ruisseaux, les vases précieux,
Les trépieds d'où l'encens s'élevait vers les cieux,

Les coupes des festins, les lyres, confondues
Avec les javelots et les lances rompues,
Se renversant, volant, roulant de tous côtés.
Et mêlant leurs débris aux corps ensanglantés.
O puissance des dieux ! ô merveilles terribles!
Plusieurs tombaient frappés par des coups invisibles.
Que dis-je? par moments j'ai cru voir et j'ai vu,
Au sein de la mêlée, un guerrier inconnu,
Qui, portant sur le front un sacré caractère,
Faisait briller sa lance à côté de mon père.

PÉNÉLOPE.

Minerve !

TÉLÉMAQUE.

C'était elle ! et lui-même le roi
Sans doute à ses côtés l'aperçut comme moi,
Car, les princes tombés, comme seul dans la lice
Antinoüs encor manquait au sacrifice :
« Minerve! dit le roi, Minerve! un prix est dû
Au service éclatant que ton bras m'a rendu.
Reçois donc de ma main la victime dernière. »
Il dit, et, balançant la lance meurtrière,
Il atteint, il renverse, il frappe Antinoüs,
Qui menaçait encore et déjà n'était plus.
Mais du peuple suivi, voici le roi lui-même.

SCÈNE VI.

ULYSSE, l'arc à la main; PÉNÉLOPE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE, EURYCLÉE, PEUPLE.

PÉNÉLOPE.

Ulysse!

ULYSSE.

Pénélope!

TÉLÉMAQUE.

O justice suprême!

PÉNÉLOPE.

Est-ce toi, cher Ulysse!

ULYSSE.

Est-ce trop de vingt ans.
Est-ce assez pour payer de semblables instants!

PÉNÉLOPE.

Le croirai-je! combien j'ai tremblé pour ta vie!
Mais ta mort de la mienne allait être suivie.

ULYSSE.

Rendons grâces au ciel dont le puissant secours
Des homicides mains a défendu mes jours.
Les princes sont tombés : au ciel en soit la gloire!
Que déjà mes malheurs sont loin de ma mémoire!
Je suis dans mon palais! je ne m'abuse pas!

C'est Pénélope enfin que je serre en mes bras;
C'est mon fils! Aux tyrans j'ai dérobé leur proie:
Je puis mourir enfin, j'aurai connu la joie.

PÉNÉLOPE.

Ah dieux!

ULYSSE.

Et vous aussi dont j'éprouve la foi.
Cher Eumée, ô vous tous, approchez-vous de moi.
Entourez votre maître. Une longue misère
M'a rendu, s'il se peut, mon Ithaque plus chère.
Puisse-t-elle être enfin heureuse sous mes lois!
L'infortune est l'école où se forment les rois;
Et j'ai du moins appris, durant le sort contraire,
A rendre à mon bonheur le vôtre nécessaire.
Mais nous perdons ici des moments précieux.
Que l'encens allumé s'élève vers les cieux.
Allez au temple. Et nous, allons revoir Laërte;
Allons lui rendre un fils dont il pleure la perte;
Et revenons ensemble aux pieds des immortels.
De cet arc en offrande honorer leurs autels.

FIN D'ULYSSE.

MARIE STUART

TRAGÉDIE

1820

PRÉFACE

Mars 1820.

Je dois cette tragédie à Schiller. J'aime à reconnaître hautement que l'invention lui en appartient, et qu'il y a peu de scènes dans mon ouvrage qui ne m'aient été prêtées ou inspirées par le sien. Il existe une traduction de sa *Marie Stuart :* le public décidera si j'ai eu raison, tantôt de suivre de près Schiller, tantôt de l'abandonner entièrement. Je rendrai peut-être compte plus tard des différences que deux systèmes de théâtre tout à fait opposés ont dû nécessairement établir entre nos deux ouvrages, tant sous le rapport de l'ordonnance et des caractères, que sous celui de l'exécution et des détails. Les critiques français m'ont reproché une imitation trop suivie de la pièce allemande ; les critiques

étrangers trouveront peut-être que je ne l'ai point assez imitée : j'aurai quelque chose à dire en ma faveur aux uns et aux autres. Quant à présent, il me suffit de faire hommage à Schiller de cette tragédie, et de reporter à leur premier auteur les applaudissements qu'elle reçoit et les larmes qu'elle fait couler.

C'est avec une sorte de défiance que j'offre au public mon ouvrage, dépouillé du prestige de la scène et du charme que de beaux talents lui ont prêté. Quand on a réussi au théâtre, on n'a qu'à moitié réussi : il reste à subir une épreuve difficile, celle de la lecture. Ce nouveau succès peut seul rendre l'autre durable ; et il me sera d'autant plus précieux, si je l'obtiens, qu'il me semblera plus particulièrement à moi.

Quel que soit le jugement que l'on porte de cette pièce, peut-être me saura-t-on gré d'avoir essayé un rapprochement entre la Melpomène étrangère et la nôtre ; d'avoir opéré l'alliance de deux muses qui semblaient ennemies irréconciliables, et enfin d'avoir introduit sur le théâtre français, sans blesser la sévérité de notre goût et de nos règles, des formes et des couleurs qui manquaient à notre littérature dramatique, et que je crois indispensables à la tragédie moderne. Je n'étais pas sans quelque crainte en entrant le premier dans une route nouvelle ; j'avais besoin de m'appuyer sur la force d'un autre : je ne me suis pas

senti, je l'avoue, le courage de courir seul les risques d'un essai qui ne paraissait pas sans danger.

Je ne saurais finir sans parler de l'ensemble rare avec lequel cette tragédie a été représentée, et sans acquitter ma dette envers tous ceux qui lui ont prêté leur appui. Certes, je dois une grande reconnaissance à l'actrice admirable qui a répandu tant de charme et de pathétique sur le rôle de Marie, et à l'étonnant acteur dont le talent prodigieux a protégé un personnage qui, nouveau sur notre théâtre, avait besoin, pour y être accueilli avec faveur, de tout le génie d'un Talma.

Septembre 1843.

Il serait tard aujourd'hui, et presque sans objet, de donner suite à l'intention qu'indiquait cette préface alors que *Marie Stuart*, dans la première fleur de sa nouveauté, était l'objet d'une polémique si animée. Ce que je viendrais dire a été dit depuis longtemps et mieux que je n'oserais l'exprimer. Je n'ajoute donc ici quelques mots que pour acquitter une dette nouvelle qui s'accroît, depuis plusieurs années, à chaque représentation de cette pièce.

Une jeune et grande tragédienne a paru de notre temps, et est venue, après un long interrègne,

reprendre le sceptre abandonné, je ne dirai pas de Mlle Duchesnois, mais de Talma lui-même, comme sa vraie et naturelle héritière. Douée des plus beaux dons, la simplicité, la dignité, la haute intelligence, l'énergie, le pathétique grave, sans affectation et sans cris, elle est venue montrer à la génération nouvelle un modèle accompli de l'art de dire, et rendre au Théâtre-Français l'éclat de ses plus beaux jours.

C'est un grand honneur pour *Marie Stuart* d'avoir concouru à développer devant le public un talent si élevé, si profond et si pur, et c'est pour son auteur une grande jouissance de la revoir, après plus de vingt ans, sous les traits charmants de Mlle Rachel, aussi favorisée du public qu'aux jours déjà si éloignés de sa première apparition.

Cette tragédie a été représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français le 6 mars 1820.

MARIE STUART

TRAGÉDIE

PERSONNAGES.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre.

MARIE STUART, reine d'Ecosse.

ROBERT DUDLEY, comte de LEICESTER, grand écuyer d'Angleterre.

CÉCIL, baron de BURLEIGH, grand trésorier d'Angleterre.

MELVIL, ancien surintendant de la maison de Marie.

AMIAS PAULET, gouverneur du château de Fotheringay.

GEORGE MORTIMER, neveu de sir Amias Paulet.

ANNA KENNEDY, nourrice de la reine d'Écosse.

SEYMOUR, capitaine des gardes de la reine d'Angleterre.

SEIGNEURS et DAMES de la suite de la reine d'Angleterre.

FEMMES et DOMESTIQUES de la reine d'Écosse.

Le SHÉRIF DU COMTÉ, gardes, pages, écuyers, etc.

La scène est en Angleterre (1587) au château de Fotheringay. Le premier et le cinquième acte se passent dans l'appartement de Marie ; les autres, dans une salle ouverte de toutes parts sur les jardins de Fotheringay.

MARIE STUART

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, PAULET.

(Deux domestiques de Paulet, traversant le fond du théâtre, emportent une cassette et des papiers.)

ANNA.

Cessez, au nom du ciel, et daignez m'écouter.
A son malheur encor pourriez-vous ajouter !
Quand j'ai vu sans effroi ma reine infortunée
Du château de Talbot dans le vôtre amenée,
Mon espoir vainement nous avait-il promis
Une prison plus douce et des cœurs plus amis ?

Est-ce enfin pour servir une implacable haine
Que vous avez reçu la garde de la reine?
Sa fidèle nourrice embrasse vos genoux;
Ne nous ravissez pas...

PAULET, la relevant.

Madame!

ANNA.

Rendez-nous
Ces lettres, ces écrits, ces secrets caractères,
De ses longs déplaisirs tristes dépositaires;
Et ce bandeau royal de fleurs de lis orné,
Dont son front fut jadis en France couronné.
Hélas! de ses beaux jours, de son ancienne gloire.
Il lui vient quelquefois rappeler la mémoire;
C'est le seul souvenir qu'elle en ait conservé:
Faut-il que par vos mains il lui soit enlevé!

PAULET.

Mon devoir est sur moi plus fort que vos prières.
J'ai des ordres, madame.

ANNA.

O comble de misères!
O crime! à voir ces murs à peine ouverts au jour.
Qui croirait qu'une reine y fasse son séjour!
A tant de maux, grand Dieu! l'aviez-vous destinée,
Cette belle Marie, au berceau couronnée,
Qui vit de son enfance adorer les désirs,

Qu'éleva Médicis au milieu des plaisirs,
Et qui, de trois états la joie et l'espérance,
Fut reine d'Angleterre et d'Écosse et de France!

PAULET.

D'Angleterre!

ANNA.

Que dis-je? ah! voilà son forfait!
De là tous ses malheurs. Plût au ciel qu'en effet
Elle n'eût point porté ce titre héréditaire,
Ce déplorable nom de reine d'Angleterre!
Ses droits ont fait son crime.

PAULET.

Et quels étaient ses droits,
Madame, pour prétendre au sceptre de nos rois?
Du trône paternel pouvait-elle sans crime
Chasser de Henry Huit la fille légitime?
Et, contre Élisabeth armant les factions,
Rouvrir le cours sanglant de nos dissensions?
Et quel était le sort de ma triste patrie
Si l'on eût vu régner la seconde Marie?
D'une injuste victoire assurant le succès,
Elle eût voulu d'abord nous livrer aux Français;
Rétablir parmi nous, despote et fanatique,
L'autorité de Rome et la foi catholique,
Les bûchers de l'Espagne et ses inquisiteurs,
Et du règne dernier les pieuses fureurs.

Pourquoi, persévérant dans son fatal délire,
Au traité d'Édimbourg refuser de souscrire,
D'abandonner des droits attestés sans raison,
Et de rouvrir ainsi les murs de sa prison?
Elle espérait sans doute, armant toute la terre,
Du fond de sa prison, conquérir l'Angleterre.

ANNA.

Hélas! entre ces murs, sans secours, sans amis,
Comment un tel espoir lui serait-il permis?
Eh! que peut de vos rois craindre le diadème!

PAULET.

Quoi donc! n'a-t-elle pas, de cette prison même,
Poursuivant en secret ses criminels desseins,
Du poignard catholique armé des assassins?
Savage et Babington, par son ordre perfide,
N'osaient-ils pas tenter un affreux régicide?
Norfolk, enfin, Norfolk, un héros adoré,
Que malgré son forfait l'Angleterre a pleuré,
N'a-t-il pas, de Marie embrassant la conquête,
A cette idole encor sacrifié sa tête?
Que dis-je? et son supplice a-t-il épouvanté
Tant d'autres que séduit une vaine beauté?
Que de nobles Anglais, grâce à ses artifices,
De ses adorateurs devenus ses complices,
De leur sang chaque jour couvrent les échafauds,
Se livrent avec joie à la main des bourreaux

Et, brûlant à l'envi d'un fanatique zèle.
Se disputent l'honneur de se perdre pour elle!
Ah! maudit soit le jour où, troublant notre paix.
L'Écossaise en fuyant toucha le sol anglais!

ANNA.

Malheureuse!

SCÈNE II.

ANNA, MARIE, PAULET.

ANNA.

Ah! madame, on comble la mesure.
Chaque jour nous apporte une nouvelle injure.
Malgré moi, sous mes yeux, ils viennent de saisir
Ces lettres, ces écrits, fruits d'un triste loisir,
Ce bandeau, seul trésor, parure nuptiale!
Il ne vous reste rien de la splendeur royale.
Hélas! c'en est donc fait!

MARIE.

Anna, console-toi.
Ce qu'on peut me ravir ne tenait pas à moi.
A de vains ornements je renonce sans peine:
Je n'ai pas reçu d'eux ma qualité de reine;
Titre saint, que le ciel nous veut seul accorder!
L'homme peut nous abattre, et non nous dégrader.

J'honore assez votre âge et votre caractère
Pour vous plaindre, Paulet, d'un pareil ministère.
Mais parmi ces écrits dont vous fait possesseur
Un ordre que sans doute on arrache à ma sœur,
Puis-je espérer du moins que d'une main fidèle
On lui rende l'écrit que j'ai tracé pour elle?
Me le promettez-vous?

PAULET.

Je ferai mon devoir.

MARIE.

Ce qu'il contient, Paulet, le voulez-vous savoir?
D'Élisabeth encor j'implore une entrevue,
D'elle que mes regards n'ont jamais aperçue.
Ses sujets m'ont jugée au mépris de mon rang.
Elle seule est d'un sexe et d'un titre et d'un sang
Que puisse reconnaître, en dépit de sa haine,
Une femme, une sœur, et surtout une reine.

PAULET.

N'ordonnez-vous plus rien?

MARIE.

Quoi! vous allez sortir!
Quoi! sans que de mon sort vous daigniez m'avertir!
Sans me dire un seul mot! Du monde séparée,
Aucune voix humaine ici ne trouve entrée.
Un mois pénible et long déjà s'est écoulé
Depuis qu'en ce château, par la reine assemblé.

Un tribunal terrible, envoyé pour m'entendre,
Au milieu de mon trouble est venu me surprendre.
Il m'a fallu soudain paraître devant lui,
Seule, sans défenseur, sans conseil, sans appui,
Abandonnée enfin à ma seule innocence.
Depuis ce jour, tout garde un sinistre silence.
Parlez, à quel destin faut-il me préparer?

PAULET.

Songez à Dieu, madame.

MARIE.

Il m'est doux d'espérer
Que la bonté céleste à ma cause est propice :
Je n'espère pas moins de l'humaine justice.

PAULET.

Elle accorde à chacun son véritable prix.

MARIE.

De Westminster enfin n'avez-vous rien appris?

PAULET.

Rien, madame.

MARIE.

Aurait-on fixé ma destinée?

PAULET.

Je ne sais.

MARIE.

Par vos pairs serais-je condamnée?

PAULET.

Je l'ignore.

MARIE.

Il n'est rien qui doive m'étonner :
Je connais votre reine et puis tout soupçonner.

SCÈNE III.

ANNA, MARIE, MORTIMER, PAULET.

MORTIMER.

En ce moment, chargé des ordres de la reine,
Un des lords vous attend dans la salle prochaine.

PAULET.

Mortimer, je vous suis.

(Mortimer s'est avancé et se retire sans laisser paraître qu'il s'aperçoive de la présence de Marie.)

MARIE.

Peut-être, à mon aspect,
Mortimer aurait pu montrer quelque respect.
Instruisez-le, Paulet, d'un devoir qu'il ignore.
Faites-le souvenir que je suis reine encore.
Pourquoi, par des rigueurs que je ne comprends pas,
Ce surveillant nouveau qu'on attache à mes pas ?

PAULET.

Madame, Mortimer est un neveu que j'aime,
C'est le fils de ma sœur, c'est un autre moi-même.
Dans le château natal revenu près de moi,

Rien en lui ne saurait exciter votre effroi.
Des rivages français si sa libre jeunesse
Rapporte dans ce lieu sa première rudesse.
Je l'en estime plus. Je puis du moins oser
De mes soins trop pesants sur lui me reposer :
Tout votre art contre lui n'a que de faibles armes.
Et ce n'est pas son cœur que séduiront vos larmes.

ANNA.

Le cruel !

SCÈNE IV.

MARIE, ANNA.

MARIE.

Nous avons, au jour de nos grandeurs,
D'un cœur trop complaisant écouté les flatteurs :
Il est juste sans doute, au jour de nos misères,
D'accoutumer notre âme aux paroles sévères.

ANNA.

Ah ! madame !

MARIE.

Je tremble, à ne te rien cacher,
Que, parmi ces écrits qu'on vient de m'arracher,
Le nom de Leicester, mêlé par imprudence,
N'instruise Élisabeth de notre intelligence.

ANNA.

Vous me faites frémir

MARIE.

Peut-être sans raison
Formé-je en ce moment un semblable soupçon ;
Mais mon cœur est frappé du plus funeste doute.

ANNA.

Madame, Mortimer s'approche et nous écoute.

SCÈNE V.

ANNA, MARIE, MORTIMER.

(Il s'avance avec précaution.)

MORTIMER.

Éloignez-vous, Anna.

MARIE, avec autorité.

Qu'entends-je ! Demeurez.

MORTIMER présente une lettre.

Jetez ici les yeux, et vous me connaîtrez.

MARIE regarde la lettre et recule de surprise.

Qu'ai-je vu ! ciel !

MORTIMER.

Anna, laissez seule la reine ;
Allez, et dans ce lieu gardez qu'on nous surprenne.

MARIE, à Anna qui hésite et interroge les yeux de sa maîtresse.

Va, fais ce qu'il te dit.

(Anna s'éloigne, en laissant voir un grand étonnement.)

SCÈNE VI.

MARIE, MORTIMER.

MARIE.

Est-il vrai, justes cieux ?
Une lettre de France ! en croirai-je mes yeux !
Du plus aimé des miens ! du cardinal de Guise !
Que dit-il ?... chaque mot redouble ma surprise.
Qui, vous ! Un songe vain trouble-t-il ma raison ?
L'ange libérateur descend dans ma prison.

MORTIMER.

Madame, pardonnez si dans cette occurrence
J'ai d'un masque odieux emprunté l'apparence.
Je lui dois le bonheur d'embrasser vos genoux,
De voir, de contempler...

MARIE.

Mortimer, levez-vous ;
Expliquez-vous, parlez, et faites-moi comprendre
Un bonheur qu'en ce lieu j'étais si loin d'attendre.
J'ai peine à revenir de mon saisissement.

MORTIMER.

Dieu semble avoir lui seul conduit l'événement.

MARIE.

Comment vous guida-t-il vers une infortunée ?

MORTIMER

A peine je touchais à ma vingtième année.
Que, loin de ce séjour où s'ouvrirent mes yeux.
Puissamment entraîné d'un désir curieux,
J'allai visiter Rome, et cette belle France
Qu'on avait fait en vain haïr à mon enfance.
Au Louvre présenté, j'y connus ce prélat.
Le vengeur de l'église et l'appui de l'état,
Le frère et le conseil de votre auguste mère ;
Il daigna m'accueillir, me tenir lieu de père.
Madame; de sa voix la sainte austérité.
Faisant descendre en moi l'esprit de vérité,
Dans mon âme livrée à des vapeurs funèbres.
Des dogmes puritains dissipa les ténèbres ;
Et, telle est sa puissance à ramener les cœurs !
Entre ses mains bientôt j'abjurai mes erreurs.

MARIE.

Vous avez pu jouir de sa sainte présence !

MORTIMER.

Un jour qu'en son palais plein de magnificence
Je promenais mes yeux errants de toutes parts.
Le portrait d'une femme attira mes regards.

Troublé, je ne pouvais en détacher ma vue :
« Ce n'est pas sans raison que votre âme est émue, »
Me dit alors le prince en s'approchant de moi :
« Prisonnière, et souffrant pour notre sainte foi,
« Votre pays retient dans un dur esclavage
« Celle dont vos regards ont admiré l'image. »
Alors il me peignit, d'un éloquent discours,
Les périls dont la reine environnait vos jours;
Vos malheurs, vos vertus, vos titres, votre race;
Comment Élisabeth, assise à votre place,
D'un droit qu'elle usurpa vous punissait encor;
Comment vivait en vous la maison de Tudor;
Comme enfin, repoussant le fruit de l'adultère,
Vos droits vous appelaient au trône d'Angleterre.
Mais de quel nouveau jour furent frappés mes yeux,
Quand j'appris que Paulet vous gardait en ces lieux;
En ces lieux où Paulet éleva mon enfance!
Je crois que Dieu m'appelle à votre délivrance,
Le projet aussitôt s'en forme dans mon sein;
Le cardinal m'approuve, il bénit mon dessein;
Je pars, et jusqu'à vous m'ouvre un libre passage.
O reine, je vous vis, et non plus votre image;
Je vous vis ! j'admirai dans leur réalité
Des traits dont le malheur croît encor la beauté.
Ah ! qu'elle a bien raison cette reine barbare,
Qui dans ces tristes murs du monde vous sépare

Tous nos jeunes Anglais, l'un de l'autre jaloux,
Se lèveraient en foule et combattraient pour vous,
Si dans ce noir séjour où vous retient sa haine
Ils pouvaient entrevoir leur véritable reine.

MARIE.

Aimable Mortimer, auraient-ils vos yeux !

MORTIMER.

Oui,
Si tous ainsi que moi pouvaient être aujourd'hui
Témoins de votre sort, et voir de quel courage
Vous supportez des fers et la honte et l'outrage.
Apprenez mon espoir, apprenez nos projets.
Des plus nobles maisons douze jeunes Anglais
Sur les livres sacrés ont promis à Dieu même
De vous rendre à l'église, au jour, au diadème.
De nos secrets desseins Philippe est averti ;
L'ambassadeur de France est dans notre parti ;
Demain à son palais nous devons tous nous rendre.

MARIE.

Vous me faites frémir. Qu'osez-vous entreprendre ?
Quel espoir vous abuse ? O ciel ! ignorez-vous
Les supplices tout prêts qui vous menacent tous ?

MORTIMER.

Mais vous-même, madame, il ne faut plus rien taire,
Savez-vous à quel sort nous devons vous soustraire ?

MARIE.

Quoi ! mon arrêt déjà serait-il prononcé ?

MORTIMER.

Oui ; bientôt même ici vous doit être annoncé
Cet arrêt qui vous perd et qui nous déshonore.
La reine cependant semble hésiter encore ;
Et, reprochant aux lois trop de sévérité,
Montre son artifice et non pas sa bonté.

MARIE.

Je l'ai prévu. Sans doute en un cachot funeste
Ils vont de mon destin ensevelir le reste ?

MORTIMER.

Ils osent plus encor.

MARIE.

Comment ?...

MORTIMER.

Oui, c'en est fait.

MARIE.

Le monde pourrait voir un semblable forfait !
A la main des bourreaux ils m'auraient condamnée !
Une tête royale et trois fois couronnée !

MORTIMER.

Ah ! puissé-je en douter !

MARIE.

Non, ne le croyez pas.
Le parlement a pu prononcer mon trépas ;

Mais la reine peut seule accomplir la sentence.
Et d'un tel coup d'état elle sait l'importance.
Non, je vois en effet ce qu'on a prétendu :
On veut que sur ma tête à jamais suspendu
Le poids d'un jugement sans cesse me menace,
Et de mes partisans épouvante l'audace.
Élisabeth me hait sans doute, et de mes jours
Sa secrète fureur voudrait hâter le cours ;
Mais mon sang répandu tacherait sa mémoire :
Et je ne la crains pas ; elle aime trop la gloire.

MORTIMER.

Ah ! madame !

MARIE.

Du moins elle doit redouter
Les périls que mon sang lui pourrait susciter.

MORTIMER.

Qu'espérez-vous !

MARIE.

Quoi donc ! doutez-vous que la France
Ne vienne tout entière en demander vengeance ?

MORTIMER.

Madame ! épargnons-lui le soin de vous venger.
Elle-même m'envoie au-devant du danger ;
Elle-même et Lorraine et le Dieu qui m'inspire,
M'ordonnent de sauver une reine martyre.
Je ne suis rien par moi, mais je suis tout par eux.

Me dévouer, madame, est tout ce que je veux.
Acceptez les appuis que j'ose vous promettre;
Permettez que nos mains...

MARIE.

Non, je ne puis permettre
Qu'essayant le dessein que vous m'avez soumis,
Vous perdiez sans succès vos imprudents amis.
Jeune homme, oubliez-moi, fuyez; déjà peut-être
Burleigh a parmi vous envoyé quelque traître;
Fuyez, s'il en est temps, ce royaume odieux :
Tous ceux qui m'ont aimée ont été malheureux.

MORTIMER.

Ah! madame! en servant une cause si belle,
Ils ont acquis du moins une gloire immortelle.
D'un semblable destin tout mon cœur est jaloux.
N'est-ce point un bonheur que de mourir pour vous!

MARIE.

Non; de mes ennemis je connais la puissance :
Qui pourrait de leurs yeux tromper la vigilance?

MORTIMER.

Qui? moi-même, madame, et j'ose l'espérer.

MARIE.

Un seul mortel encor pourrait me délivrer.

MORTIMER.

Un seul? Nommez-le-moi.

MARIE.

Leicester.

MORTIMER.

Lui, madame!
Lui, qui de vos malheurs seul a tissu la trame!
Lui, l'ami de la reine, et qui toujours...

MARIE.

C'est lui
Qui seul peut de ce lieu me tirer aujourd'hui.
Allez, cher Mortimer; si toujours votre zèle
A mon malheureux sort ose rester fidèle,
Au comte Leicester livrez votre dessein;
Répandez hardiment vos projets dans son sein;
Et, de peur que de vous il prenne quelque ombrage,
De vos pouvoirs secrets présentez-lui ce gage.

(Elle lui donne sa bague.)

MORTIMER.

O reine... expliquez-moi... je ne puis concevoir...

MARIE.

De lui-même bientôt vous pourrez tout savoir.
Qui vient?

ANNA, accourant.

Milord Burleigh.

MORTIMER.

Armez-vous d'assurance.

MARIE.

Oui, de la dignité qui sied à l'innocence.

SCÈNE VII.

BURLEIGH, MARIE, PAULET.

BURLEIGH.

Madame, auprès de vous à regret introduit.
L'ordre du tribunal en ce lieu me conduit.
Ministre de rigueur, je remplis non sans peine
Le sévère devoir qui maintenant m'amène :
Mais le salut du trône et l'intérêt des lois
M'ont ôté dès longtemps la liberté du choix.
Il faut donc m'expliquer, et je dois vous apprendre
Un arrêt...

MARIE.

Quel qu'il soit, je ne veux pas l'entendre.
Je ne puis, trahissant mes droits et mon devoir,
Des juges qu'on m'a faits admettre le pouvoir.
Je suis reine, milord, je suis reine étrangère.
On prétend m'asservir aux lois de l'Angleterre ;
Mais, de ces mêmes lois puissamment protégé,
Le moindre citoyen par ses pairs est jugé.
Quels juges, dites-moi, pourrais-je reconnaître ?
Où sont mes pairs ici ? Les rois seuls peuvent l'être.

BURLEIGH.

Peut-être un tel débat est-il vain désormais ;

Vous vous êtes soumise au tribunal...

MARIE.

Jamais.

Et quand même, milord, j'eusse pu m'y soumettre ;
Quel équitable arrêt pouvais-je m'en promettre ?
Parlez : n'est-ce donc pas ce même parlement
Qui fut de Henri Huit le servile instrument,
Que sans cesse on a vu, dans toutes vos annales,
Livrer au souverain ses volontés vénales,
Parler comme se taire, absoudre ou condamner,
Selon l'ordre secret qu'on daignait lui donner ;
Et, soumettant Dieu même à l'humaine puissance,
Changer sous quatre rois quatre fois de croyance ?
Je veux bien toutefois que ce noble sénat
Ne cherche que la gloire et le bien de l'état ;
Je veux même de vous croire ce qu'on récite,
Que du royaume seul l'intérêt vous excite.
Que vous servez l'état, votre reine et ses droits,
Fidèle, incorruptible : on le dit, je le crois ;
Mais ne craignez-vous pas, ministre de la reine,
Que la fidélité trop loin ne vous entraîne ?
Divisés d'intérêt, et de peuple, et de foi,
Osez-vous espérer d'être juste envers moi ?
On sait des deux états la lutte héréditaire.
Je suis reine d'Écosse, et vous lords d'Angleterre.
En jugeant l'Écossaise, Anglais, oublîriez-vous

Quatre siècles de haine élevés entre nous?
Un jour, hélas! un jour, je me crus destinée,
Je l'avoue, à finir cette haine obstinée;
Et, comme mon aïeul, Richemond, autrefois
Des deux roses en lui réunissant les droits,
Termina pour jamais vos discordes royales,
J'espérais réunir deux couronnes rivales,
Et voir cette île entière, heureuse désormais,
Goûter sous un seul sceptre une éternelle paix.

BURLEIGH.

Et c'est pour parvenir à ce but salutaire
Qu'on vous voit de discorde agiter cette terre!
Proscrire notre foi, notre reine!...

MARIE.

Arrêtez.
A la justice, à Dieu, milord, vous insultez.
Quand ai-je eu ce dessein?

BURLEIGH.

Quoi! pouvez-vous, madame,
Nier de Babington la criminelle trame?
Et que vous-même, ici, du sein de ce cachot,
N'ayez des meurtriers gouverné le complot?
Vos propres serviteurs confirment ce langage.

MARIE.

Quoi! de mes serviteurs on croit le témoignage!
On croit ceux qui n'ont pu déposer contre moi

Qu'en violant l'honneur, le devoir et la foi!
Mais, quand de ces témoins la voix me déshonore,
Ils vivent l'un et l'autre, ils respirent encore,
Et l'on ne les fait pas comparaître à mes yeux!
Ils n'ont pas devant moi répété leurs aveux!
On ne m'accorde pas un droit si légitime,
Et que la loi chez vous accorde même au crime!
Si du lord chancelier je l'ai bien entendu,
Un bill, au parlement sous ce règne rendu,
Veut, corrigeant des lois la rigueur vengeresse,
Que devant l'accusé l'accusateur paraisse.
Sir Paulet, j'ai toujours estimé votre foi,
N'est-il point parmi vous une semblable loi?

PAULET.

Si vous m'interrogez, je ne saurais le taire:
Oui, cette loi, madame, existe en Angleterre.

MARIE.

Eh bien, milord, eh bien! s'il faut y consentir,
A la loi des Anglais s'il faut m'assujettir,
Pourquoi, me l'imposant lorsqu'elle m'est contraire,
Lorsqu'elle me protége ose-t-on m'y soustraire?

BURLEIGH.

Madame, on a prouvé que d'autres attentats
Se préparaient...

MARIE.

Milord! vous ne répondez pas.

BURLEIGH.

Que l'Espagne elle-même et son roi fanatique
Nous menaçaient par vous de la foi catholique ;
Que vous avez enfin, attestant de vains droits,
Contre nous à la guerre excité tous les rois.

MARIE.

Et quand j'eusse excité tous les rois à la guerre,
Milord ? contre tout droit on me tient prisonnière.
Venais-je de ma sœur envahir les états ?
Suppliante je vins me jeter dans ses bras ;
Je vins, au nom du sang qui coule dans nos veines,
Demander un asile, et je trouvai des chaînes.
Ai-je envers ce royaume, envers elle, un devoir ?
Si de rompre mes fers je concevais l'espoir,
Si contre Élisabeth et contre l'Angleterre
Je pouvais soulever le reste de la terre,
Si j'assemblais ses rois en ma faveur armés,
N'userais-je donc pas du droit des opprimés ?
Est-il guerre plus juste et droit plus légitime ?

BURLEIGH.

D'un droit si dangereux souvent on est victime.

MARIE.

Il est vrai, je suis faible, et la reine peut tout.
Eh bien ! que de sa force elle use jusqu'au bout ;
Qu'elle signe ma mort et m'envoie au supplice ;
Mais qu'elle cesse au moins d'attester la justice :

Quand de ses passions parle seule la voix,
Qu'elle n'impute rien à l'organe des lois;
Qu'elle ne voile pas d'une sainte apparence
L'orgueil, la cruauté, l'audace, la licence;
Et qu'elle avoue enfin qu'un sénat étranger
Peut me faire périr, et non pas me juger.

SCÈNE VIII.

BURLEIGH, PAULET.

BURLEIGH.

Paulet, elle nous brave; elle sait que la reine,
Prête à signer l'arrêt, flotte encore incertaine;
Voilà ce qui soutient son orgueil insensé!
Quel menaçant adieu ses regards m'ont lancé!
Poursuivons cependant. Sauvons de son audace
La couronne, l'état, la foi qu'elle menace:
Ministre, Anglais, chrétien, c'est un triple devoir.

PAULET.

Oui, que des justes lois éclate le pouvoir.
Mais, entre nous, milord, je puis parler sans feindre:
Bien qu'elle soit coupable, elle a droit de se plaindre;
Et ces deux témoins...

BURLEIGH.

Non, il n'y faut point penser.
On sait trop quel empire elle peut exercer.
Ils reverraient leur reine, et, changeant de langage,
Retireraient bientôt leur premier témoignage.

PAULET.

Ainsi nos ennemis, qui sur nous ont les yeux,
Vont répandre à l'envi mille bruits odieux.

BURLEIGH.

Ah! Paulet, que n'a-t-elle achevé sa carrière
Avant que de tomber en nos mains prisonnière!

PAULET.

Plût au ciel!

BURLEIGH.

Si du moins, précipitant son sort,
La nature à nos lois eût épargné sa mort!

PAULET.

De quels maux l'Angleterre eût été préservée!

BURLEIGH.

Et pourtant, que sa mort ainsi fût arrivée,
On vous eût imputé d'avoir tranché ses jours.

PAULET.

Je crains ma conscience, et non les vains discours.

BURLEIGH.

D'ailleurs, de ces soupçons qu'eût répandus la haine,
Aurait-on jamais eu quelque preuve certaine?

Aucune. Moins d'éclat suivait l'événement.

PAULET.

Eh ! qu'importe l'éclat d'un juste châtiment ?

BURLEIGH.

Ah ! que vous jugez mal de l'esprit du vulgaire !
Du juste ou de l'injuste il ne s'informe guère ;
Aux rigueurs du pouvoir avec peine il consent.
Le faible aime surtout à blâmer le puissant ;
Ou, quand un roi punit, s'il le souffre en silence,
Dans un sexe plus doux il veut plus de clémence.
La reine a droit de grâce, et, maîtresse du choix,
Ne peut laisser de cours à la rigueur des lois.

PAULET.

Marie ainsi... vivrait ?

BURLEIGH.

Non, elle ne peut vivre.
Non : il faut que la reine ou tombe ou s'en délivre.
Et c'est là sa douleur ! et c'est là le tourment
Qui d'un doute odieux l'assiége incessamment ;
Qui, le jour et la nuit, la poursuit, l'inquiète.
On voit dans tous ses traits sa souffrance secrète.
Elle craint de parler, et sa bouche se tait ;
Mais je lis dans ses yeux, et son regard muet
Semble dire : Ai-je encore un serviteur fidèle
Qui m'arrache à la peine également cruelle.

Ou de livrer mon peuple à des malheurs nouveaux.
Ou de livrer mon sang à la main des bourreaux ?

PAULET.

A ce soin douloureux nul ne peut la soustraire :
Nul n'y peut rien changer.

BURLEIGH.

Elle croit le contraire,
Si, prompts à découvrir ses secrètes douleurs,
La reine en son royaume avait des serviteurs...
Attentifs...

PAULET, à part.

Attentifs !

BURLEIGH.

Dont le secret courage
Sût d'un ordre tacite entendre le langage...

PAULET, à part.

Ciel !

BURLEIGH.

Qui, lorsque le crime à leurs mains est livré,
Ne le gardassent pas comme un trésor sacré.

PAULET.

La gloire de ma reine et si belle et si pure,
Son auguste renom sans tache et sans souillure
Est sans doute un trésor qu'on ne peut hasarder,
Et que ses serviteurs ne sauraient trop garder.

BURLEIGH.

Quand la reine en vos mains livra ce ministère,
On pensait...

PAULET.

On pensait, ou du moins je l'espère,
Qu'en de plus pures mains ne pouvait être mis
Le dépôt que la reine à ma garde a commis.
Laissez-moi croire encor que ma noble maîtresse
Compta sur mon honneur, et non sur ma bassesse.

BURLEIGH.

Le véritable honneur ne connait qu'une loi,
Et c'est d'être fidèle à l'état plus qu'à soi.
Aux vulgaires regards ce qui parait un crime,
Vu d'un regard plus haut, souvent est légitime.
Paulet, la politique a ses vertus à part.
Du moins vous permettrez, en épargnant Stuart,
Que, s'il le faut...

PAULET.

Milord! ma demeure est sacrée.
Jamais un meurtrier n'en touchera l'entrée.
Tant que Stuart ici verra couler ses jours,
Un meurtrier jamais ne tranchera leur cours.
Vous êtes établis pour prononcer sur elle;
Prononcez : obtenez sa sentence mortelle;
Et lorsqu'à l'échafaud il lui faudra marcher,
Sa sentence à la main, qu'on vienne la chercher;

Mes portes s'ouvriront. Mais, commise à ma garde,
Ce soin plus que jamais jusque-là me regarde;
Et d'un double devoir également jaloux,
Je vous répondrai d'elle, et lui réponds de vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEICESTER, PAULET, MORTIMER, SEYMOUR, PLUSIEURS SEIGNEURS DE LA SUITE D'ÉLISABETH, dans le fond de la scène.

LEICESTER, à Paulet.

Oui, la reine elle-même arrive avec sa suite.
Jusqu'à Fotheringay par la chasse conduite,
Elle veut un moment chez vous se reposer.
Vous, pour la recevoir faites tout disposer.
Et, dans l'empressement d'un serviteur fidèle,
Vers la forêt prochaine allez au-devant d'elle.
Allez.

(Paulet et les seigneurs sortent.)

J'ai triomphé. Tout succède à mes vœux.
Cher Seymour, doutes-tu qu'arrivée en ces lieux,
A voir sa prisonnière enfin je ne l'entraine?

Dispose cependant la garde de la reine ;
Et, non loin de ce lieu, qu'attentif et discret,
Ton zèle au moindre avis se tienne toujours prêt.

SEYMOUR.

Milord, je vous dois tout, mes biens, mon rang, ma vie :
Comptez sur moi.

LEICESTER.

J'y compte.

SCÈNE II.

LEICESTER, MORTIMER.

MORTIMER.

Il est seul.

LEICESTER.

O Marie !
Ce jour peut mettre un terme à ta longue prison ;
Leicester est ici.

MORTIMER.

Milord.

LEICESTER.

Que me veut-on ?
Quoi ! c'est vous, Mortimer ?

MORTIMER.

Après cinq ans d'absence,
Mes traits...

LEICESTER.

Vous en ce lieu ! vous, revenu de France !

MORTIMER.

Depuis sept jours.

LEICESTER.

D'où vient ce regard inquiet?

MORTIMER.

Nous sommes seuls ici.

LEICESTER.

Pourquoi tant de secret?

MORTIMER.

Nous en avons besoin.

LEICESTER.

Que me voulez-vous dire?

MORTIMER.

Une reine captive en ce château respire.

LEICESTER.

Eh bien !

MORTIMER.

Puis-je à vos yeux sans crainte me livrer?

LEICESTER.

Mais sans crainte à mon tour puis-je en vous m'assurer?

MORTIMER.

Croyez-en cette bague, et celle qui m'envoie.

LEICESTER.

Parlez bas, Mortimer; gardez qu'on ne vous voie.
Quoi ! Marie elle-même !

MORTIMER.

Elle m'adresse à vous.
Elle veut que son sort se décide entre nous.
Seul, je puis en ce lieu près d'elle m'introduire,
Et de tous vos desseins je suis prêt à l'instruire.
Mais, milord, je m'étonne, et je ne comprends pas
Comment ce Leicester, ardent à son trépas,
Ce puissant favori, son oppresseur, son juge,
Est celui que Marie a choisi pour refuge.

LEICESTER.

Mortimer... Mais d'abord, parlez, quel intérêt
A suivre son parti vous excite en secret?

MORTIMER.

Quel intérêt, milord, dans son parti m'entraîne!
Celui que prend la France à son ancienne reine,
Celui du roi son frère, et des princes lorrains,
Qui daignent confier son salut à mes mains:
Quel intérêt? celui de la foi catholique
Qui rejette du trône une reine hérétique,
De cette ardente foi qui brûle dans mon sein,
Et fit naître, et nourrit, et guide mon dessein:
Quel intérêt? celui de ma chère patrie
Par une usurpatrice indignement flétrie;
Celui de tant d'amis, de tant de jeunes cœurs,
De Marie en secret généreux défenseurs,
Qui ne veulent, pour prix d'un dévoûment fidèle,

Que vivre, que combattre et que mourir pour elle.
Eh! quel homme si faible, à son céleste aspect
Ne sentirait, frappé d'amour et de respect,
L'impérieux besoin de dévouer sa vie
A la religion pour qui souffre Marie!
Voilà quel intérêt m'excite et me conduit.

LEICESTER.

Donnez-moi votre main. Déjà j'étais instruit
Que vous avez de Rome embrassé la croyance.
Pardonnez, Mortimer, un peu de défiance;
En cette cour jalouse, entouré d'ennemis,
Quelque soupçon d'abord a pu m'être permis;
Mais je puis désormais dépouiller toute feinte :
A l'ami de Stuart je me livre sans crainte.
Ma conduite présente étonne vos esprits,
Et d'un tel changement vous paraissez surpris.
Non, non, je ne suis point ennemi de la reine;
Non, pour elle jamais je n'ai senti de haine;
Et même, ainsi que tous, vous avez pu savoir
Que son hymen un jour a tenté mon espoir.
Je l'aimai, Mortimer; que dis-je? éloigné d'elle,
Mon cœur en cette cour lui fut longtemps fidèle.
Mais quel homme toujours peut répondre de soi!
Par les événements entraîné malgré moi,
L'éclat d'Élisabeth, la faveur, la puissance
Ont vers un autre but tourné mon espérance.

Vous ne connaissez pas, ignorez-le toujours.
Quelles séductions habitent dans les cours :
Vous ne connaissez pas l'influence inouïe
Qu'exerce Élisabeth sur sa cour éblouie ;
L'amour et le respect qu'elle commande à tous.
Les princes subjugués, les rois à ses genoux,
Des courtisans muets la craintive contrainte :
Eh bien, tout cet éclat, ces respects, cette crainte,
La fière Élisabeth s'en parait à mes yeux.
D'un monde adorateur me reportait les vœux,
Soumettait à moi seul toutes les renommées ;
Souverain de sa cour et chef de ses armées,
Jeune, et, je l'avoûrai, peut-être ambitieux,
Comment d'un tel combat sortir victorieux ?
Avec tout l'univers je fus soumis moi-même.
Marie en vain de loin m'offrait un diadème ;
Je vis alors, je vis avec plus de froideur
Sa beauté, sa jeunesse et même sa grandeur ;
Et d'un plus haut hymen caressant la chimère,
J'élevai mes regards au trône d'Angleterre.

MORTIMER.

Jusques à ce moment j'avais même pensé
Qu'au trône votre espoir n'avait pas renoncé.
Chaque pas en effet semblait vous y conduire.

LEICESTER.

Longtemps cette apparence a trop su me séduire.

Et maintenant enfin, après dix ans perdus,
Après dix ans amers de respects assidus,
De pénibles devoirs, d'une dure contrainte...
Ah! Mortimer! il faut que je parle sans feinte,
Il faut qu'à vos regards, de chagrins consumé,
Je soulage mon cœur trop longtemps comprimé.
On me croyait heureux! on enviait ma vie!
Ah! si l'on connaissait le sort que l'on m'envie,
Depuis que, poursuivant de trompeuses lueurs,
Je me suis laissé prendre à l'appât des grandeurs!
Livré par ma fortune à la haine publique,
Esclave d'une femme altière et despotique,
Soumis à son caprice, et jouet incertain
Tantôt de son amour, tantôt de son dédain;
Outragé, soupçonné, persécuté sans cesse
Par sa sévérité comme par sa tendresse;
Ah, Dieu! jusqu'à ce jour ai-je pu le souffrir!
Et quand je touche au but qu'elle semblait m'offrir,
Prêt à cueillir le fruit de dix ans de constance,
Je vois en d'autres mains passer ma récompense;
Un autre devant moi l'emporte, et Médicis
Au trône des Anglais met son troisième fils!

MORTIMER.

J'entends. Quand de vos vœux Élisabeth se joue,
Quand, au vent de la cour, votre fortune échoue,
Cherchant quelque débris qui vous conduise au port;

Vous voulez à Stuart rattacher votre sort.
Un trône vous échappe, il vous en faut un autre;
Et je comprends, milord, quel amour est le vôtre.

LEICESTER.

Certes, si de ces murs je la sauve une fois,
Je puis au trône anglais faire valoir ses droits.
Élisabeth en vain me dédaigne et m'offense;
J'ai du pouvoir peut-être, et plus que l'on ne pense.
Mais quels que soient enfin mon espoir et mes vœux,
Vers Marie, en effet, j'ai reporté les yeux.
Si j'ai pu la trahir dans les temps de sa gloire,
Du fond de sa prison, trop chère à ma mémoire
L'image de Marie avec tous ses attraits
Vint se montrer à moi plus belle que jamais.
La pitié l'entourait encor de plus doux charmes;
Je plaignis ses beaux jours écoulés dans les larmes;
Et, par son malheur même à mon amour rendu,
Je sentis quel trésor mon cœur avait perdu.
D'un œil épouvanté je mesurai l'abîme
Où tombait sans secours cette tendre victime.
Alors s'éveille en moi l'espoir de la sauver.
Au trépas qui l'attend je saurai l'enlever.
J'ai su déjà, j'ai su par une main fidèle
Lui transmettre l'espoir que je fonde sur elle;
Et Marie, acceptant mes secours et ma foi,
Permet que, la sauvant, je la sauve pour moi.

MORTIMER.

Pour vous! Entre vos mains elle mettrait sa vie!
Pour vous! Et c'est ainsi que vous l'avez servie!
Pourquoi vous a-t-on vu presser son jugement?
Comment est-il scellé de votre assentiment?
Vous-même avez des pairs consacré l'injustice:
En se livrant à vous elle marche au supplice;
La sentence est rendue.

LEICESTER.

Ah! ne m'accusez pas:
J'ai dû dans le conseil souscrire à son trépas.
En faveur de Stuart ma voix seule élevée
Du fatal jugement ne l'aurait pas sauvée;
Et je perdais ainsi l'ascendant qu'en secret
J'emploie à la soustraire à l'homicide arrêt.
J'ai dû craindre Burleigh, ses soupçons et sa haine.
Mais j'agis cependant sur l'esprit de la reine.
Croyez-vous aujourd'hui qu'un hasard incertain
Ait dirigé ses pas vers ce château lointain?
De Leicester ici reconnaissez l'ouvrage.
J'ai moi-même à la reine inspiré ce voyage.
J'ai choisi pour la suivre entre ses courtisans
Des seigneurs, de Marie en secret partisans,
Seymour, de mes desseins discret dépositaire,
Murray, surtout Melvil, cet Écossais austère.
De qui l'âge et le rang et la haute vertu

En faveur de Marie ont toujours combattu.
Bien qu'il soit Écossais et suive l'ancien culte,
Élisabeth l'estime et souvent le consulte;
D'autant mieux écouté, que ce noble vieillard
A loin d'elle deux fois écarté le poignard.

MORTIMER.

Mais que prétendez-vous?

LEICESTER.

Faut-il donc vous le dire?
Une fois arrivée où j'ai dû la conduire,
A voir Marie enfin je saurai l'entraîner.
Elle se flatte en vain et croit me dominer;
Sur son esprit altier je connais mon empire;
Et pour nous en secret elle-même conspire.

MORTIMER.

Comment?

LEICESTER.

Sans s'en douter elle agit devant moi.
Je lis dans ses desseins, je les sais, je les voi.
De Stuart dans les fers, sur le trône envieuse
La reine est de la voir en secret curieuse;
Et, malgré l'apparence, elle n'ignore pas
Pourquoi vers ce château j'ai détourné ses pas.
Elle hésite, elle n'ose, elle unit dans son âme
L'audacieux despote et la timide femme;
A mes vœux, non aux siens, elle feint de céder,

Et ce qu'elle a voulu, semble me l'accorder.

MORTIMER.

D'un pareil entretien que devons-nous attendre?

LEICESTER.

Qu'à l'attrait de Marie elle pourra se rendre;
Ou du moins désormais, sans se déshonorer,
A la rigueur des lois ne pourra la livrer.
Je tends à sa clémence un piége inévitable.
L'aspect du souverain porte grâce au coupable.

MORTIMER.

Si l'entrevue enfin ne laisse dans son cœur
Que d'un orgueil jaloux l'inflexible rigueur,
Que ferez-vous?

LEICESTER.

Alors nous trouverons peut-être
Des moyens plus puissants, qu'on vous fera connaître.

MORTIMER.

Ces moyens sont trouvés.

LEICESTER.

Quoi!

MORTIMER.

J'attends votre appui.

LEICESTER.

Que dites-vous? Stuart...

MORTIMER.

Je la sauve aujourd'hui.

LEICESTER.

O ciel! vous m'effrayez, vous voulez...

MORTIMER.

Oui, sans doute,
M'ouvrir jusque vers elle une sanglante route.
Mes amis sont tout prêts.

LEICESTER.

Vous avez des amis
Confidents du secret à votre foi commis?

MORTIMER.

Et qui tous ont juré de mourir pour leur reine.

LEICESTER.

Malheureux! dans quel gouffre avec eux il m'entraîne!
Vous avez des amis qui savent mon secret?

MORTIMER.

Ne craignez rien; sans vous j'ai conçu ce projet;
Et j'eusse encor, sans vous, accompli l'entreprise,
Si l'on n'eût commandé qu'elle vous fût soumise.

LEICESTER.

Ainsi, quand vous formiez ce complot hasardeux,
Mon nom n'a pas été prononcé devant eux?

MORTIMER.

Non, non; mais quel discours? quoi! vous aimez Marie,
Quoi! vous gagnez un trône en lui sauvant la vie,
Et quand, pour la soustraire à son prochain trépas,
Des amis imprévus vous proposent leurs bras.

Vous témoignez du trouble et non pas de la joie !

LEICESTER.

Suivons, pour la sauver, une plus sûre voie.
La hâte est dangereuse.

MORTIMER.

Et la lenteur l'est plus.

LEICESTER.

C'est chercher follement des hasards superflus

MORTIMER

Vous voulez son hymen, mais nous, sa délivrance.

LEICESTER.

Vous montrez trop d'ardeur.

MORTIMER.

Et vous, trop de prudence

LEICESTER.

Je vois tous les périls.

MORTIMER.

Moi, je sais les braver.

LEICESTER.

On peut se perdre ainsi.

MORTIMER.

Mais on peut la sauver.

LEICESTER.

Norfolk la sauva-t-il par un semblable zèle ?

MORTIMER.

Il a montré du moins qu'il était digne d'elle.

LEICESTER.

Ce n'est pas en mourant que l'on peut la servir.

MORTIMER.

La servirons-nous mieux en craignant de mourir?

LEICESTER.

Jeune homme!... où vous entraîne un aveugle délire?
En quels lieux êtes-vous? voyez; qu'osez-vous dire?
Des trames! des complots! savez-vous qu'en ces lieux
Partout autour de nous sont d'innombrables yeux?
Connaissez-vous la reine et sa toute-puissance?
Savez-vous que l'on tremble à sa seule présence?
Qu'il n'est pas de complot d'ombres environné
Que son œil pénétrant n'ait d'abord deviné?
On vient. Nous nous verrons Contenez ce courage.
Hâtez-vous. Composez votre air, votre visage;
Et gardez que ce front, malgré vous indiscret,
Aux regards attentifs ne livre mon secret.

SCÈNE III.

LEICESTER, MELVIL, ÉLISABETH, BURLEIGH, PAULET, MORTIMER,
DAMES D'HONNEUR, COURTISANS, PAGES, ETC.

BURLEIGH.

Madame, pardonnez si je puis vous déplaire:

En quel lieu venez-vous ! et qu'y venez-vous faire !
Quel courtisan perfide, en un moment pareil,
A mis dans votre sein un semblable conseil ?
Voulez-vous à Marie accorder votre vue
Quand la mort sur sa tête est déjà suspendue ?
Vous n'achèverez pas ; je n'y puis consentir.
Non, non, quelque pitié que vous puissiez sentir,
Croyez-en un sujet depuis trente ans fidèle,
L'intérêt de l'état doit parler plus haut qu'elle.
Marie est condamnée, elle appartient aux lois.

ÉLISABETH.

Qui vous dit qu'en ce lieu me conduise mon choix ?
Que je vienne là voir ? que, moins que vous sévère,
Je veuille de sa lettre écouter la prière ?
Toutefois, en lisant sa plainte et ses malheurs,
L'avoûrai-je ! mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Voilà donc le séjour de la triste Marie !
Celle que la fortune a d'abord tant chérie,
Qui du trône de France avait le cœur si vain,
Qui croyait réunir trois sceptres en sa main,
Dans quel abaissement elle est précipitée !
Jusqu'au fond de mon cœur je me sens attristée,
Quand je songe au néant des fragiles grandeurs,
Que je vois le destin éteindre nos splendeurs,
Et les terribles coups que sa justice apprête,
Tomber sur ma maison, et si près de ma tête.

MELVIL.

Reine, la voix de Dieu vous parle en ce moment.
Suivez de votre cœur ce secret mouvement;
Faites paraître aux yeux de votre prisonnière,
Dans la nuit du cachot, un ange de lumière.
Vainement, si près d'elle, on arrête vos pas;
Vainement, quand votre âme abjure son trépas,
L'adroite flatterie avec un front austère
Vous en rend responsable à toute l'Angleterre :
Déclarez que le sang à vos yeux fait horreur.
Que vous voulez sauver les jours de votre sœur :
Montrez enfin, montrez, hautement équitable,
Au conseiller sinistre un courroux véritable,
Madame, et vous verrez disparaître à l'instant
Cette nécessité dont on vous parle tant.
La justice soudain changera de langage.
Mais ne croyez que vous. Achevez votre ouvrage :
Allez voir votre sœur. Hélas! vos yeux jamais
De son visage encor n'ont aperçu les traits;
Rien ne parle en faveur d'une femme inconnue;
Vous aurez pardonné lorsque vous l'aurez vue.
Je la confie au cœur de Votre Majesté.
Le ciel à votre sexe a donné la bonté;
Que ce royaume heureux s'aperçoive, madame,
Que la main qui le guide est celle d'une femme.
Lorsque ses fondateurs autrefois ont permis

Que le sceptre des rois aux reines fût commis,
Sans doute ils ont voulu, j'en crois mon espérance,
A côté du pouvoir faire asseoir la clémence.

ÉLISABETH.

Il suffit. Je voudrais remplir tout votre espoir.
L'Angleterre m'impose un sévère devoir.
Je tâcherai d'unir, si Dieu ne m'abandonne,
Les droits de la clémence et ceux de ma couronne :
Les plus justes pour moi seront les plus sacrés
Qu'on me laisse un instant. Leicester, demeurez.

SCÈNE IV.

LEICESTER, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Vous paraissiez rêveur.

LEICESTER.

Moi !

ÉLISABETH.

Vous, comte.

LEICESTER.

Peut-être,
Madame, ai-je en effet quelque sujet de l'être.

ÉLISABETH.

Que dites-vous !

LEICESTER.

Hélas !

ÉLISABETH.

Pourquoi soupirez-vous ?

LEICESTER.

Vous me le demandez, quand bientôt un époux
Au cœur d'Élisabeth doit occuper ma place.
Que d'un si long respect le souvenir s'efface,
Que l'heureux duc d'Anjou, succédant à mes droits,
Va près de vous s'asseoir au trône de nos rois !

ÉLISABETH.

Je pourrais, comme amie, entendre ce langage,
Et gémir d'un hymen où mon peuple m'engage,
Si, forcée à contraindre un sentiment trop doux,
Je n'avais, comme reine, à me plaindre de vous.

LEICESTER.

De moi ?

ÉLISABETH.

Dans quel séjour m'avez-vous entraînée ?
Comment, sans le vouloir, m'y trouvé-je amenée ?
Quel est votre dessein ? qu'avez-vous prétendu ?
Ce que m'a dit Burleigh, vous l'avez entendu ?
Bientôt toute la cour va percer ce mystère ;
Bientôt mes ennemis vont dire à l'Angleterre
Que sa reine, en un lieu dont tout dut l'écarter,
Au malheur d'une reine est venue insulter.

Est-ce ainsi qu'un sujet de ma gloire se joue?

LEICESTER.

Madame, avec franchise il faut que je l'avoue.
Oui, je forçai vos vœux, oui, j'entraînai vos pas,
Oui, moi seul j'ai tout fait : je ne m'en défends pas.
Punissez un dessein qui vous serait contraire;
Mais s'il peut être utile, ou plutôt nécessaire,
Si tous vos intérêts paraissent l'approuver,
Ne le punissez pas, et daignez l'achever.
L'Europe en ce moment vous regarde attentive.
Quand la hache des lois attend votre captive,
Vous devez vous défendre au moins de leur rigueur,
Montrer que vers Marie inclinait votre cœur,
Qu'à la plaindre en secret la pitié vous entraîne,
Qu'enfin vous êtes sœur en même temps que reine.

ÉLISABETH.

C'est lui porter sa grâce, et je n'y puis songer.

LEICESTER.

Eh! madame, au pardon qui vous veut obliger?
Loin que sa grâce ainsi vous puisse être ravie,
En pouvez-vous donc moins disposer de sa vie?
A Londres, dans ces murs, en public, en secret,
D'autant plus libre alors d'accomplir son arrêt,
Que la démarche même où je veux vous résoudre
De la rigueur des lois invite à vous absoudre.
Que dis-je? que Stuart, captive pour toujours,

Doive à votre pitié de misérables jours,
En serait-elle moins sous le glaive courbée?
Et pourquoi la frapper? n'est-elle pas tombée?
Ce lieu ne tient-il pas son sort enseveli?
La véritable mort pour elle, c'est l'oubli.
Craignez que, l'entourant d'une pitié nouvelle,
Un dangereux éclat au jour ne la rappelle.
Vous connaissez le peuple : il est accoutumé
A s'unir au parti qui lui semble opprimé;
Il aime en son triomphe à troubler la puissance;
Le malheur à ses yeux devient de l'innocence.
Vous le dirai-je enfin avec sincérité?
Dans une femme on blâme une stricte équité;
Et l'on croit peu surtout qu'elle soit légitime,
Alors qu'une autre femme en tombe la victime.

ÉLISABETH.

Peuple injuste en effet! téméraires discours
Dont il ose juger la conduite des cours!
Moi! d'un jaloux dépit je poursuis donc Marie!
J'ai donc quelque sujet de lui porter envie!
Certes, quand votre voix pour sa cause combat,
Quand, du milieu des fers, sous le sort qui l'abat,
Elle lutte avec moi d'audace et de puissance,
Et jusque dans ma cour étend son influence,
Peut-être avec raison, jalouse de son art,
Je puis porter envie à l'heureuse Stuart.

A surpasser les rois quand j'applique mon âme,
Elle n'a point tenté d'être plus qu'une femme;
Elle s'est tout permis, et n'a rien respecté
Des sévères devoirs que suit la royauté :
Du monde cependant elle obtient les suffrages:
Elle séduit, on l'aime, on l'entoure d'hommages:
J'entends, moi-même enfin j'ai honte à l'avouer.
Mes propres courtisans devant moi la louer.
Pleine de tant d'orgueil, quel triomphe pour elle!

LEICESTER.

Osez donc l'en punir. L'occasion est belle,
Madame; et, contentant ce désir curieux
Qui, même à votre insu, vous amène en ces lieux,
Venez, à votre aspect que tant d'éclat décore,
Voir tomber cet orgueil qui la soutient encore.
C'est assez la punir que paraître à ses yeux;
Pour elle le trépas serait moins odieux
Que l'aspect de ce front où la beauté rayonne,
Que pare la vertu, que la gloire environne.
Oh! si dans sa prison j'eusse entraîné vos pas,
Il m'eût été bien doux, je ne m'en défends pas,
De vous placer brillante à côté de Marie,
D'opposer votre éclat à sa beauté flétrie,
De voir votre triomphe, et dans ses yeux confus
L'aveu de ses attraits par les vôtres vaincus.
Votre présence ainsi, tant de fois demandée,

Pour son supplice encor lui serait accordée.

ÉLISABETH.

Leicester, sur mon cœur quel est votre pouvoir!
Mais Burleigh a raison; je ne dois pas la voir.

LEICESTER.

Burleigh... sans doute il songe au bien de cet empire:
Mais est-il donc le seul que votre gloire inspire?
N'êtes-vous rien vous-même? et ce point délicat
Doit-il être réglé par la raison d'état?
D'ailleurs, cette démarche et noble et politique
Peut vous concilier l'opinion publique;
Et, quand l'opinion ne l'approuverait pas,
On ne croira jamais, après ce premier pas,
Qu'au séjour de Marie en secret entraînée,
Vous soyez, sans la voir, à Londres retournée.

ÉLISABETH.

Mais la voir, Leicester, serait lui pardonner?

LEICESTER.

C'est à votre cœur seul à vous déterminer.

ÉLISABETH.

Sais-je ce que je veux? sais-je ce que m'ordonne
Mon repos, mon salut, celui de ma couronne?
Et convient-il enfin qu'au fond d'une prison
Je contemple le deuil de ma propre maison?

LEICESTER.

Non, votre âme est trop belle, elle est trop généreuse:

Non, ne la voyez pas dans sa tour ténébreuse.
Qu'on ouvre le château ; que Marie à son gré
Parcoure les jardins dont il est entouré.
Là, vous pourrez la voir ; et là, sans que personne
D'avoir cherché sa vue en effet vous soupçonne,
Vos pas comme au hasard rencontreront les siens ;
Seul je serai présent à tous vos entretiens.
Ah ! j'ai lu dans vos yeux, compris votre pensée,
Entendu le désir dont votre âme est pressée.
Achevez : un seul mot, elle est à vos genoux.

ÉLISABETH.

Eh bien ! vous le voulez ? je m'abandonne à vous.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, ANNA.

ANNA.

Modérez de vos pas l'empressement extrême.
Je ne vous connais plus; revenez à vous-même.
Où courez-vous, madame?

MARIE.

Ah! laisse-moi jouir
D'un bonheur que je crains de voir s'évanouir.
Laisse mes libres pas errer à l'aventure.
Je voudrais m'emparer de toute la nature.
Combien le ciel est beau! que le jour est serein!
Ne sommeillé-je pas? n'est-ce qu'un songe vain?
A mon cachot obscur suis-je en effet ravie?
Suis-je de mon tombeau remontée à la vie?

Ah ! d'un air libre et pur laisse-moi m'enivrer.

ANNA.

Madame, où votre esprit se va-t-il égarer ?
Hélas ! la liberté ne vous est pas rendue ;
La prison seulement s'ouvre plus étendue.

MARIE.

Eh bien, épargne-moi de trop barbares soins ;
Et si ce n'est qu'un songe, ah ! laisse-moi du moins,
Soulevant un moment ma chaîne douloureuse,
Rêver que je suis libre et que je suis heureuse.
Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux ?
Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.
Vois-tu cet horizon qui se prolonge immense ?
C'est là qu'est mon pays ; là l'Écosse commence.
Ces nuages errants qui traversent le ciel
Peut-être hier ont vu mon palais paternel.
Ils descendent du nord, ils volent vers la France.
Oh ! saluez le lieu de mon heureuse enfance !
Saluez ces doux bords qui me furent si chers !
Hélas ! en liberté vous traversez les airs.

ANNA.

Madame !

MARIE.

Je ne sais, mais de ma délivrance
En revoyant le ciel j'ai repris l'espérance.

ANNA.

Dans votre aveuglement, vous n'apercevez pas
Que de loin en secret on surveille vos pas.

MARIE.

Non, ce n'est pas en vain, mon cœur me le présage.
Que de la liberté l'on me rend quelque usage.
Crois-moi, ma chère Anna, cette simple faveur
Me mène par degrés vers un plus grand bonheur;
J'y sens de Leicester la main puissante et chère.
Ma prison chaque jour deviendra moins sévère,
Ma liberté plus grande et mes liens plus doux,
Jusqu'au jour où lui-même il doit les rompre tous.

ANNA.

Je voudrais l'espérer; mais j'ai peine à comprendre
Qu'après l'arrêt fatal qu'on vient de nous apprendre.
Libre...

MARIE.

Entends-tu ces sons et ces lointaines voix
Dont la chasse bruyante a rempli tous les bois?
Anna, les entends-tu? Que ne puis-je sans guide
M'élancer tout à coup sur un coursier rapide!
Que ne suis-je emportée à travers les forêts!
Ces sons tristes et doux ont ému mes regrets;
Ils m'ont soudain rendue aux monts de ma patrie.

SCÈNE II.

PAULET, MARIE, ANNA.

PAULET.

Eh bien, madame, enfin votre attente est remplie!
Avec empressement je dois vous annoncer
Une insigne faveur où vous n'osiez penser.

MARIE.

Comment!

PAULET.

Entendez-vous dans la forêt prochaine
Ces sons?

MARIE.

Vous m'effrayez.

PAULET.

La reine vient.

MARIE.

La reine!

PAULET.

Vous la verrez : vos vœux sont enfin exaucés.

ANNA.

Que faites-vous, madame? Eh quoi! vous pâlissez.

PAULET.

N'avez-vous pas vous-même imploré sa présence?

Rassemblez maintenant toute votre éloquence ;
Vous en aurez besoin.

MARIE.

Je ne puis, sauvez-moi :
Je sens mon cœur saisi d'un invincible effroi.
Contre elle désormais où trouver un refuge ?
Rentrons.

PAULET.

Restez, madame ; attendez votre juge.

SCÈNE III.

PAULET, MELVIL, MARIE, ANNA.

MELVIL.

Madame !

MARIE.

Vous, Melvil ? Me trompé-je ? c'est vous !

MELVIL.

Reine, permettez-moi d'embrasser vos genoux.

MARIE.

Votre aspect me remplit et de trouble et de joie.

MELVIL.

En quel temps, en quel lieu faut-il que je vous voie !

MARIE.

Élisabeth enfin prend donc pitié de moi !

MELVIL.

J'ose le croire.

MARIE.

Ami, dont la constante foi
Au milieu de sa cour me demeure fidèle,
Vous que mon intérêt seul arrête auprès d'elle,
Parlez, qu'apportez-vous?

MELVIL.

Partagez mon espoir.

MARIE.

Quoi!

MELVIL.

La reine est ici.

MARIE.

Je ne veux pas la voir.

MELVIL.

J'ai dû vous avertir, de peur que sa présence
Ne surprît tout à coup votre âme sans défense.

MARIE.

Souvent cette entrevue occupa mon esprit;
Dans ma triste prison souvent je me suis dit
Les discours qu'à ma sœur je devais faire entendre;
J'empruntais à ma voix son accent le plus tendre;
Je savais dans mon cœur émouvoir sa pitié;
Mais elle va paraître, et tout est oublié.
Je ne retrouve en moi que haine, que vengeance.

Que souvenirs amers de ma longue souffrance.
Tous mes doux sentiments m'échappent à la fois.

MELVIL.

Grand Dieu ! que dites-vous ?

MARIE.

Melvil, je l'aperçois.
Vainement aujourd'hui ma prison s'est rouverte.
Avec cet entretien j'ai demandé ma perte.
Non, jamais en effet nous ne devions nous voir ;
Et d'unir nos deux cœurs rien n'aura le pouvoir.
Non, trop profondément cette âme fut blessée ;
J'ai trop souffert.

MELVIL.

Quittez cette dure pensée.
Oubliez tous les maux que vous avez soufferts :
Ne songez qu'à l'instant qui peut briser vos fers.
Aux mains d'Élisabeth est la toute-puissance.
N'invoquez pas vos droits, invoquez sa clémence :
Votre sort, votre vie en dépend désormais.
Madame, abaissons-nous.

MARIE.

Devant elle ! jamais.

MELVIL.

En entrant dans ce lieu son âme s'est émue ;
De véritables pleurs obscurcissaient sa vue.

MARIE.

Elle vient, et Burleigh sans doute vient aussi?

MELVIL.

Le comte Leicester seul l'accompagne ici.

MARIE.

Leicester l'accompagne!

MELVIL.

Ou plutôt il l'amène.

MARIE.

Ah! je le savais bien!

MELVIL.

Comment!

PAULET.

Voici la reine.

SCÈNE IV.

PAULET, MELVIL, ÉLISABETH, LEICESTER, MARIE, ANNA, SUITE D'ÉLISABETH.

ÉLISABETH, à un officier.

Oui, je partirai seule, et je veux éviter
La foule sur mes pas ardente à se porter.
Allez, et que ma suite à Londres me devance.

(Elle s'adresse à Melvil, et attache ses yeux sur Marie.)

Ce peuple en son amour a trop de véhémence.

De trop d'idolâtrie il suit ses souverains;
On honore ainsi Dieu, mais nôn pas les humains.

MARIE.

(Appuyée sur Anna, elle se relève à ces derniers mots; et ses regards rencontrant le regard fixe d'Élisabeth, elle tressaille, et se rejette avec terreur sur le sein d'Anna.)

Ah! ce regard glacé m'a peint toute son âme.

ANNA, bas.

Sachez vous contenir.

MELVIL, à part.

Dieu!

ÉLISABETH.

Quelle est cette femme?

(Il se fait un moment de silence.)

Vous ne répondez pas?

LEICESTER.

Ces murs devant vos yeux
Parlent au lieu de nous et vous répondent mieux.

ÉLISABETH.

Qu'entends-je? on aurait pu... Quel est le téméraire?

LEICESTER.

Madame, il n'est plus temps de vous montrer sévère;
Et puisque enfin le sort amène ici vos pas,
Au vœu de votre cœur ne vous dérobez pas.

MELVIL.

Oui, Dieu dans ce séjour vous a seul amenée.

Tournez, tournez les yeux vers cette infortunée
Prête à s'évanouir à votre auguste aspect.

(Marie rassemble ses forces pour marcher vers Élisabeth; mais elle s'arrête toute tremblante à moitié chemin. Ses traits laissent voir le combat violent de son âme.)

ÉLISABETH.

Eh quoi! qui me parlait de remords, de respect?
Je ne vois qu'une femme audacieuse et fière
Que son abaissement rend encor plus altière.

MARIE.

Eh bien! il faut se rendre, et je veux m'y forcer.
A ce dernier opprobre il me faut abaisser.
Fuis, impuissant orgueil de mon âme trop vaine:
Allons à ses genoux prosterner une reine;
Allons, sans souvenir des maux que j'ai soufferts,
M'incliner devant celle à qui je dois mes fers.
Le ciel a prononcé, ma sœur, et je dois croire
Qu'il vous a justement accordé la victoire;
Ses décrets à nos yeux cachent leur profondeur,
Et j'adore la main qui fit votre grandeur.
Mais suivez maintenant votre âme généreuse.
Reine, ne laissez pas votre sœur malheureuse,
Tremblante à vos genoux vous supplier en vain:
Et, pour la relever, tendez-lui votre main.

ÉLISABETH.

Le ciel, juste entre nous, vous met à votre place.

Soustraite à vos fureurs, je dois lui rendre grâce
De n'avoir pas permis que, subissant vos lois,
On me vît à vos pieds, comme aux miens je vous vois.

MARIE.

Songez aux changements des fortunes humaines.
Souvent il n'est qu'un pas du trône dans les chaînes.
Vous fûtes malheureuse et prisonnière un jour :
Craignez du sort vengeur le sévère retour.
Un Dieu réside au ciel, qui punit l'arrogance.
Redoutez-le ce Dieu, dont la toute-puissance
Devant ces nobles lords me courbe à vos genoux :
En m'honorant enfin vous-même honorez-vous.
Et ne profanez pas la gloire de deux reines,
Et le sang des Tudor qui coule dans nos veines.
Je n'ai plus qu'un espoir. Le salut de mes jours
Peut-être en ce moment dépend de mes discours.
Que ce cœur ne soit pas comme un roc insensible
Qu'en fuyant le naufrage on trouve inaccessible.
Tant que d'un œil sur moi sévèrement fixé
Tombera ce regard immobile et glacé.
Comment pour vous prier trouverai-je un langage ?
Ne m'ôtez pas du moins cet horrible courage.

ÉLISABETH.

Et que me direz-vous ? Je consens à vous voir ;
D'une indulgente sœur je remplis le devoir ;
Je veux bien oublier que je suis offensée ;

Je cède à la pitié dont je me sens pressée.
On m'en pourra blâmer : car vous n'ignorez pas
Qui l'on a vu trois fois conspirer mon trépas.

(Élisabeth s'est rapprochée de Marie ; les deux lords restent à l'écart.)

MARIE.

Par où commencerai-je ? et comment à ma bouche
Prêterai-je un discours qui vous plaise et vous touche ?
Accorde-moi, mon Dieu, de ne point l'offenser !
Émousse tous les traits qui pourraient la blesser !
Toutefois, quand d'un mot mon destin peut dépendre,
Sans me plaindre de vous, je ne puis me défendre.
Oui, vous fûtes injuste et cruelle envers moi.
Seule, et m'abandonnant tranquille à votre foi,
Comme une suppliante ici j'étais venue ;
Et vous, entre vos mains vous m'avez retenue.
De tous les souverains blessant la majesté,
Malgré les saintes lois de l'hospitalité,
Malgré le droit des gens et la foi réclamée,
Dans les murs d'un cachot vous m'avez enfermée.
Dépouillée à la fois de toutes mes grandeurs,
Sans secours, sans amis, presque sans serviteurs,
Au plus vil dénûment dans ma prison réduite,
Devant un tribunal, moi reine, on m'a conduite ;
Enfin, n'en parlons plus. Qu'en un profond oubli
Tout ce que j'ai souffert demeure enseveli.
Je veux en accuser la seule destinée.

Contre moi, malgré vous, vous fûtes entraînée;
Vous n'êtes pas coupable et je ne le suis pas;
Un esprit de l'abîme, envoyé sur nos pas,
A jeté dans nos cœurs cette haine funeste;
Et des hommes méchants ont achevé le reste.
La démence a du glaive armé contre vos jours
Ceux dont on n'avait point invoqué le secours.
Tel est le sort des rois: leur haine, en maux féconde,
Enfante la discorde, et divise le monde.

J'ai tout dit. C'est à vous, ma sœur, de nous juger.
Entre nous maintenant il n'est point d'étranger.
Nous nous voyons enfin! Si j'ai pu vous déplaire,
Parlez; dites mes torts; je veux vous satisfaire.
Ah! que ne m'avez-vous, dès l'abord, accordé
L'entretien par mes vœux si longtemps demandé!
Nous n'aurions pas, ma sœur, en ce jour déplorable,
Une telle entrevue, et dans un lieu semblable.

ÉLISABETH.

Madame, à ma rigueur c'est vous en prendre à tort;
De vos malheurs en vain vous accusez le sort;
N'en accusez que vous, votre jalouse haine,
Et peut-être, avant tout, la maison de Lorraine.
Vous le savez, en paix nous vivions toutes deux,
Quand Guise, ce vieillard, ce pontife orgueilleux,
Non content du pouvoir que la France lui donne,
D'un œil ambitieux regarda ma couronne.

C'est lui qui de la guerre arbora le signal :
C'est lui de qui l'orgueil, à sa nièce fatal,
De ce trône à vos yeux faisant briller les charmes,
Vous fit prendre imprudente et mon titre et mes armes.
Pour me perdre, en effet, que n'a-t-il point tenté !
N'a-t-il point, par vous-même en secret excité,
Armé le continent, et ses rois, et ses prêtres,
Pour m'arracher un droit reçu de mes ancêtres,
Qu'un règne glorieux affermit à son tour,
Et que du peuple anglais a consacré l'amour ?
Naguère, gouverné par vos sourdes pratiques,
Sixte a lancé sur moi les foudres catholiques;
Philippe préparait des foudres plus puissants;
Mais l'Espagne, épuisée en apprêts menaçants,
De sa flotte en espoir inondant mes rivages,
Avait dans ses calculs oublié les orages.
J'ai triomphé. Le ciel a montré hautement
Que vos rois de son nom s'armaient injustement.
Mes sujets sont heureux ; mes provinces, tranquilles ;
Je vois partout mes champs pleins de moissons fertiles;
Mes cités, de trésors ; d'armes, mes arsenaux ;
Et mes camps, de soldats; et mes ports, de vaisseaux.
De l'Océan du nord je marche souveraine.
Sans doute je comprends qu'une semblable reine,
Aux yeux de Sixte-Quint, ne saurait gouverner.
Je ne lui promets point, certes, de ramener

Ces jours où le roi Jean, lâche autant que barbare,
Rendait le sceptre anglais vassal de la tiare;
Je ne le flatte point de ramper sous ses lois
Comme y rampent Philippe et les faibles Valois;
Fille de Henri Huit, j'ose imiter mon père.
C'est donc une autre reine en qui l'église espère.
Il faut s'armer. Vos droits deviennent les plus saints.
La guerre est impuissante? Il faut des assassins.
On prêche à des sujets, dans la chaire perfide,
Le meurtre, le parjure, enfin le régicide!
De piéges, de poignards, on entoure mes pas;
Mais l'orgueilleux Lorrain ne triomphera pas;
Il tendait vers un but : il en atteint un autre;
Il menaçait ma tête, et va frapper la vôtre.

MARIE.

Je suis soumise à Dieu; mais, j'en garde l'espoir.
Vous n'abuserez pas d'un semblable pouvoir.

(Ici Leicester et Melvil se rapprochent des deux reines.)

ÉLISABETH.

Qui m'en empêchera? Qui le défend? personne.
N'exécuté-je pas ce que l'église ordonne?
Et Guise et Charles-Neuf ne m'ont-ils pas appris
Quelle paix on doit faire avec ses ennemis?
Libre, de votre foi que m'offrez-vous pour gage?
Est-il quelques serments dont Rome ne dégage?
Avec une ennemie il n'est point de traité.

MARIE.

Si vous l'aviez voulu, l'aurions-nous donc été?
Et, sans descendre enfin du trône d'Angleterre,
Que ne m'en avez-vous reconnu l'héritière?

ÉLISABETH.

Oui, je devais sans doute, utile à vos projets,
Moi-même présenter Stuart à mes sujets,
Pour que d'un nouveau règne on saluât l'aurore,
Et que moi, quand je vis, quand je gouverne encore...

MARIE

Ah! vivez, gouvernez, disposez de mes droits;
Non, je ne prétends plus au sceptre de vos rois;
Dès la fleur de mes ans le malheur m'a flétrie;
Je ne suis plus, hélas! qu'une ombre de Marie.
Maintenant, c'en est fait; tout vous a réussi;
Prononcez le pardon qui vous amène ici:
Je ne saurais penser qu'un cœur si magnanime
Ait voulu seulement insulter sa victime.
Achevez; de leurs fers affranchissez mes mains,
Et de ma chère Écosse ouvrez-moi les chemins;
Avec ma liberté que vous m'avez ravie,
Comme un présent encor je recevrai ma vie.
Dites une parole; achevez; je l'attends.
Oh! ne me laissez pas l'attendre trop longtemps.
Malheur, malheur à vous si votre sœur tremblante
N'entend de votre bouche une voix consolante.

Si mon pardon bientôt ne doit pas tout finir,
Si quelqu'autre dessein vous avait fait venir,
Ah ! je ne voudrais pas au prix d'une couronne,
Au prix de tous ces bords que la mer environne,
Pour les trésors du monde échangeant mes liens,
Être telle à vos yeux que vous seriez aux miens.

ÉLISABETH.

Mais si j'écoute ici la pitié qui me presse,
Si je cède à mon cœur qui pour vous s'intéresse,
Si ma clémence enfin faisait taire les lois,
Me promettriez-vous que, pour servir vos droits,
De nombreux partisans, entraînés par vos charmes,
Contre moi, malgré vous, ne prendront pas les armes?
N'est-il plus de complots que l'on puisse former?
N'est-il plus de Norfolk qui veuille vous aimer?

MARIE.

C'en est trop.

ÉLISABETH.

Il est vrai qu'un exemple sévère
Peut effrayer celui qui prétendrait vous plaire.
Il fuira de Norfolk l'imprudence et le sort;
Il craindra votre amour, car il donne la mort.

MARIE.

Oh ! ma sœur !

ÉLISABETH.

Leicester, regardez quelle rage !

(A Marie.)

Quel mouvement soudain trouble votre visage ?
Vous voyez ; je suis calme, et prête à pardonner.
Quoi ! du nom de Norfolk ainsi vous étonner ?
Craignez-vous que milord en apprenne l'histoire ?
Mais, de vos sentiments vous-même faisiez gloire ;
Et bien d'autres secrets devant tous découverts
Ont montré votre cœur aux yeux de l'univers.

MARIE.

Oui, ma vie aux regards n'a pas craint de paraître :
On la voit, on la juge, on l'accuse peut-être :
Mais je n'ai pas du moins, pour couvrir ses erreurs,
Cherché d'un faux dehors les voiles imposteurs :
Je n'ai point d'un vain masque osé tromper la terre.
Malheur, malheur à vous si, d'une vie austère
Vous venant quelque jour arracher le manteau,
La vérité sur vous fait luire son flambeau !

MELVIL, s'avançant entre les deux reines.

Juste ciel ! est-ce là ce qu'on pouvait attendre ?
Sont-ce de tels discours que nous devions entendre ?
La modération...

MARIE.

Ah ! j'ai trop supporté
D'un orgueil insultant la froide cruauté.
C'en est fait. Loin de moi, pénible patience !
Laissez à mon courroux toute sa violence :

Laissez sortir mes cris trop longtemps enchaînés.
Et qu'ils soient à son cœur des traits empoisonnés !

ÉLISABETH.

Allons.

MELVIL.

Ah ! pardonnez cette fureur extrême !
Peut-elle, en ce moment, se connaître elle-même ?
J'embrasse vos genoux.

LEICESTER.

Madame, au nom de Dieu,
Quittez soudain, quittez ce déplorable lieu.
Non, ne l'entendez pas.

MARIE.

Le fruit de l'adultère
Profane insolemment le trône d'Angleterre.
Le noble peuple anglais, par la fraude trompé,
Gémit depuis vingt ans sous un sceptre usurpé.
Si le ciel était juste, indigne souveraine,
Vous seriez à mes pieds, et je suis votre reine.

ÉLISABETH.

Téméraire ! ce jour, j'en donne ici ma foi,
Verra quelle est la reine ou de vous ou de moi.
Adieu.

(Élisabeth s'éloigne rapidement. Leicester et Melvil la suivent dans le plus grand trouble.)

SCÈNE V.

MARIE, ANNA.

ANNA.

Qu'avez-vous fait, princesse malheureuse !
Vous l'avez outragée. Elle sort furieuse ;
Tout chemin de salut est désormais fermé.

MARIE.

Elle emporte en fuyant le trait envenimé.
Ah ! je triomphe. Enfin, après tant de souffrance,
J'ai pu, j'ai pu jouir d'un instant de vengeance.
Combien elle était douce à ce cœur outragé !
De quel pesant fardeau je le sens soulagé !
J'ai porté le poignard au cœur de ma rivale.

ANNA.

O malheureux transport ! ô victoire fatale !
Elle est reine, et peut tout dans son ressentiment.
Vous l'avez outragée aux yeux de son amant.

MARIE.

Oui, devant Leicester. Il doublait mon courage.
Je lisais mon triomphe écrit sur son visage.
Oui, quand j'humiliais des charmes orgueilleux,
Leicester était là : j'étais reine à ses yeux.

ANNA.

Que faites-vous! On vient. C'est Burleigh qui s'avance.
Venez, rentrons, madame.

SCÈNE VI.

PAULET, BURLEIGH,
DEUX DOMESTIQUES DE PAULET.

BURLEIGH.

Une telle arrogance!
Devant ma souveraine! ô démence! ô fureur!
Rendez, rendez son sort à toute sa rigueur.
Dans la tour aussitôt qu'elle soit renfermée.
J'ai lieu de soupçonner quelque embûche tramée.
Venez, et dans mes mains remettez ces écrits
Ce matin à Stuart par mes ordres surpris;
D'un œil fidèle et sûr, que de nouveau, sur l'heure,
Mortimer avec vous visite sa demeure :
Craignez que vos regards ne se laissent tromper,
Et que le moindre écrit ne leur puisse échapper;
Je puis d'un grand projet y trouver quelque indice.
On trompe Élisabeth ; on séduit sa justice;
Quelque piége inconnu semble l'environner.
Ah! malheur à celui que j'ose en soupçonner;
Malheur au courtisan dont le conseil perfide

L'aurait conduite ici dans un piége homicide.
Peut-être à l'Écossaise il prête son appui ;
Peut-être il ose plus. C'en serait fait de lui.
Allons, et puissions-nous, perçant ce noir mystère,
Punir un double crime, et sauver l'Angleterre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEICESTER, BURLEIGH.

LEICESTER.

Ah! que prétendez-vous, milord! Dans le moment
Où la reine est en proie à son ressentiment.
Allez-vous à sa main présenter la sentence?
Avez-vous d'un tel coup bien pesé l'importance?
Et ne craignez-vous pas qu'il ne semble porté
Par le ressentiment plus que par l'équité?

BURLEIGH.

Sans doute Leicester doit tenir ce langage :
Mais je dois à mon tour poursuivre mon ouvrage.
Je connais mon devoir : heureux qui suit le sien!
Heureux qui dans son cœur ne se reproche rien!

LEICESTER.

J'ignore si ces mots cachent un sens perfide :

L'intérêt de la reine est le seul qui me guide.

BURLEIGH.

Comme il me guide aussi, vous souffrirez du moins
Qu'à ce grand intérêt j'applique tous mes soins.

LEICESTER.

Sa gloire et son salut sollicitent mon zèle.

BURLEIGH.

Elle le croit encore, et je l'ai cru comme elle.

LEICESTER.

A voir de lord Burleigh l'air sombre et soucieux,
A ses discours obscurs, discrets, sentencieux,
Ne semblerait-il pas que sa prudence austère
A découvert ici quelque important mystère,
Quelque attentat secret, quelque complot caché,
Où du royaume anglais le sort est attaché?

BURLEIGH.

Peut-être.

LEICESTER.

Quoi, milord! et que voulez-vous dire?

BURLEIGH.

Princesse infortunée, où t'osait-il conduire?
Crédule, et sans soupçon te livrant à sa foi,
Avec quelle impudeur il se jouait de toi!
Je comprends maintenant toute votre éloquence,
Et pourquoi vos discours penchaient à la clémence.
Marie, à vous en croire, était à dédaigner:

Ennemie impuissante, on devait l'épargner;
C'était le vœu de tous, l'intérêt de la reine.

LEICESTER.

Malheureux, suivez-moi devant ma souveraine:
Venez, si vous l'osez...

BURLEIGH.

J'y précède vos pas,
Et tout votre ascendant ne vous sauvera pas.

SCÈNE II.

LEICESTER.

Suis-je bien découvert? O fatale disgrace!
Comment de mes projets a-t-il trouvé la trace?
Ah! s'il a contre moi des preuves en ses mains,
Si dans ce lieu la reine à des signes certains
De Marie et de moi connaît l'intelligence,
Que n'entreprendra pas sa haine et sa vengeance!
Et si de Mortimer les dangereux projets
Aux regards de Burleigh ne restent point secrets,
On va m'en croire encor l'auteur ou le complice.
Partout autour de moi je trouve un précipice.
Qui vient?

SCÈNE III.

MORTIMER, LEICESTER.

MORTIMER.

Je vous cherchais.

LEICESTER.

Fuyez, que voulez-vous?

MORTIMER.

On sait tous nos secrets.

LEICESTER.

En est-il entre nous?

Sortez, sortez.

MORTIMER.

On sait qu'une troupe fidèle

Conspire avec Marie et doit s'armer pour elle.

LEICESTER.

Que m'importe?

MORTIMER.

On sait plus.

LEICESTER.

Pourquoi suivre mes pas?

Que voulez-vous de moi? Je ne vous connais pas.

MORTIMER.

Je veux, malgré vous-même empêcher votre perte.

Votre entreprise ici vient d'être découverte.

LEICESTER.

Comment !

MORTIMER.

On a trouvé parmi quelques écrits
Par l'ordre de Burleigh à la reine surpris...

LEICESTER.

Achevez.

MORTIMER.

Une lettre à vous-même adressée...

LEICESTER.

Une lettre !

MORTIMER.

Où la reine, expliquant sa pensée,
Acceptait vos secours, et vous jurait sa foi
Que, remontée au trône, elle vous ferait roi.

LEICESTER.

O ciel !

MORTIMER.

Et ce qui rend ma crainte sans égale,
Burleigh a dans les mains cette lettre fatale.

LEICESTER.

Je suis perdu.

MORTIMER.

Milord, les moments sont comptés.
Il faut un parti prompt dans ces extrémités.

Prévenez de Burleigh l'influence et la haine.
Vous êtes tout-puissant sur l'esprit de la reine ;
Voyez la ; niez tout ; inventez des raisons
Qui puissent loin d'ici détourner ses soupçons ;
D'un immobile front soutenez cet orage ;
Gagnez un jour enfin, un seul ; et mon courage,
Assemblant aussitôt d'intrépides amis,
Ce soir même tiendra tout ce qu'il a promis.
Nourri dans ce château, j'en connais chaque issue ;
J'en sais une secrète, obscure, inaperçue,
Qui tous, à la faveur des ombres de la nuit,
Nous pourra dans la tour introduire sans bruit.
Parlez, priez, pressez ; armez-vous d'assurance ;
Montrez dans ce péril toute votre puissance.

LEICESTER, à part.

Oui, c'est le seul moyen que l'on puisse essayer,
Le seul que mon crédit puisse encore appuyer.

MORTIMER.

Eh bien ?

LEICESTER, à part

En me sauvant, je la sauve peut-être.
Holà ! gardes !

SCÈNE IV.

MORTIMER, SEYMOUR, LEICESTER,
GARDES.

SEYMOUR.

Milord!

LEICESTER.

Qu'on saisisse ce traître.

MORTIMER.

Qui? moi!

LEICESTER.

Lui-même. Allez. On menace l'état.
Je viens de découvrir un horrible attentat.
Répondez-moi de lui; qu'en lieu sûr on l'emmène:
Je vais de ce complot rendre compte à la reine.

MORTIMER.

Perfide, oses-tu bien... mais je me plains à tort;
En me livrant à vous, j'ai mérité mon sort.
Allez, vil déserteur d'une cause trahie,
Chercher votre pardon aux dépens de ma vie.
Vivez, puisque la vie est votre unique bien;
Ma bouche se taira, milord, n'en craignez rien.
J'abandonne vos jours à leur ignominie:
Pour mourir avec lui Mortimer vous dénie;

Vous venez de vous rendre et trop vil et trop bas
Pour mériter l'honneur d'un semblable trépas.
Je vous laisse au remords qui déjà vous déchire,
Et vais attendre aux fers la palme du martyre.

LEICESTER.

Qu'on l'entraîne. Seymour, écoute. Sois discret!
Sauve ce malheureux; qu'il s'échappe en secret.
De ce soudain éclat l'apparence publique
N'est rien ici qu'un voile, et sert ma politique.
Qu'il s'échappe, et se hâte, et, sans perdre de temps,
Assemble ses amis... cette nuit, je l'attends:
Cette nuit. Va, cours, vole.

SCÈNE V.

LEICESTER.

Et moi, de mon audace
Parons le coup affreux dont ce jour me menace.
Courons chercher la reine. Elle s'approche. Dieu!
Lord Burleigh sur ses pas s'avance vers ce lieu.

SCÈNE VI.

BURLEIGH, ÉLISABETH, LEICESTER.

ÉLISABETH.

Approchez, Leicester. Contre moi l'on conspire.

LEICESTER.

Je le savais, madame, et venais vous le dire.

ÉLISABETH.

Vous, milord !

LEICESTER.

Moi, madame.

ÉLISABETH.

Et qui trahit sa foi?

LEICESTER.

Du perfide complot le chef...

ÉLISABETH.

Est devant moi.

Lisez. Ce seul écrit suffit pour vous confondre.

LEICESTER.

C'est la main de Stuart.

ÉLISABETH.

Qu'avez-vous à répondre?

Lisez. Me nirez-vous que pour sauver ses jours

Marie ait de vos mains attendu le secours?
Qu'on doive en votre nom tenter sa délivrance?
Que vous ayez d'un trône accepté l'espérance?
Que votre indigne amour au sien ait répondu?

LEICESTER.

Madame, si mon cœur se sentait confondu.
S'il avait fait au vôtre un si cruel outrage,
Je pourrais récuser un pareil témoignage:
J'y pourrais voir un piége essayé contre moi
Pour mettre votre cœur en doute de ma foi.
Mais je veux que sa lettre explique sa pensée:
En ai-je encouragé l'espérance insensée?
Elle aime à m'assurer et son trône et sa main:
Ai-je souhaité d'elle un présent aussi vain,
Moi qui l'ai dédaignée alors qu'en sa personne
La beauté rehaussait l'éclat de la couronne:
Que Marie, en effet pouvant me couronner,
Avait avec son cœur un royaume à donner?
Mais d'un pareil écrit à quoi bon me défendre?
Ce qu'il vous fait savoir, je venais vous l'apprendre.

ÉLISABETH.

Quoi! le connaissiez-vous?

LEICESTER.

Il révèle un projet
Que Stuart dès longtemps nourrissait en effet,
Et dont en ce château mon heureuse présence

Vient d'attirer à moi toute la confidence.

BURLEIGH.

Mais, milord, au seul mot que je vous en ai dit,
Comment vous ai-je vu tout à l'heure interdit?
Vous saviez ce projet; eh bien, pourquoi le taire?
Pourquoi l'envelopper d'un si profond mystère?

LEICESTER.

Vous êtes bien hardi d'oser m'interroger.
De ce que j'ai dû faire est-ce à vous de juger?
En dois-je rendre compte à d'autres qu'à la reine?

ÉLISABETH.

L'orgueil vous défend mal, et la défaite est vaine.

LEICESTER.

S'il vous sert en discours, dois-je lui ressembler?
J'ai coutume d'agir avant que de parler.

BURLEIGH.

Vous parlez maintenant, forcé par l'évidence.

LEICESTER.

Mais vous, qui vous vantez d'une rare prudence,
Qu'avez-vous découvert? qu'avez-vous su? Comment
Devait-on de Stuart tenter l'enlèvement?
Saviez-vous les moyens, le moment, les complices?
Saviez-vous qu'en secret, riant de vos supplices,
Le neveu de Paulet, Mortimer, sous vos yeux,
Était près d'accomplir ce complot odieux?

Qu'il était un vengeur de sa nouvelle église?
Un envoyé de Sixte, un instrument de Guise.
Un amant de Marie; enfin, pour la sauver,
Un homme audacieux et prêt à tout braver?

ÉLISABETH.

Burleigh!

LEICESTER.

Qui de nous deux, milord, le plus fidèle,
A d'abord découvert sa trame criminelle?
Qui détourna le coup qu'un traître allait tenter?
Qui surprit ses aveux? qui l'a fait arrêter?
Moi.

ÉLISABETH.

Comment!

LEICESTER.

A l'instant, ici, dans ce lieu même.
Oui, madame, Stuart m'offrait un diadème.
Oui, tout à l'heure, ici, cherchant à m'éprouver,
Son secret émissaire est venu me trouver,
Jeune, ardent, fanatique; à travers son langage,
A travers l'imprudence ordinaire à son âge,
Mes yeux ont entrevu qu'un complot apprêté
N'attendait qu'un signal pour être exécuté.
Grâce au masque trompeur que soudain j'ai su prendre,
Au fond de ce complot mes yeux ont pu descendre;
J'en ai pu par degrés saisir tous les détours:

Et, du jeune imprudent excitant les discours,
Pour mieux encourager sa folle confiance,
J'ai feint de lui montrer un cœur sans défiance;
J'ai de votre pouvoir hautement murmuré,
J'ai promis le secours par Marie imploré;
Enfin, quand ses aveux m'eurent tout fait connaître,
Du perfide aussitôt je me suis rendu maître.
Vos gardes l'ont saisi par mon commandement,
Madame; et dès demain l'éclat d'un jugement,
Des courtisans jaloux confondant l'espérance,
Saura, puisqu'il le faut, montrer mon innocence.

ÉLISABETH.

Abîme impénétrable à mes esprits confus!
Insupportable doute!

BURLEIGH.

Eh bien, ne doutez plus.
Le comte est innocent; son discours est sincère:
Croyez-en, comme moi, l'excuse tout entière.
Cependant, qu'il poursuive, et qu'il daigne achever.
S'il trahissait Marie, il doit vous le prouver.
Naguère il conseillait qu'on laissât suspendue
La sentence contre elle à Westminster rendue.
Mais, si quelque complot s'armait en sa faveur,
Qu'alors les justes lois reprissent leur rigueur.
L'heure est venue enfin. Sa voix sans artifice
Sans doute va presser l'instant de la justice.

(A Leicester.)

Est-ce votre conseil?

LEICESTER.

Je ne m'en défends pas.

BURLEIGH.

Croyez le donc, madame, et signez ce trépas
Dont ses propres avis révèlent l'importance.
J'ose me joindre au comte ; et voici la sentence.

ÉLISABETH.

Ah! que me montrez-vous? qu'exigez-vous de moi?

SCÈNE VII.

BURLEIGH, ÉLISABETH, MELVIL, LEICESTER.

MELVIL.

Que faites-vous, madame, et qu'est-ce que je voi?

BURLEIGH.

Funeste contre-temps!

MELVIL.

N'ai-je pas tout à craindre!

ÉLISABETH.

Melvil, on me contraint.

MELVIL.

Eh! qui peut vous contraindre?

ÉLISABETH.

On veut qu'à cet arrêt je donne enfin ma voix.

MELVIL.

Quel sujet à sa reine imposerait des lois?
Tous vos sens sont émus; vous êtes offensée;
Votre âme saigne encor du coup qui l'a blessée :
Signeriez-vous l'arrêt dans un moment pareil?
Ah! d'un moment plus calme attendez le conseil.

BURLEIGH.

Oui, madame, attendez qu'une reine perfide
Porte jusque sur vous une main homicide.

MELVIL.

Le ciel, qui quatre fois a su la préserver,
Des assassins encor saurait bien la sauver.
Madame, on vous abuse alors que de Marie
On vous fait redouter les complots et la vie :
C'est dans sa seule mort qu'est tout votre danger.
Vivante, on l'oubliait; morte, on va la venger.
Les peuples désormais ne vont plus voir en elle
Celle qui menaçait leur croyance nouvelle,
Mais une reine esclave au mépris de ses droits,
Mais le sang de Henri, la fille de leurs rois.
Demain entrez dans Londre, où naguère adorée
Vous traversiez les flots d'une foule enivrée :

Au lieu de ces longs cris, de ces regards joyeux,
Qui frappaient votre oreille, et qui suivaient vos yeux.
Vous trouverez partout cette crainte muette,
D'un peuple mécontent menaçante interprète,
Ce silence glacé, dont, terrible à son tour,
Il avertit les rois qu'ils n'ont plus son amour.
Vous n'achèverez pas. D'une tache éternelle
Vous ne souillerez point une vie aussi belle,
Madame; vous craindrez que l'équitable voix
Qui dicte après leur mort le jugement des rois,
Rangeant Stuart parmi les injustes victimes,
Ne place son trépas sur la liste des crimes.
Vous craindrez que la voix de vos accusateurs,
Couverte maintenant par le bruit des flatteurs,
N'aille un jour, soulevant l'inexorable histoire,
Devant son tribunal citer votre mémoire.
Vous frémissez. Je tombe à vos sacrés genoux :
Si ce n'est pour Stuart, grâce, grâce pour vous!

ÉLISABETH.

Melvil! à quel tourment me vois-je réservée!
Du fer des assassins pourquoi m'a-t-on sauvée?
Que ne les laissait-on jusqu'à moi parvenir!
Ainsi par un seul coup tout aurait pu finir :
Ma vie en ce moment ne serait pas à plaindre :
Sans crimes à punir, sans reproches à craindre,
D'un pouvoir qui me pèse oubliant le fardeau,

Je dormirais tranquille au fond de mon tombeau.
Je suis lasse, Melvil, du trône et de la vie.
Si mon salut dépend de la mort de Marie,
Si l'une de nous deux, comme il semble certain,
Doit de l'autre en tombant assurer le destin,
Pourquoi tomberait-elle? et pourquoi, déjà lasse,
Refuserais-je encor de lui céder ma place?
Mon peuple peut choisir. Qu'il parle; et dès demain,
De mon premier exil reprenant le chemin,
J'irai, loin d'un éclat si rempli de tristesse,
Au séjour où coula ma paisible jeunesse,
Où, loin des vanités d'un monde corrupteur,
Dans moi-même autrefois je trouvais ma grandeur.
A gouverner l'état, Melvil, j'ai pu prétendre,
Tant que j'eus seulement des bienfaits à répandre;
Mais avec mes bienfaits mon règne doit finir;
Je ne sais plus régner alors qu'il faut punir.

LEICESTER, à part.

Dieu! que de fausseté!

BURLEIGH.

Je ne saurais me taire
Sans trahir mon devoir, vous-même, et l'Angleterre.
Madame, est-ce bien vous? Puis-je vous retrouver?
Vous aimez votre peuple? il faut nous le prouver.
Vous parlez de repos! songez-vous bien au vôtre,
Avant que d'affermir, d'éterniser le nôtre?

Pensez à tout un peuple à qui vous vous devez,
Qui n'a plus de bonheur qu'autant que vous vivez.
Ramenés par Marie au temps de nos ancêtres,
Verrons-nous revenir la puissance des prêtres?
Un légat viendra-t-il, nous apportant ses lois,
Fermer nos temples saints et détrôner nos rois?
Madame, pesez bien ce que vous allez faire.
Je vous en rends comptable à toute l'Angleterre:
Responsable à Dieu même. Au nom de l'équité.
Montrez moins de faiblesse et plus d'humanité;
Prenez pitié du peuple, et non d'une perfide;
Soyez un roi, non pas une femme timide;
Tranchez enfin le cours de tant de factions.
Ce combat renaissant des deux religions,
Ces trames, ces complots, cette lutte éternelle,
Que Marie, en vivant, sans cesse renouvelle;
Et de tant de dangers préservez à la fois
Vous, la religion, la patrie et les lois.

ÉLISABETH.

Un moment en ce lieu qu'on me laisse à moi-même.
Maintenant j'en réfère à ce juge suprême,
Que les doutes humains ne sauraient égarer.
C'est lui seul désormais qui peut nous éclairer.
Éloignez-vous, milords.

(Les lords se retirent au fond du théâtre. Leicester et Melvil, en s'éloignant, regardent la reine avec inquiétude et comme sans espérance.)

SCÈNE VIII.

ÉLISABETH.

Opinion publique !
Des actions des rois maîtresse tyrannique !
Idole méprisable, et qu'il faut respecter.
Que je suis désormais lasse de te flatter !
Les rois sont-ils donc nés esclaves du vulgaire ?
Ne régné-je en effet qu'afin de lui complaire ?
Craindrai-je incessamment de faire exécuter
Ce qu'au fond de mon cœur je brûle de hâter ?
Je règne ; l'Angleterre au-dedans est tranquille :
Mais la tempête encor gronde autour de cette île :
La France n'a pour moi qu'une feinte amitié :
Philippe sur les eaux n'est vaincu qu'à moitié :
Sixte lance la foudre ; une ligue puissante,
Toujours déconcertée et toujours agissante,
En faveur de Marie à l'envi s'empressant,
Me la montre partout, fantôme menaçant.
C'en est trop, il est temps qu'enfin elle périsse :
Il est temps que ma crainte avec ses jours finisse,
Que j'assure ma paix, mes droits, ma sûreté ;
Je ne saurais plus vivre en cette anxiété.

Est-ce un crime après tout qui souille ma mémoire?
Si pourtant je pouvais mettre à l'abri ma gloire!
Sans cesse l'avenir se présente à mes yeux.
J'entends autour de moi des discours odieux :
Marie est malheureuse, elle est femme, elle est reine :
Ses aïeux sont les miens, ma famille est la sienne.
Vingt ans dans la prison, dans la douleur passés.
Quel que soit son forfait, l'en punissaient assez.
Voilà ce que va dire et répandre l'envie.
Mais quoi! j'épargnerais celle qui veut ma vie!
Qui tend jusqu'en ma cour ses piéges séducteurs!
Qui détourne de moi mes propres serviteurs!
Leicester! qui l'eût dit?... Mais je garde à ce traître
Une épreuve où du moins je pourrai le connaître.
Allons, qu'elle périsse : il n'y faut plus penser.

(Elle s'approche de la table sur laquelle est la sentence; elle prend la plume, et, prête à signer, elle s'arrête.)

A ce trait décisif que ma main va tracer,
Je frissonne. Il me semble en ce moment suprême
Que de ma propre main je la frappe moi-même.
Le monde me regarde : oh! pourrai-je achever?

(Elle se tait un moment.)

Devant lui, de quel air elle osait me braver!
Quelle orgueilleuse insulte elle a sur moi lancée!
Ne lui semblait-il pas qu'elle m'eût terrassée!
D'une haine impuissante, ô faible et vain effort!

La mienne est plus fidèle : elle porte la mort.

(Elle ressaisit avidement la plume.)

Je suis, a-t-elle dit, le fruit de l'adultère !
J'usurpe insolemment le trône d'Angleterre !
Malheureuse ! ta mort éclaircira mes droits.
Quand tu ne seras plus, qu'on n'aura plus de choix,
Le doute disparaît; je règne alors sans crime.

(Elle signe avec un mouvement rapide et ferme.)

Je suis de Henri Huit la fille légitime.

(Dès qu'elle a signé, la plume échappe de ses mains. Élisabeth tombe comme épouvantée sur son fauteuil. Bientôt elle se remet, et fait signe aux pages de laisser entrer les lords qui étaient demeurés en dehors de la salle, mais toujours en vue du spectateur.)

SCÈNE IX.

BURLEIGH, ÉLISABETH, LEICESTER, MELVIL.

ÉLISABETH.

Approchez-vous, milords.

MELVIL.

Juste ciel ! je frémis.

ÉLISABETH.

Reprenez cet écrit que vous m'avez remis,
Burleigh ; vous y lirez ma volonté tracée.

Il va vous faire à tous connaître ma pensée.

BURLEIGH, jetant les yeux sur la sentence.

C'en est fait.

LEICESTER, à part.

Ciel!

MELVIL.

Hélas!

ELISABETH, regardant fixement Leicester.

Mais pour l'accomplir mieux.
C'est sur vous, Leicester, que j'ai jeté les yeux.
Pour Stuart dès longtemps je connais votre haine;
Je vous trouvai toujours fidèle à votre reine:
Signé par vos conseils, cet arrêt en fait foi;
Et, pour l'exécuter, je vous ai choisi.

LEICESTER.

Moi!

ÉLISABETH.

Vous.

LEICESTER.

Le rang que je tiens près de ma souveraine
Aurait dû m'affranchir d'une charge inhumaine,
Madame; et la rigueur de ce terrible emploi
Convenait à Burleigh sans doute plus qu'à moi.

ÉLISABETH, avec autorité.

Il le partagera.

MELVIL, à Élisabeth.

Je n'ai plus rien à dire.
Permettez que Melvil de la cour se retire.
Tant que sur votre cœur j'ai fondé quelque espoir,
J'aimais que près de vous me fixât mon devoir :
J'estimais vos vertus, non pas votre puissance.
Adieu. Votre faveur me serait une offense.
Suivez des courtisans les conseils corrupteurs ;
Vous n'avez plus enfin besoin que de flatteurs.
Mais Marie a besoin d'un serviteur fidèle ;
Loin de tout votre éclat, je retourne auprès d'elle ;
Et, puisque mes efforts n'ont pu la secourir,
Je vais la consoler, et l'aider à mourir.

SCÈNE X.

BURLEIGH, ÉLISABETH, LEICESTER.

ÉLISABETH.

Je ne saurais blâmer son sévère langage.
J'estime sa vertu, même alors qu'il m'outrage ;
Malgré moi, je l'avoue, en l'écoutant parler,
Jusques au fond du cœur je me sentais troubler.
Enfin, par vos conseils, j'ai signé la sentence ;
Mais rien n'est achevé. Je sais votre prudence ;

Je m'en remets à vous d'un soin qui m'est cruel.
L'arrêt que j'ai souscrit n'est pas le coup mortel.
Voyez, déterminez ce qu'il convient de faire,
S'il faut hâter sa mort, s'il faut qu'on la diffère.
Du destin de Marie ordonnez désormais;
Je ne veux plus surtout qu'on m'en parle jamais.
Frappez ou, s'il le faut, sauvez des jours coupables;
De tout événement je vous rends responsables.
Je retourne vers Londre et vous laisse en ce lieu;
Faites votre devoir; vous m'entendez; adieu.

SCÈNE XI.

BURLEIGH, LEICESTER.

BURLEIGH.

Et nous, exécutons les ordres de la reine.

LEICESTER.

Sa volonté, milord, semble encore incertaine.

BURLEIGH.

On peut assez l'entendre.

LEICESTER.

Il faut l'entendre mieux.

BURLEIGH.

La sentence l'explique.

LEICESTER.

Ah ! non pas à mes yeux.

BURLEIGH.

Je prends sur moi le blâme. Allons, et qu'à Marie
On annonce l'instant qui doit finir sa vie.
Cette nuit...

LEICESTER

Cette nuit !

BURLEIGH.

Elle ne vivra plus.

LEICESTER.

Milord !...

BURLEIGH.

Épargnez-vous des discours superflus.
Songez qu'on vous observe, et tremblez.

LEICESTER, seul.

Je t'implore.
O ciel ! Si Mortimer est libre, il peut encore,
Suivi de ses amis, cette nuit arriver.
Ah ! donnons-lui du moins le temps de la sauver.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELVIL, vêtu de noir; ANNA, également en deuil.

MELVIL.

Oui, c'est moi, c'est Melvil.

ANNA.

En ce lieu! me trompé-je?

MELVIL.

On veut bien m'accorder ce triste privilége;
Et rendre à tous les siens, en ces derniers instants,
Son aspect à leurs yeux interdit si longtemps.

ANNA.

Hélas!

MELVIL.

S'il est permis d'être introduit vers elle,
Conduisez à ses pieds un serviteur fidèle.

ANNA.

Aucun ne peut vers elle être encore introduit.
Après les soins divers de cette horrible nuit,
Elle veut être seule ; et nous l'avons laissée
Élevant vers le ciel sa dernière pensée.
Quand pour elle ici-bas tout va sitôt finir.
Elle veut avec Dieu seule s'entretenir.
Oh ! d'un semblable jour ai-je pu voir l'aurore !

MELVIL.

Il n'est pas temps, Anna, de s'attendrir encore.
Pour remplir dignement notre dernier devoir,
Défendons notre cœur du commun désespoir ;
Et tandis qu'aux regrets, aux larmes, à la plainte,
Chacun autour de nous se livre sans contrainte,
Nous, secourons la reine, et sachons aujourd'hui
La guider dans sa route et lui servir d'appui.

ANNA.

Melvil !

MELVIL.

Et, dites-moi, comment la reine a-t-elle
D'une si prompte mort entendu la nouvelle ?
Car son cœur était loin du coup qui l'a frappé.

ANNA.

Qu'un soin bien différent le tenait occupé !
O Melvil ! désormais à quoi bon vous le taire ?
A ces horribles murs on devait nous soustraire ;

Mortimer nous devait délivrer cette nuit.
Nous l'attendions, prêtant l'oreille au moindre bruit.
L'espérance à nos cœurs depuis longtemps ravie,
Cet invincible amour qu'on ressent pour la vie,
A chaque bruit nouveau déjà se ranimant,
Revenait de nos cœurs s'emparer doucement.
Jugez quel coup affreux, Melvil, dut nous surprendre,
Quand, au lieu des amis que nous devions attendre,
Paulet entre soudain, et vient nous déclarer
Qu'à mourir cette nuit il faut se préparer.

MELVIL.

Juste Dieu !

ANNA.

De la reine admirable constance !
D'un tranquille visage elle apprit la sentence.
Résignée à son sort, sans larmes, sans pâleur,
Il semblait que d'une autre elle apprît le malheur.
Mais de l'homme trop cher qui régna sur son âme
Lorsqu'elle eut entendu la trahison infâme,
Sa constance à ce coup se sentit ébranler,
Et ses larmes alors se mirent à couler.

MELVIL.

Coupable Leicester !

ANNA.

O perfidie !

MELVIL.

O crime !

ANNA.

Et Mortimer encor est tombé sa victime !

MELVIL.

Mortimer de ses coups s'est du moins préservé.

ANNA.

Comment ?

MELVIL.

Il a su fuir.

ANNA.

Mortimer est sauvé !

MELVIL.

Oui.

ANNA.

Tout n'est pas perdu. J'ose espérer encore.

MELVIL.

N'espérez de salut que celui que j'implore :
Le salut éternel.

SCÈNE II.

MELVIL, ANNA, FEMMES ET DOMESTIQUES DE MARIE. (Ils sont vêtus de noir.)

MELVIL.

Mais ces femmes en pleurs
Nous annoncent la reine ; et j'entends leurs douleurs.

Madame, à cet aspect vous frémissez de crainte!

ANNA.

Quoi! va-t-elle marcher vers la fatale enceinte?
Descend-elle déjà vers le terrible lieu
Où des soldats cruels...

MELVIL.

Calmez vos sens.

ANNA.

Grand Dieu!
Je crois voir ces soldats et leur farouche escorte.
Du lieu terrible encor s'ouvre à mes yeux la porte!
Tout à l'heure moi-même... Ai-je bien pu le voir?

MELVIL.

Que dit-elle?

ANNA.

Les murs couverts d'un voile noir,
L'échafaud redoutable au milieu de la salle,
L'exécuteur farouche et la hache fatale,
Ont frappé mes regards et mes esprits glacés.
Autour de l'échafaud des spectateurs pressés,
Dans leur âme en secret hâtant déjà le crime,
D'un avide regard attendent la victime.

MELVIL.

Contraignez-vous; c'est elle!

ANNA.

O terribles moments!

MELVIL.

O Dieu !

(D'autres femmes entrent, toutes en deuil, et avec des signes de désespoir.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE.

(Elle est parée d'un vêtement blanc et a une couronne sur la tête. Ses femmes et ses serviteurs se rangent des deux côtés et donnent des marques d'une vive douleur.)

MARIE.

Pourquoi ces pleurs et ces gémissements?
Pourquoi me plaignez-vous, lorsque la délivrance
Vient mettre enfin un terme à ma longue souffrance?
Soyez joyeux plutôt de voir briser mes fers :
La prison disparaît et les cieux sont ouverts.
Dans cet affreux séjour, quand une femme altière
M'accablait de mépris, d'opprobres, de misère,
Que si longtemps encor je pouvais l'endurer,
C'était, c'était alors qu'il fallait me pleurer.
La bienfaisante mort, du doux pardon suivie,
Répare en un moment les fautes de ma vie :
L'être faible, abattu sous le fardeau du sort,
Est à son dernier jour relevé par la mort.
L'espoir rentre en mon âme, et l'orgueil qu'il me donne

Sur ma tête aujourd'hui replace ma couronne.

(Elle fait quelques pas et aperçoit Melvil.)

Quoi ! Melvil ! vous ici ! consolante amitié !
Mon malheur n'a donc point lassé votre pitié !
Chevalier, levez-vous. D'un serviteur que j'aime
La présence m'est douce à cette heure suprême ;
Et je rends grâce à Dieu, puisqu'il permet du moins
Que mon dernier moment ait vos yeux pour témoins,
Et que, prête à mourir, j'éprouve l'assistance
D'un ami dont le cœur partage ma croyance.

MELVIL.

Madame, cet espoir ne m'a jamais quitté.
Dieu me devait, pour prix de ma fidélité,
De vous servir encore à votre dernière heure.

MARIE.

Ah ! loin de tous les miens lorsqu'il faut que je meure,
A mes parents du moins vous porterez mes vœux,
Mon dernier souvenir, et mes derniers adieux.
Je remets en vos mains cette douce espérance.
Je bénis le monarque et la maison de France,
Mon oncle de Lorraine, et Guise, notre espoir,
Et tant d'autres amis que je ne dois plus voir.
Tous, ils seront nommés dans l'écrit que je laisse.
Quelque faible présent que mon cœur leur adresse,
J'espère que leurs cœurs, m'en payant le retour,
Ne mépriseront pas ces dons de mon amour.

MELVIL.

Vos vœux seront remplis.

MARIE.

J'en reçois l'assurance.

(Se tournant vers ses serviteurs.)

J'ai pour vous, de ma main, écrit au roi de France;
J'ai sur vous appelé son auguste secours:
Dans cette autre patrie allez passer vos jours:
Transportez vos destins dans cette heureuse terre.
Et pour jamais, surtout, fuyez de l'Angleterre.
Je ne veux pas qu'un jour le Breton orgueilleux
Du triste état des miens réjouisse ses yeux.
Et que, me poursuivant au delà de ma vie,
Il prodigue l'outrage à ceux qui m'ont servie.
Jurez-moi, si mes vœux ne sont pas superflus,
Que vous fuirez ces bords, quand je n'y serai plus.

MELVIL.

Nous vous le promettons.

(Tous avancent la main en signe de serment.)

MARIE.

De mon triste héritage
J'ai moi-même entre vous fait un égal partage.

(Se rapprochant d'Anna.)

Pour toi, ton amitié met peu de prix à l'or,
Anna, mon souvenir est ton plus cher trésor:

Prends ce don, ce tissu, ce gage de tendresse
Qu'a pour toi de ses mains embelli ta maîtresse :
Doux ouvrage, il a vu mes secrètes douleurs,
Hélas ! et bien souvent je l'ai mouillé de pleurs.
Quand il en sera temps, ta main fidèle et chère
En couvrira mes yeux : c'est un devoir sévère ;
D'un service cruel c'est t'imposer la loi ;
Mais je veux, mon Anna, le recevoir de toi.

ANNA.

(A part.)

Madame !... C'en est trop et ma constance est vaine.

MARIE.

Venez tous ; recevez l'adieu de votre reine.
Adieu. Ne pleurez pas. Pour un sort plus heureux
Nous nous retrouverons quelque jour dans les cieux.
J'en ai l'espoir. Je meurs dans la foi véritable.
Du crime qu'on me fait je ne suis pas coupable.
Puisse de mes erreurs Dieu ne pas me punir !
Melvil ! pour m'en absoudre, ah ! daignez me bénir.
Le ciel aux cheveux blancs donne ce droit suprême.
Le pardon d'un vieillard est celui de Dieu même.
Vous, qu'il me semble exprès envoyer en ce lieu.
Jadis mon serviteur, soyez celui de Dieu ;
Devenez son ministre et son saint interprète ;
Et, comme devant moi se courbait votre tête.
Abaissant devant vous mes yeux humiliés,

C'est moi qui, maintenant, me prosterne à vos pieds.

(La reine se met à genoux devant Melvil, et tout le monde s'agenouille.)

MELVIL, avec autorité.

Marie, autrefois reine, et maintenant martyre.
Lorsque le roi des cieux du monde vous retire,
Allez vers lui sans peur : l'or pur est éprouvé ;
De la paix du Seigneur l'instant est arrivé.
Coupable seulement des erreurs d'une femme,
Vos fautes dans le ciel ne suivront pas votre âme ;
Et quiconque vers Dieu s'élève avec amour,
N'emporte rien du monde au céleste séjour.
Adieu. Qu'un saint espoir, en mourant, vous soutienne.
Allez ; je vous bénis. Partez, âme chrétienne !
Dieu s'avance lui-même au-devant de vos vœux.
Et le pardon sur vous descend du haut des cieux.

(Paulet paraît à la porte. Melvil va vers lui, Marie reste à genoux, plongée dans la méditation.)

ANNA, à part.

Quel bruit ai-je entendu ? si Mortimer !...

MELVIL, revenant vers Marie.

Madame,
Avez-vous rassemblé les forces de votre âme ?

MARIE, se relevant.

Oui, Dieu m'occupe seul ; et je viens sans retour
De lui sacrifier ma haine et mon amour.

MELVIL.

Ainsi, sans redouter sa présence imprévue.
Du comte Leicester vous soutiendrez la vue?
Leicester et Burleigh demandent à vous voir.
Ils sont là.

SCÈNE IV.

MARIE, MELVIL, ANNA, BURLEIGH, LEICESTER, PAULET, DOMESTIQUES ET FEMMES DE MARIE.

(Burleigh et Leicester s'étaient arrêtés un moment au fond du théâtre. Leicester reste dans l'éloignement, sans lever les yeux, et Burleigh s'avance vers la reine.)

BURLEIGH.

Devant vous conduit par mon devoir,
Je viens, lady Stuart, de vos ordres m'instruire:
La reine désormais m'ordonne d'y souscrire.

MARIE.

Je reconnais ce soin.

BURLEIGH.

La reine a commandé
Qu'en vos justes désirs tout vous fût accordé.

MARIE.

J'ai déposé mes vœux dans un écrit fidèle.
Quant à moi, comme ici ma dépouille mortelle

En terre sainte, hélas! ne doit pas reposer,
Sans doute, après ma mort, on ne peut refuser
Que Melvil, remplissant ma plus chère espérance,
Aille porter mon cœur, auprès des miens, en France.
Aimable et doux pays qui vit mes heureux jours!
Hélas! ce triste cœur y demeura toujours.

BURLEIGH.

N'ordonnez-vous plus rien de notre ministère?

MARIE.

Saluez, en mon nom, la reine d'Angleterre:
Dites-lui mes adieux, et que du fond du cœur,
En allant à la mort, je pardonne à ma sœur.
Paulet, je vois des pleurs mouiller votre visage:
Oui, j'ai de mon malheur frappé votre vieil âge:
Mais du moins, Mortimer a pu se dérober
Aux fers où, malgré moi, je l'avais fait tomber.
En quelque lieu qu'il soit, qu'il conserve sa vie.
Peut-être il songe encore à la triste Marie;
Peut-être il forme encor de généreux projets;
Que Dieu les récompense! ils sont vains désormais.

SCÈNE V.

MARIE, MELVIL, ANNA, BURLEIGH, LEICESTER,
DOMESTIQUES ET FEMMES DE MARIE, LE SHÉRIF.

(La porte reste ouverte, et l'on voit des hommes armés.)

MARIE.

Eh bien, Anna! pourquoi ces nouvelles alarmes?
Oui, c'est l'instant fatal. Allons, sèche tes larmes.
Dans ce dernier adieu ne va pas m'attendrir:
Et sache voir du moins ce que je sais souffrir.
La mort entre tes bras me sera moins amère.
Milord, je vous demande une grâce dernière :
Jusqu'au dernier moment, qu'elle suive mes pas.
C'est elle qui, d'abord, m'a reçue en ses bras;
Sa main ouvrit jadis mes yeux à la lumière :
Ah! que la même main ferme encor ma paupière.

BURLEIGH.

Vous le voulez, madame; il faut y consentir.

MARIE.

C'en est fait. Maintenant, je suis prête à partir.
O mon Dieu! s'il est vrai que, dans ta grâce immense,
Le repentir ait place auprès de l'innocence,

Regarde avec bonté ce moment solennel,
Et daigne m'accueillir dans ton sein paternel.
Cette douce espérance en mourant me console.

(Elle se retourne pour partir, et rencontre Leicester. Elle tremble : ses genoux fléchissent. Le comte de Leicester la soutient. Il détourne la tête, et ne peut supporter sa vue. La reine le regarde un moment avec gravité et en silence. Enfin, elle lui dit :)

Comte de Leicester, vous me tenez parole.
Pour quitter ma prison j'attendais votre appui;
Vous venez, je le vois, me l'offrir aujourd'hui.

(Leicester demeure anéanti. La reine continue avec douceur.)

Oui, Leicester, un jour je conçus l'espérance
Que Marie à vos mains devrait sa délivrance;
Et l'espoir d'être libre était encor plus doux
En songeant qu'en effet je le serais par vous;
Par vous, ma liberté me devenait bien chère.
Maintenant que je suis prête à quitter la terre,
Que je me sens déjà sur la route des cieux,
Que je vais me mêler aux esprits bienheureux,
Libre des mouvements qui l'ont troublé sans cesse,
Je vous puis de mon cœur avouer la faiblesse,
Et sans rougir, si près de me taire à jamais,
Dire encore une fois combien je vous aimais.
Adieu. Vivez heureux. Plein d'espérances vaines,
Vous avez à la fois voulu plaire à deux reines;
Et vous avez, aveugle en vos crédules vœux,
Trahi le cœur aimant pour le cœur orgueilleux.

Aux pieds d'Élisabeth, adorez sa puissance;
Et puisse son amour n'être pas ma vengeance!
Allons. Je n'ai plus rien qui m'attache ici-bas.

(La reine sort. On la voit descendre dans le lieu du supplice, éclairée par des flambeaux. Le shérif est devant elle. Anna et Melvil sont à ses côtés. Burleigh et Paulet la suivent, ainsi que ses femmes et ses serviteurs.)

SCÈNE VI.

LEICESTER, ENSUITE SEYMOUR.

LEICESTER.

Et moi, je vis! Je vis! Les cieux ne tonnent pas!
Mortimer! viens, accours, un seul moment nous reste!
Ah! Seymour?

SEYMOUR.

Mortimer, frappé d'un coup funeste,
Milord, vient de périr. C'en est fait sans retour.
Il a trouvé la mort au pied de cette tour.

LEICESTER.

Il n'est plus!

SEYMOUR.

Ses amis, noble et vaillante escorte,
De la seconde enceinte avaient franchi la porte;
Ils marchaient vers ce lieu par un secret chemin,
Mais, partout de soldats enveloppés soudain,

Ils n'ont pu de Burleigh tromper la vigilance.
Tous ont péri. Venez, milord, fuyons en France.
L'Angleterre n'est plus pour vos jours sans danger;
Des amis vous suivront au royaume étranger.

LEICESTER, sans l'entendre.

Barbare Élisabeth! abominable reine!
Eh bien! la voilà donc, cette prudence humaine!
De tant de politique est-ce là tout le fruit!
Désirs ambitieux où m'avez-vous conduit!
Marie! ah! devait-elle au moment qu'elle expire,
De l'amour, sur mon âme, exercer tout l'empire!
Que dis-je? malheureux! c'en est fait sans retour;
Pour toi plus de bonheur, de tendresse, d'amour;
Te sied-il de montrer une pitié de femme!
De céder aux remords qui tourmentent ton âme!
Ce n'est pas maintenant qu'il les fallait avoir:
Maintenant, il te faut poursuivre ton devoir.

(Avec rage et d'un air égaré.)

Si tu veux de ta honte obtenir le salaire,
Achève. Encore un pas. Remplis ton ministère.
Va voir tomber sa tête; arme ton cœur d'airain;
Allons, je la verrai.

(Il marche rapidement vers la porte par où Marie est sortie; puis il s'arrête tout à coup.)

C'est en vain, c'est en vain:
Non, je ne puis passer cette porte fatale;

Non, je me sens saisi d'une horreur infernale.
Sortons d'ici... Seymour, ne les entends-je pas?
Le supplice s'apprête au-dessous de mes pas.
Sortons d'ici. Fuyons cette effroyable image.

(Il veut sortir par une porte de côté, et la trouve fermée.)

Quoi! quelque ange vengeur m'ôte-t-il le passage?
Faut-il que mon oreille écoute dans ces lieux
Les terribles apprêts que repoussent mes yeux?
Où fuir? J'entends la voix qui lui lit la sentence.
On l'exhorte. Elle parle. Elle impose silence.
Maintenant, elle prie; et de ma trahison
Peut-être à Dieu pour moi demande le pardon.
Cette espérance, hélas! ne sera pas comblée.
Un sourd frémissement règne dans l'assemblée.
Oui; j'entends les sanglots de ses femmes en pleurs.
Mais je n'entends plus rien. On se tait.

(Il prononce ces derniers mots avec une angoisse toujours croissante. Il s'est arrêté un moment. Tout à coup, en proie à une émotion déchirante, il pousse un grand cri.)

Ah!... Je meurs.

(Il tombe sans mouvement dans les bras de Seymour.)

FIN DE MARIE STUART.

LE

CID D'ANDALOUSIE

TRAGÉDIE

1825

PRÉFACE

Ce serait une longue histoire que celle des représentations de cette tragédie. Jouée pour la première fois le 1er mars 1825, elle paraît imprimée seulement aujourd'hui ; et ceux qui se souviennent de l'avoir vue au théâtre ne la retrouveront pas en la lisant toute semblable à celle qui a pu demeurer dans leur mémoire. Ils l'ont vu représenter telle que la censure l'avait faite, et je la donne maintenant telle que je l'ai faite moi-même et que je la retrouve dans mon premier manuscrit, qui date du commencement de 1823.

Je ne crois pas que jamais ouvrage ait été traité par la censure comme l'a été celui-ci. J'ai eu assez

récemment lieu de prendre part à la discussion d'une loi de censure théâtrale. L'opposition qu'elle a trouvée en moi n'était certainement pas toute désintéressée, et tenait pour beaucoup sans doute à cet ancien souvenir personnel. J'ai été trop opprimé dans la circonstance la plus décisive de ma carrière littéraire pour ne pas chercher à obtenir à l'art plus de protection et aux auteurs plus de garanties que n'en ont obtenu l'art et les auteurs de mon temps.

Le *Cid d'Andalousie* pourrait fournir plus d'un renseignement curieux à l'histoire de la censure en France, sous les dernières années de la restauration.

Voici un exemple des vers qu'on défendait à cette époque :

> Si garder un serment, même trop téméraire,
> Est un devoir sacré pour un homme ordinaire,
> Ce devoir dans un prince est la première loi.
> Jamais ne doit faillir la parole du roi.

Les censeurs de 1823 ont eu l'incroyable audace de biffer ce passage. Ils ne trouvaient pas prudent de laisser dire devant le peuple que le roi devait garder sa parole. N'y avait-il pas là déjà des symptômes de ce qui est arrivé plus tard ? L'esprit qui inspirait de semblables défenses ne conduisait-il pas naturellement à cet esprit de vertige qui devait bientôt monter jusqu'aux plus hautes têtes ?

D. Sanche, le Cid d'Andalousie, dans un transport chevaleresque, se jette aux genoux de sa maîtresse, et il s'écrie :

Que ne puis-je, à Rodrigue empruntant ses exploits,
Vous gagner des cités, des royaumes, des rois,
Des rois ! et devant vous jetant leurs diadèmes,
A vos pieds avec moi les voir tomber eux-mêmes !

Ce vœu, fort peu dangereux, ce semble, pour l'état; ce vœu d'un chevalier qui souhaite de courir les grandes aventures pour plaire à sa dame, paraissait, en 1823, contraire au respect dû à la royauté. Les censeurs ne permirent pas à D. Sanche d'humilier les rois au point de les amener vaincus aux pieds de sa maîtresse. Et c'étaient des retranchements faits avec cette intelligence qu'il fallait subir !

Ainsi me furent ôtés plus de trois cents vers, tous ceux, en général, qui avaient quelque vigueur et quelque signification. Ainsi, bien que j'eusse fait d'avance et de moi-même le sacrifice des passages où ma conscience pouvait reconnaître quelque intention contraire aux choses d'alors, on trancha partout dans le vif; la partie la plus forte et, pour ainsi parler, la plus virile de mon ouvrage, celle qui en faisait le corps et le nerf, avait disparu. La grande scène du premier acte, la base en quelque sorte sur laquelle tout le drame s'appuie, l'exposition enfin, sinon de l'action

du moins du sujet, avait été tout entière supprimée. En supprimant cette scène et les passages de même nature qui se trouvent dans l'ouvrage, on lui laissait encore sans doute ce qu'il pouvait avoir d'intérêt tendre et romanesque, mais on lui ôtait presque entièrement son sens grave et sérieux, et il n'y avait plus que des esprits très-exercés qui pussent bien comprendre ce que j'avais voulu dire.

Le nœud de la pièce n'avait pas été moins maltraité que l'exposition.

Le jeune roi Sanche IV, surpris la nuit sous la fenêtre de doña Estrelle par D. Bustos, est frappé, comme en pareille occurrence le fut, dit-on, Philippe IV, en compagnie du comte d'Olivarez, par le duc d'Albuquerque. On peut concevoir, surtout en se reportant aux mœurs et aux habitudes du XIIIe siècle, qu'une vengeance terrible ait dû être tirée d'un si grand outrage. Les censeurs de 1823, toujours par respect pour la royauté, qui assurément n'avait rien à voir dans cette affaire, ne souffrirent pas qu'un frère offensé frappât du plat de son épée un jeune prince libertin surpris en flagrant délit de corruption; de sorte que la vengeance du roi, ne paraissant plus avoir de cause suffisante, l'action de D. Sanche en devenait moins fondée et moins compréhensible.

Voilà au milieu de quelles entraves l'art avait à se

débattre, et de quels moyens privée cette pièce a dû se montrer devant le public. Je crus, dans ma vanité d'auteur, dans mon vif désir de voir représenter mon ouvrage, dans l'espérance que me faisait concevoir un sujet intéressant et pathétique, dans ma confiance surtout en deux admirables talents qui s'unissaient pour l'appuyer, qu'il pouvait encore, tout énervé, tout démembré qu'il était, marcher et se soutenir. C'était une grande présomption. Quoi qu'il en soit, c'est au prix de sacrifices qui étaient de nature à compromettre tout succès, que j'ai pu seulement arracher le *Cid d'Andalousie* aux mains des censeurs, après une lutte de plus d'une année, et encore, grâce à une intervention puissante, celle de M. de Châteaubriand, alors ministre des affaires étrangères.

Je ne connaissais pas M. de Châteaubriand, si ce n'est, comme tout le monde, par sa gloire. Je lui écrivis : « Monseigneur, vous êtes homme de lettres; je vous demande refuge, appui et justice pour un homme de lettres opprimé. » Le lendemain il m'avait entendu; le surlendemain, il m'avait fait rendre mon ouvrage.

Ceux qui venaient d'en défendre la représentation, non contents de mes soumissions imprudentes, trouvèrent, par les exigences successives dont ils le poursuivirent jusqu'au dernier jour et jusqu'à l'heure

même du lever du rideau, le moyen d'ôter à la concession qui leur était arrachée une bonne part de son prix. Mais ils n'ont pu diminuer pour cela en rien une gratitude que j'ai vivement ressentie alors et que je suis heureux d'exprimer aujourd'hui à mon illustre confrère. Je regrette que le *Cid d'Andalousie* n'ait pas eu plus de fortune et d'avenir, afin que la générosité de M. de Châteaubriand en reçût plus d'honneur.

Toutes difficultés semblaient passées, car le théâtre, très-bienveillant pour la pièce, attendait l'autorisation de la jouer avec quelque impatience. Mais à l'opposition des censeurs devaient succéder des obstacles très-inattendus, du côté même des comédiens. Après avoir lutté avec ceux-ci presque aussi longtemps qu'avec ceux-là, le *Cid d'Andalousie* était enfin représenté. Il avait, quelles qu'aient pu être les incertitudes du premier jour, triomphé des mutilations de la censure, de l'opposition de la Comédie et des hésitations du public. Tout à coup il s'est trouvé arrêté, après la quatrième représentation, lorsqu'il était lancé et que le vent était devenu favorable; il a disparu, comme un vaisseau qui a traversé des passes difficiles et qui disparaît subitement en pleine mer, par un beau temps, sans cause apparente, et sans que personne ensuite en entende plus parler.

On se souviendra peut-être que le personnage prin-

cipal de la pièce fut rempli par l'actrice inimitable qui brillait alors sur la scène parallèlement avec Talma. J'avais réuni à ce grand acteur, pour la première fois, dans le drame tragique, celle qui prêtait à la comédie tant de grâce, de naturel et de séduction. Tout était d'abord pour la pièce, je l'ai dit, empressement, facile vouloir, heureux présages; mais dès que j'eus annoncé que mon intention était d'y faire paraître Mlle Mars à côté de Talma, alors toute la chaleur des comédiens devint glace, toute la bonne volonté qu'ils portaient à l'auteur et à l'ouvrage se changea en sourde opposition et bientôt en guerre déclarée.

Je ne voudrais pas entrer dans de trop longs détails au sujet d'une pièce qui n'a paru que peu de jours sur la scène, et dont le public a détourné depuis longtemps sa curiosité ; mais, en publiant une tragédie que j'ai volontairement tenue dans l'ombre depuis tant d'années, je ne saurais consentir à laisser croire que je l'ai considérée moi-même comme tout à fait indigne d'attention ; et au moment où je suis amené à la reproduire, j'ai besoin de dire ici par suite de quelles circonstances il me semble permis de penser qu'elle n'a pas rempli sa destinée.

Ce n'était point par fantaisie, par frivole intérêt, et pour exciter une vaine curiosité, que j'avais voulu montrer Mlle Mars dans la tragédie avec Talma. En

donnant à la première actrice de la comédie un rôle tragique, je n'avais pas fait seulement une chose intéressante pour les spectateurs, et avantageuse pour la pièce, j'avais cru faire une chose utile pour l'art.

Qu'on se reporte un moment en 1825. Le public de cette époque n'était point tel qu'il est aujourd'hui et que l'ont fait des tentatives hardies et puissantes. Maintenant, façonné à tout, par le bien comme par le mal, par le beau comme par le laid, il n'est plus susceptible, il n'a plus d'étonnement. Il vient au théâtre disposé à se distraire et à prendre du plaisir, sans trop regarder de quelle façon et de quel côté il lui arrive. Il a en quelque sorte accepté tous les genres, comme les femmes d'à présent ont adopté toutes les modes qui leur vont bien, à quelque époque et à quelque pays que ces modes appartiennent. Le public, en 1825, voulait du nouveau, mais il se tenait en garde contre le nouveau : il était défiant, exigeant, chatouilleux ; on avait à compter avec ses susceptibilités, ses incertitudes, dirai-je ses préjugés. Une expression très-simple lui faisait froncer le sourcil ; il était sévère pour le mot propre ; les mots familiers lui plaisaient difficilement ; ce qui n'était pas noble ne pouvait passer qu'à grand' peine. Il y avait certains sentiments pris au vif, certains mouvements, vrais mais peu généreux, qu'il ne pouvait absolument souffrir.

Si l'on me permet un exemple, peut-être ceux qui ont assisté à la première représentation de la pièce qui précède celle-ci se rappelleront-ils qu'elle faillit tomber au quatrième acte, au moment où le comte de Leicester fait arrêter Mortimer. Le public fut indigné de tant de bassesse. Il y eut un soulèvement dans le parterre, soulèvement qui fut bientôt apaisé par l'admirable geste de Talma, dominant le tumulte de sa voix puissante, et donnant l'ordre de faire sauver en secret celui qu'il venait de faire arrêter devant tous. La première action était assurément selon la nature du personnage; la seconde était moins vraie et même ne l'était pas du tout; Talma me la conseilla cependant, tant il savait son parterre délicat et pointilleux, pour sauver l'acte et peut-être l'ouvrage. J'eus lieu de reconnaître la prudence du conseil. On ne pouvait donc pas toujours en 1820 montrer une situation dans tout son naturel, un caractère dans toute sa vérité.

Et il en était ainsi du style. Dans le même ouvrage, j'avais essayé de faire entrer en un passage du cinquième acte, qu'on a trouvé touchant, le mot de *mouchoir;* j'avais dit :

Prends ce don, ce *mouchoir,* ce gage de tendresse,
Que pour toi, de ses mains, a *brodé* ta maîtresse.

Ce *mouchoir brodé* épouvanta ceux qui entendi-

rent d'abord la pièce. Ils me supplièrent à mains jointes de changer des mots si dangereux, et qui ne pouvaient manquer de faire rire toute la salle à l'instant le plus pathétique, et je mis en place ceux qu'on lit aujourd'hui, et que je laisse subsister pour marquer en quelque sorte la date de cet ouvrage. J'écrivis :

Prends ce don, ce *tissu*, ce gage de tendresse,
Qu'a pour toi de ses mains *embelli* ta maîtresse.

On trouva ce *tissu* infiniment préférable ; cela était plus digne, et personne ne vit plus rien dans ces vers que de fort satisfaisant.

Or, le public de 1825 n'était guère différent de celui de 1820. Aucun ouvrage n'avait paru entre *Marie Stuart* et le *Cid d'Andalousie* qui fût de nature à apprivoiser son goût et sa dignité. Quand après un pas heureux, j'en voulus faire un second, qui portât l'art plus en avant, dans cette route où d'autres sont venus depuis laisser des traces plus profondes, je dus songer à appeler à mon secours tout ce qui pouvait rendre ce pas moins hasardeux. La plus grande innovation de ma tragédie était dans le style. J'avais cherché à le faire descendre cette fois au ton le plus simple et le plus familier que pût supporter le drame sérieux. Mais pour que ce naturel et cette simplicité ne fussent point jugés à contre-sens, et ne fussent point pris

pour de la négligence, de la faiblesse ou de la trivialité, il était nécessaire qu'ils fussent rendus au théâtre selon l'intention du poëte. Il me fallait un instrument qui pût abaisser le ton sans cesser d'être pur et harmonieux.

L'exemple et l'influence de Talma n'avaient encore pu apprendre aux actrices de son temps à parler. La tragédienne alors en réputation, Mlle Duchesnois, avait un admirable talent, de la vigueur, de beaux élans, une voix charmante; mais, il faut le dire, elle déclamait et chantait, elle ne parlait pas; elle avait plus de chaleur et de verve que de vérité, de naturel et de grâce. Mlle Mars, qui ne savait pas déclamer, possédait, outre cet avantage, les autres dons qui manquaient à Mlle Duchesnois. Elle me parut donc, pour l'œuvre que j'entreprenais, une indispensable auxiliaire; elle me sembla faite tout exprès pour apprendre à parler aux autres, et pour faire entrer, en y accoutumant le public, la comédie noble dans le domaine tragique. Voilà donc pourquoi je déclarai aux comédiens que le *Cid d'Andalousie* ne serait pas joué sans Mlle Mars. Alors grande rumeur et grande lutte. « Tous les moyens devaient être employés, me déclarèrent-ils à leur tour, pour entraver la pièce, soit avant, soit, s'il le fallait même, après. Il y allait de tout l'intérêt de leur théâtre; ils avaient fait, dans une comédie, un

premier essai de cette nature, dont le préjudice avait été pour eux en raison du succès même; ils n'en permettraient point, dans la tragédie, un second qui pouvait leur devenir aussi préjudiciable; Talma et Mlle Mars, jouant ensemble, ne feraient pas que la salle fût plus grande et plus pleine que lorsque chacun d'eux jouait séparément; la semaine, au lieu de six jours, n'en aurait plus que trois, etc. » Ces raisons étaient spécieuses; mais celles qu'on ne donnait pas étaient plus réelles : l'amour-propre et la jalousie, qui ne disaient rien, avaient plus d'influence dans toute l'affaire que l'intérêt, qui parlait si haut.

On me le fit bien voir. Toute la tragédie, défendant ses vieilles prérogatives, les reines, les grandes princesses, les jeunes princesses, et toute leur cour, furent sous les armes, le jour venu, pour défendre leur domaine et pour intimider les premiers pas de l'audacieuse rivale.

Mlle Mars, dans la retraite où l'accompagne le souvenir reconnaissant d'un public qu'elle a si longtemps charmé, se rappelle encore avec une sorte d'émotion l'impression qu'elle a éprouvée, elle qui ne paraissait jamais sur la scène qu'entourée et soulevée par des regards et des murmures approbateurs, lorsqu'elle sentit tout à coup qu'une disposition toute contraire à la bienveillance était organisée autour d'elle. Les

choses les plus faibles et les plus reprochables de mon ouvrage ne sont pas dans le rôle d'Estrelle, et cependant c'était seulement lorsque Estrelle était en scène que l'ouvrage paraissait menacé. L'actrice se troubla et resta d'abord au-dessous d'elle-même. Peut-être lui manquait-il une certaine force, une certaine puissance de moyens physiques, nécessaires pour bien rendre les parties énergiques du rôle d'Estrelle. Mais elle remplaçait ce qui lui manquait de ce côté par tant de naturel et de charme, que, passé le premier jour, le public ne lui souhaitait rien de plus, et revenait en foule l'applaudir.

Aussi, après la quatrième représentation, la Comédie-Française prit peur; elle crut que le *Cid d'Andalousie* allait avoir décidément un succès. Alors un acteur qui remplissait le rôle de Bustos tomba tout à point malade. Il fallut suspendre. Il ne commença à se remettre un peu que le jour où Talma partit pour son congé annuel: il ne se porta tout à fait bien que le lendemain du départ de Talma. A la fin du congé, ce fut un autre qui fit obstacle; celui-là ne fut pas malade, mais il refusa tout simplement de jouer. C'était un acteur plein d'intelligence, excepté dans ma pièce, où il jouait le rôle du roi, comme dit Skakspeare, abominablement.

Imitated humanity so abominably.

Il prétendit que son rôle était odieux; il n'aimait pas à être odieux, et il avait bien raison. Il avait rendu tel, en effet, un personnage dont, peut-être, avec de l'élégance, de la vivacité, de la jeunesse, de la grâce, avec quelques accents d'héroïsme, avec de la vérité et de l'âme dans les regrets et dans les remords, il eût pu rendre la situation excusable et à la fin intéressante. C'est du moins ce que croyait Talma, qui d'abord avait choisi ce rôle pour lui-même et ne le laissa jouer à un autre que parce que je lui persuadai qu'il était nécessaire à celui de don Sanche. Il avait aussi pensé à celui de Bustos. Ce n'est pas un médiocre honneur pour le *Cid d'Andalousie*, d'avoir eu trois rôles qui aient tenté Talma. Dans l'état où il se présente aujourd'hui devant le public, il est bien en droit de se prévaloir de tout favorable témoignage.

Vaincu par tant de difficultés, épuisé par tant de luttes, après quelques nouveaux efforts sans vigueur et sans volonté, je tombai enfin dans un tel découragement, et dans un tel dégoût, que je me sauvai bien loin des comédiens et du théâtre, emportant mon ouvrage, et jurant de ne plus y revenir : serment que la mort de Talma m'a rendu bientôt facile à garder. Talma était mon acteur et mon ami. C'était lui que je voyais en créant des personnages; je leur prêtais sa noble démarche, son beau visage, son admirable

voix, son âme émue et profonde, son naturel, sa simplicité. Avec lui, on pouvait tenter beaucoup; on était sûr que tout serait compris et rendu dans les plus fines nuances, depuis le plus haut idéal jusqu'à la vérité la plus familière; il savait tous les replis du cœur, toutes les formes de la passion; il avait les dons de la grâce comme ceux de la terreur. Et puis il était bon, encourageant, plein d'excellents conseils; il en avait dans le geste, dans le regard, dans le son de la voix, dans la démarche; tout en lui parlait, tout en lui se faisait comprendre. Il créait ainsi, presque à son insu, des situations et des personnages. Il a été le principal auteur de presque tous les drames de son temps, soit en les fécondant de ses avis, soit en les produisant sur la scène : seconde création qui lui appartenait à lui seul, et qui dépassait presque toujours en profondeur, en beauté, en vérité, l'idée que l'auteur lui-même avait conçue. Talma mort, l'art n'avait plus, du moins pour moi, d'appui et d'interprète. Je renonçai donc complétement à la scène. J'enfermai, avec le *Cid d'Andalousie* mes autres ouvrages commencés, mes études faites, mes plans, mes scènes ébauchées, tous les projets enfin auxquels j'avais longtemps attaché tant d'avenir; et comme la poésie était pour moi un besoin, je lui demandai des consolations, je me réfugiai dans mes souvenirs, je me mis à reproduire dans une suite

de chants lyriques mes voyages et mes impressions intimes, le plus souvent pour moi seul, non sans jeter quelquefois, je l'avouerai, un regard de regret vers le bel art qui avait été la passion de mon enfance et de ma jeunesse, que je commençais seulement à comprendre et que j'étais peut-être destiné à cultiver avec honneur.

Je n'ai pas même fait imprimer le *Cid d'Andalousie*, non pas, on le voit, que je le considérasse comme condamné, mais par suite de cette fatigue qui avait amené en moi l'indifférence, et peut-être aussi par une sorte de faiblesse et de prévision paternelles, par l'idée secrète et involontaire que plus tard je pourrais être conduit à le redonner au public. Il valait mieux, pour ce cas, qu'il conservât sa qualité de pièce nouvelle. Mais ces velléités dont un auteur peut si rarement se défendre ne sont jamais arrivées en moi à l'état de désir; et en conservant la possibilité comme le droit de faire reprendre mon ouvrage, je n'en ai jamais retrouvé la volonté.

Maintenant, qu'ai-je prétendu en tout ceci? Ai-je voulu dire que le théâtre a fait une grande perte en me perdant; que les comédiens et les censeurs ont commis un grand crime en m'étouffant; que mon ouvrage était destiné à faire faire un grand pas à l'art; que ses mérites étaient dignes d'une tout autre for-

tune, et qu'enfin le public a été bien malheureux d'être empêché de l'admirer? Eh! mon Dieu, sans autres obstacles que ceux qu'il portait en lui-même, le *Cid d'Andalousie* n'eût peut-être pas eu en définitive un beaucoup meilleur sort. Je ne me fais pas trop d'illusion; je vois tous ses défauts, et surtout maintenant, que je le retrouve au grand jour après l'avoir en quelque sorte oublié. Quel que soit le cours plus ou moins long, plus ou moins favorable, que cet ouvrage eût pu obtenir, les vrais juges, je ne me le dissimule pas, y eussent trouvé, soit dans le fond, soit dans la forme, soit dans le style, plus d'une raison d'être sévères. Mais enfin, si les censeurs ne l'avaient point tronqué, si les comédiens l'avaient laissé à lui-même, s'il n'eût point été brusquement arrêté à ses premiers pas, y a-t-il beaucoup de vanité à croire qu'il eût pu avoir plus de fortune qu'il n'en a eu? D'une part, représenté plus complet et dans son entier, il eût eu toute la valeur qu'il avait été en moi de lui donner; d'autre part, il eût subi véritablement l'épreuve du théâtre et du public. Bon ou mauvais, il n'a pu être jugé. C'est tout ce que j'ai prétendu dire.

Aujourd'hui que le voilà soumis à l'appréciation des lecteurs, je suis tenté de m'effrayer de cette espèce d'appel. Je m'en effraye avec d'autant plus de raison

qu'il paraît ici avec un grand désavantage de lieu et de temps; que ce qui pouvait produire de l'effet au théâtre peut n'être pas aussi bien compris à la lecture; que la littérature, depuis vingt années, a marché et même très-vite; que ce qui était nouveau en 1825 paraîtra vieux à présent; que des choses peut-être alors originales auront perdu toute originalité; que le style, alors d'une simplicité trop hardie, passera aujourd'hui pour timide; que les formes, alors élargies, sembleront étroites; enfin, que, par sa nature, il ne satisfera peut-être ni ceux qui sont restés fidèles aux modèles anciens, ni ceux qui se sont passionnés pour les tentatives nouvelles. On a dit que cet ouvrage était venu trop tôt. Aujourd'hui, ne dira-t-on pas qu'il vient trop tard?

Il est une chose qui m'a été particulièrement reprochée, et qui autrefois a paru à plusieurs un acte téméraire et presque un crime de lèse-majesté dramatique : le choix de ce sujet. J'ai été accusé de manquer de respect au grand Corneille, d'avoir conçu la folle pensée de lutter avec un tel homme, et de refaire le *Cid*. Il serait tard pour me disculper d'avoir eu une intention aussi insolente qu'elle eût été absurde; l'excuse même que j'en pourrais donner me semblerait déjà une irrévérence.

Si le sujet du *Cid d'Andalousie* était purement

d'invention, si les personnages n'étaient pas connus de l'Espagne comme ceux de Corneille le sont aujourd'hui de la France, on aurait pu me dire : « Pourquoi n'avez-vous pas inventé autre chose qu'une action qui fait ainsi souvenir de celle de Corneille ? » Mais si la tradition présente un sujet dont les circonstances se rapprochent parfois de celles qu'il a eues à mettre en scène, pourquoi m'aurait-il été défendu de l'aborder ?

C'est en lisant l'ouvrage que lord Holland a publié en Angleterre sur Lope de Vega et Guillen de Castro, que j'ai pris la première connaissance de ce sujet, qui m'offrait le développement d'une idée de grande moralité, en même temps que des effets de profond pathétique. Je me suis senti aussitôt entraîné. Je me suis mis involontairement à l'œuvre sans presque songer que le sujet eût du rapport avec celui qu'avait traité Corneille. J'éprouvai pourtant bientôt quelque hésitation, non assurément de peur qu'on me reprochât d'avoir voulu refaire un chef-d'œuvre, mais dans la crainte plus raisonnable et plus naturelle de toucher par moment de trop près à des situations du *Cid* et de faire trop apercevoir de ma petitesse en me trouvant ainsi quelquefois dans le voisinage de Corneille, grand du double avantage que lui donnaient sur moi son génie et sa priorité.

A ne considérer qu'en masse et de loin le sujet du

Cid d'Andalousie, il n'est pas d'abord en effet sans ressemblance avec celui du *Cid*. La scène est de même à Séville. C'est de même un mariage rompu par un duel, et une jeune fille forcée par le point d'honneur de demander la mort de l'homme qu'elle aime. Mais c'est ici qu'on peut remarquer avec Saint-Réal combien ce que les choses ont de différent change ce qu'elles ont de semblable; et sans même parler du but de ma pièce, de ses caractères, de la plupart de ses situations, si différents du but, des caractères et des situations de Corneille, la seule intervention dans mon ouvrage d'un jeune roi amoureux qui en noue et en dénoue toute l'action, fait du sujet du *Cid d'Andalousie* un sujet véritablement nouveau.

Toutefois, en donnant à cet ouvrage ce titre, le Cid d'Andalousie, *el Cid Andaluz*, ainsi que Séville appelait en son temps don Sancho Ortiz, j'ai peut-être eu tort; j'ai fait trop sentir par la ressemblance du nom celle qui pouvait exister dans le sujet. Au lieu de résumer dans un nom toute cette ressemblance, j'aurais sans doute mieux fait d'en détourner l'idée par un titre moins significatif. Il m'avait paru plus franc, et partant plus habile, de la proclamer moi-même. Il me semblait que j'allais au-devant des critiques, que je montrais moins ma prétention que mon respect et ma déférence, en me plaçant ainsi sous l'invocation du

Cid de Corneille et sous la faveur dont jouit le nom seul de son premier chef-d'œuvre.

Il existe en Espagne deux pièces sur ce sujet, emprunté aux vieilles chroniques castillanes : l'une très-ancienne, très-rare et presque inconnue des Espagnols eux-mêmes, attribuée à Lope de Vega ; l'autre, plus moderne et qui se joue quelquefois encore sur les théâtres de Madrid et sous le nom de Maria Triguéros, mais qui n'est en réalité que l'ancienne pièce accommodée au goût moderne. Les scènes, les passages, les vers, qui ont le plus de valeur dans cet ouvrage y sont textuellement transportés de l'autre. Maria Triguéros n'a guère fait qu'entourer les vieux brillants d'une nouvelle monture de peu de prix, de sorte qu'on peut dire que cette seconde pièce est encore de Lope de Vega. Elle s'imprime même sous son nom et sous ce titre : *Sancho Ortis de las Roelas, ó la Estrella de Sevilla.*

En traitant le premier ce touchant sujet, Lope de Vega semble en avoir voulu laisser la fleur aux poëtes qui viendraient après lui. L'intérêt politique et l'intérêt moral qu'on y peut trouver devaient être pour lui choses inaperçues, ce n'était pas la tendance de son temps ; mais on pourrait s'étonner qu'un sujet qui offrait une source si féconde de pathétique n'ait jamais parlé qu'à son esprit sans toucher un mo-

ment son âme, et sans lui inspirer jamais un mot qui sentît les larmes. Il n'y a guère vu, pourquoi craindrais-je de le dire, qu'une intrigue intéressante. Encore cet intérêt s'arrête-t-il au second acte de sa pièce, dont tout le reste est assez peu digne d'attention. Ce n'est en quelque sorte qu'un canevas, mais où l'on trouve plusieurs intentions fort dramatiques, dont j'ai fait mon profit. La seconde partie du second acte m'a paru surtout remarquable; aussi je l'ai prise tout entière. Du reste point de caractères, si ce n'est celui du frère, qui est bien indiqué. Plus d'éclat dans les pensées que de vérité dans les sentiments, plus de mouvement dans l'action que de vie dans les personnages; peu de goût, peu de style, ni profondeur ni émotion.

Lope de Vega était sans doute un homme doué de beaucoup de génie, et l'on doit l'admirer comme un prodige d'invention, de facilité, d'esprit, d'abondance; mais son génie était plutôt d'un improvisateur que d'un poëte. Comment demander autre chose que de rapides esquisses à un homme à qui il est arrivé souvent, comme il s'en vante lui-même, de faire passer une pièce en vingt-quatre heures de son cerveau sur le théâtre?

> Pues mas de ciento en horas veinte cuatro
> Pasaron de las musas al teatro.

Comment lui demander de creuser un sujet, d'en reconnaître les diverses faces, de méditer des caractères, de faire du style? Il faut que tout ce qui vient sous sa plume se répande en hâte et comme au hasard sur le papier; et cette rapidité de composition était bien habituelle à Lope, puisqu'il a pu écrire à lui seul presque autant de pièces de théâtre que les auteurs réunis de toutes les nations. Et la surprise redouble, si l'on considère que, en écrivant dix-huit cents comédies, il a trouvé encore des moments perdus pour jeter au public vingt et un volumes in-4° de poésies légères, et autres ouvrages, parmi lesquels sont entremêlés cinq ou six poëmes épiques; car, non content d'être le prince du théâtre, il voulait encore ôter aux Italiens le sceptre de l'épopée moderne, et il avait fait vingt chants sur la *Jérusalem conquise*, pour détrôner le Tasse, en même temps que vingt chants sur la *Beauté d'Angélique*, pour détrôner l'Arioste.

Des ouvrages créés avec une si merveilleuse facilité, avec une si inconcevable abondance (on a compté que Lope de Vega avait écrit plus de dix millions de vers [*]), peuvent donc étonner en masse et faire à leur auteur

[*] Il n'en reste guère aujourd'hui que le tiers. Cinq cent quinze pièces existent encore dans les recueils imprimés, et, sur ce nombre, huit ou dix seulement sont représentées.

une réputation colossale, tandis que chacun d'eux en particulier reste souvent incomplet et soutient difficilement la critique : poëte fort inférieur à Shakspeare, avec lequel il marchait parallèlement dans le XVIe siècle, et à qui il ressemble par la forme, sans lui ressembler en rien par ce fond qui touche au cœur humain. Tout cela soit dit sans diminuer, dans ma pensée, l'admiration à laquelle a droit ce surprenant génie, sans affaiblir en rien surtout les obligations que lui a cette pièce, dont il a fourni les plus dramatiques situations; sans méconnaître enfin la prodigieuse influence qu'il a exercée sur tous les théâtres du continent, sur l'Angleterre même, et peut-être sur Shakspeare : car Lope de Vega, quoique du même âge que ce grand poëte, avait déjà inondé le théâtre de ses comédies quand Skakspeare donnait son premier ouvrage, et les relations des Pays-Bas et de la Grande-Bretagne avaient dû répandre en Angleterre quelque étude de l'espagnol. Shakspeare a donc pu connaître Lope, dont la renommée était si populaire, et si étendue qu'elle avait pénétré jusqu'en Asie, et qu'on le jouait dans le sérail même de Constantinople.

Il est incontestable du moins que son influence a été fort grande chez nous. Notre théâtre a été longtemps tout espagnol. Elle pouvait être plus salutaire et nous aider à fonder en France un théâtre, comme le sien,

national ; car Lope de Vega est tout moderne, tout historique, tout imprégné des mœurs, de la religion, des croyances, de l'esprit de son temps et de son pays ; et c'est en cela qu'il eût dû être imité, et non dans les complications et les *disparates* de ses intrigues ; c'est en cela qu'il peut encore de nos jours servir de modèle, et non dans les formes de son drame qui, sans mesure et sans proportions, ne sauraient convenir au nôtre.

Ici se présenterait, si cette préface ne s'était déjà trop prolongée, une question souvent agitée et qui n'est pas encore complétement résolue, bien que le bruit de la lutte ait cessé : la question de l'art, de l'art moderne, de l'art français, des formes qui conviennent à notre théâtre, de l'extension qu'il peut admettre, des limites qu'il doit s'imposer, pour satisfaire, en même temps que les exigences nouvelles, notre goût si différent de celui des autres pays : car il y a un goût français, un goût d'ordre, de règle, de limites, de lois, même au milieu de la plus grande liberté. Cette question me conduirait loin ; il y aurait trop à dire, la préface deviendrait plus longue que la pièce. Aussi bien la pièce elle-même est l'expression et pour ainsi dire le résumé du genre et du système que j'aurais cherché à faire prévaloir, s'il m'avait été donné de persévérer dans la carrière et d'y produire de nouveaux essais. D'éclatants exemples étaient bien faits

pour m'entraîner. Pourtant, encore aujourd'hui, en revoyant le *Cid d'Andalousie*, j'y retrouve à peu près, surtout dans la première partie, et talent à part, tout ce que semble réclamer, à mon sens, la tragédie moderne. Porter au delà la liberté des formes et du style, je ne crois pas que je l'eusse tenté. J'aurais cherché à faire mieux, mais non sans doute à faire plus.

LE

CID D'ANDALOUSIE

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

DON SANCHE IV, roi de Castille, surnommé le Brave.
DON SANCHE ORTIZ DE LAS ROELAS, surnommé le Cid d'Andalousie.
DON BUSTOS TABÈRA, régidor de Séville.
DOÑA ESTRELLE TABÈRA, sœur de don Bustos
DON JUAN DE LARA, favori du roi.
DON ELIAS DE MENDOZA, camarero mayor.
DON GONZALÈS DE BIEDMA, alcade mayor.
DON PERÈS DE GUZMAN, seigneur de la suite du roi.
DOÑA BÉRENGÈRE, amie et cousine d'Estrelle
INÈS, caméristе d'Estrelle.
ZORAÏDE, esclave more d'Estrelle.
DAVILA, fauconnier de la maison de las Roëlas.
ENRIQUE, domestique de don Bustos Tabèra.
UN HÉRAUT D'ARMES, UN PAGE DU ROI.
SEIGNEURS CASTILLANS, OFFICIERS, PAGES DU ROI.
ALCADES, RÉGIDORS, DAMES ET NOBLES DE SÉVILLE.
DOMESTIQUES DE DON BUSTOS, PAGES DE DOÑA ESTRELLE.

La scène est à Séville, au XIIIe siècle (1284).

Les 1er, 3me et 5me actes se passent dans l'Alcazar, ancien palais des rois mores; le 2me et le 4me dans la maison de doña Estrelle et de don Bustos.

LE

CID D'ANDALOUSIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'entrée de l'Alcazar : cour de marbre entourée de deux étages de galeries, rafraîchie de fontaines jaillissantes, couverte de tentes et d'étoffes précieuses. Les parois sont ornées de toutes parts de peintures à fresque et d'inscriptions arabes. On devine, à travers les toiles des tentes, un ciel chaud et éclatant.

SCÈNE PREMIÈRE.

INÈS, BÉRENGÈRE.

(Elles sont assises sur le devant de la scène parmi plusieurs rangs de femmes brillamment parées, qui attendent l'arrivée du roi. Des pages et des officiers de la cour passent en hâte de moment en moment, s'arrêtant à peine pour répondre à qui les interroge. Des gardes paraissent aux portes extérieures. On entend au dehors les cris éloignés de la foule qui salue le passage du roi, et le bruit des cloches mêlé à celui des trompettes et autres instruments.)

INÈS, à Bérengère.

Entendez-vous ces cris dont Séville enivrée
Accueille de son roi la solennelle entrée?

VOIX LOINTAINES.

Vive le roi!

BÉRENGÈRE.

Combien on en paraît charmé!

INÈS.

Il est jeune!

BÉRENGÈRE.

Il est brave!

INÈS.

Aimable autant qu'aimé!

VOIX LOINTAINES.

Le roi!

INÈS.

Déjà les voix, rapprochant l'intervalle,
Paraissent s'élever de la porte Royale.

BÉRENGÈRE.

Dona Estrelle au palais n'est point venue encor!

INÈS.

Non, et même elle doit, chez dona Éléonor,
D'un balcon seulement voir passer le cortége.

BÉRENGÈRE.

Ah! j'en veux à Bustos. A-t-il le privilége,
Quand tout doit concourir à l'éclat de ce jour,
De dérober sa sœur aux regards de la cour?
Si, de tant de trésors dont Séville se pare,
Estrelle est en effet le trésor le plus rare,

Séville aurait aimé de dons aussi brillants
S'enorgueillir aux yeux des jaloux Castillans.

INÈS.

Madame (je le puis dire avec confiance,
Moi qui la sers, à vous, sa compagne d'enfance,
A vous, dans ses secrets si souvent de moitié,
Et que lui joint le sang non moins que l'amitié),
Bustos, devant le roi, si je sais m'y connaître,
Semble craindre en effet de la laisser paraître;
Même, apprenant qu'ici vient habiter la cour,
De l'hymen de sa sœur il avance le jour.
J'ignore ses raisons; mais, à ne vous rien taire,
Cet hymen, fait sans bruit, cache quelque mystère.

BÉRENGÈRE.

Vouloir aux yeux du roi dérober sa beauté,
C'est prétendre d'un astre empêcher la clarté;
Et dans notre Séville elle est trop célébrée
Pour que d'un jeune prince elle reste ignorée.
Mais Estrelle, si près de se voir un époux,
Doit-elle en croire un frère incommode et jaloux?

INÈS.

De l'éclat qu'elle aimait aujourd'hui peu frappée,
De son hymen prochain elle est trop occupée;
Et, le cœur tout rempli de tant d'aimables soins,
Songe à les savourer en paix et sans témoins.
Comme moi, vous devez la reconnaître à peine :

Cette Estrelle, autrefois de ses charmes si vaine,
Qui portait son regard d'un air si triomphant,
Qui, dans ses goûts légers capricieux enfant,
De spectacles, de jeux, de plaisirs idolâtre,
Vivait, le cœur si jeune et l'esprit si folâtre,
Sérieuse à présent, tout en elle a changé :
Elle aime.

BÉRENGÈRE.

Et ce vainqueur, qu'au joug elle a rangé,
Dont elle est à la fois la maîtresse et l'esclave,
Ce don Sanche, ce cid, si galant et si brave,
Comment, fier de son choix, n'a-t-il pas souhaité
De faire ici d'Estrelle admirer la beauté?
Il est si doux de voir triompher ce qu'on aime!
Tout à l'heure mes yeux l'ont rencontré lui-même,
De quelques chevaliers escorté par honneur;
Il semblait rayonnant d'amour et de bonheur.
Sur un coursier brillant qu'il montait avec grâce,
Au cortége sans doute il allait prendre place.
Non, je n'ai vu jamais plus noble cavalier
D'un art plus élégant manier un coursier.
Si brave, il méritait une épouse si belle;
Elle est digne de lui, comme il est digne d'elle.
Mais quoi! n'est-ce pas lui qui vient?

INÈS.

A ses côtés

J'ai même reconnu don Bustos... Écoutez!
Du peuple en ce moment la clameur plus marquée
Semble nous annoncer qu'on entre à la mosquée.

BÉRENGÈRE.

Leur présence bien mieux nous dit que désormais
Le roi ne peut tarder à paraître au palais.

INÈS.

De la suite du roi vient sans doute ce page.
Je veux l'interroger.

(Un page passe au fond du théâtre. Elle va au-devant de lui avec Bérengère. Elles se mêlent ensuite aux autres femmes. On les perd de vue, et elles ne viennent reprendre leurs places qu'au moment de l'arrivée du roi.

Pendant cette scène et celle qui va suivre, on entend de loin en loin des rumeurs et un faible bruit d'instruments qui arrivent comme par bouffées, et font souvenir du mouvement qui se fait dans les rues de Séville.

Don Sanche et don Bustos, qui sont entrés, et qui paraissent causer bas ensemble en s'avançant du fond du théâtre, se trouvent alors sur le devant de la scène.)

SCÈNE II.

D. SANCHE, D. BUSTOS.

D. SANCHE.

Oui, plein de son image,
Ici, dans cet espoir je devançais le roi;
Et mes regards encor la cherchent malgré moi,

Entre tant de beautés, moins brillantes sans elle.
Rien saurait-il briller où manque donc Estrelle?
Elle était nécessaire à l'éclat d'un tel jour,
Et mon orgueil se plaint non moins que mon amour.

D. BUSTOS.

Sanche, de tout son sort demain tu seras maître;
Mais jusque-là du moins, c'est à moi seul de l'être.
Enfin, j'ai mes raisons. Ménageons notre honneur,
Et loin d'un lieu semblable enfermons ton bonheur.

D. SANCHE.

Ah! qu'il soit bien plutôt vu de toute la terre!

D. BUSTOS.

Imprudent!

D. SANCHE.

Hé! pourquoi toujours ce front austère,
Tel que d'un mécontent qui, triste et soupçonneux,
Dans le bonheur public se défend d'être heureux?
Bustos, je te comprends mieux que tu ne t'expliques.
N'oublirons-nous jamais nos haines politiques!
Un roi vient, qui te vit à son règne opposé;
Pourquoi, lorsque du roi nul n'est plus divisé,
Conserver contre lui ta mémoire ulcérée,
Défendre que ta sœur paraisse à son entrée,
Demeurer à l'écart, et seul ne venir pas
Avec Séville entière au-devant de ses pas?

D. BUSTOS.

C'est assez de l'attendre. Et s'il n'était d'usage
Qu'un régidor au roi vînt montrer son visage,
Si l'ordre du conseil ne l'exigeait ainsi,
Sans doute on n'eût pas vu Bustos l'attendre ici.
Don Bustos Tabèra n'a point appris à plaire.
Et j'aime peu d'ailleurs tout ce bruit populaire,
Tout ce vain mouvement d'un vulgaire sans foi,
Amoureux du spectacle encor plus que du roi,
Et qui, du même cœur dont il le suit, peut-être
Irait voir dès demain entrer un autre maître.

D. SANCHE.

Ah! Bustos!

D. BUSTOS.

Mon ami, que le roi d'Aragon,
Des fils de la Cerda relevant la maison,
Suivi des deux infants entre avec une armée,
Tu verras de nouveau cette foule charmée
Courir vers les vainqueurs, et, comme eux triomphants,
Tous pour les voir passer conduire leurs enfants.
Le spectacle est le but, le besoin du vulgaire :
C'est lui seul, non ses rois, qu'il cherche à satisfaire :
Et de la même ardeur, du même empressement
Qu'il va voir leur entrée ou leur couronnement,
Ce peuple, si du sort les frappait le caprice,
Comme un spectacle encore irait voir leur supplice.

Naples et Conradin l'ont montré de nos jours.
Ne nous prenons donc pas à tout ce vain concours.
Ces cris autour d'un roi font rarement connaître
Qu'il soit aimé, surtout qu'il soit digne de l'être;
De même qu'à son tour il trompe, et seulement
Rend à des cris menteurs un sourire qui ment.

D. SANCHE.

Ah! c'est d'un peuple heureux calomnier la joie,
C'est offenser le roi que le ciel nous envoie,
C'est...

D. BUSTOS.

Faut-il l'avouer? J'ai peine à voir la cour
Aujourd'hui dans Séville établir son séjour.
Séville était heureuse et tranquille et pudique,
Riche de bonnes mœurs, de vertu domestique;
Quels nouveaux dons la cour lui va-t-elle apporter?
Qui n'a ni sœur ni femme à faire respecter
Peut applaudir le roi; qu'il s'écrie et le loue,
J'y consens; mais pour moi, qui l'ai vu dans Cordoue,
Alors qu'en ce pays j'allais avec ma sœur
De mes biens paternels m'établir possesseur,
Qui connais sa jeunesse ardente et corruptrice,
Et sa cour, d'un tel roi fidèle imitatrice,
Certes, quand je le vois accueilli sur ces bords,
Je ne puis de Séville imiter les transports.
Qu'il soit brave, brillant, aimé de la victoire,

Que m'importe! Et d'ailleurs cet éclat, cette gloire,
Ce courage, comment puis-je les accueillir?
Comment puis-je honorer ce que j'ai dû haïr?
Don Sanche, j'ai par lui vu les guerres civiles
Embraser nos châteaux et nos bourgs et nos villes;
J'ai par lui, du vieux roi resserré dans nos tours,
Vu le chagrin rongeur hâter les derniers jours.
Avant qu'il eût fermé la tombe paternelle,
Ce roi tant admiré, qu'était-il? Un rebelle.
Souffre que je poursuive, et ne m'interromps pas :
Oui, je vois où je suis; je parlerai plus bas.
Eh bien! si les Cortès, examinant ses titres...

D. SANCHE.

Ah! cessons. De quel droit nous faire ses arbitres?
Examiner un roi, quand Dieu nous l'a donné,
Et l'a de l'huile sainte au temple couronné!
Marqué dès ce moment d'un sacré caractère,
Il règne; et nous devons obéir et nous taire.
En quel temps sommes-nous, si l'on peut aujourd'hui
Discuter cette foi qu'il faut avoir en lui?
Du trône et de l'autel étroite est l'alliance;
Ils veulent l'un et l'autre une même croyance.
Vois : Qui d'entre le peuple, et qui des chevaliers,
Auprès du trône même élevés les premiers,
Ne s'empresse, au signal que le prince leur donne,
De mourir, s'il le veut; de frapper, s'il l'ordonne;

D'obéir sans réserve à ses commandements;
De lui sacrifier les plus chers sentiments;
D'abjurer, à sa voix, amis, parents, famille?
Sa jeunesse orageuse a troublé la Castille,
Il fut ingrat, rebelle, et sans frein et sans loi?
Il se peut; j'y consens : mais enfin, c'est le roi!
Des fautes de l'infant le roi n'est plus coupable.
Et de ses faits d'ailleurs à Dieu seul est comptable.
Nous, sujets, nous devons révérer à genoux
Le droit qu'en le sacrant Dieu lui donna sur nous.

D. BUSTOS.

J'honore aussi des rois le droit héréditaire,
Mais sans prêter au ciel ce qui vient de la terre.
Font-ils le mal? ce droit n'est que profane et vain;
C'est par le bien lui seul qu'un roi le rend divin.
S'il est juste ou clément, s'il oublie ou pardonne,
Ah! de Dieu même alors relève sa couronne.
Avant donc d'obéir j'ai lieu d'examiner.
D'un pareil sentiment Sanche peut s'étonner,
Mais moi, lorsqu'au berceau tu n'étais pas encore,
Après le dernier roi de la famille more.
J'ai vu dans cette noble et vaillante cité,
Luire, bien jeune alors, des jours de liberté :
On s'en souvient longtemps. Tu n'as pas pu connaître
L'inexprimable bien de vivre exempt de maître,
D'être l'égal de tous, de n'obéir qu'aux lois!

Je ne regrette point de vivre sous nos rois,
Je les sers, j'ai versé mon sang pour leur querelle;
Mais je dois distinguer, mieux que d'autres fidèle,
Quelle est l'obéissance, et quand c'est un devoir,
Où s'arrête le droit, qui seul fait le pouvoir:
Je ne sais point trouver, en tout sens, légitime
Le droit capricieux qui peut vouloir un crime,
Et qui, comme sa loi n'est que sa volonté,
Nous fait... même justice, avec iniquité.
Je repousse de moi comme la servitude
Une fidélité qui n'est qu'une habitude.
Je ne concevrai pas qu'un dévoûment égal
Exécute en aveugle ou le bien ou le mal :
La foi que je comprends, libre et mieux éclairée,
Sur la vertu du roi veut être mesurée.
En nos longs entretiens j'ai souvent combattu
Ce devoir insensé dont tu fais ta vertu :
Sans doute, il naît en toi d'une source héroïque;
Mais, Sanche, cette foi crédule et fanatique,
Ce dévoûment aveugle et sans règle et sans loi,
Cette religion du vassal pour le roi,
Transforma trop souvent en coupables esclaves
Les hommes les mieux nés et les cœurs les plus braves.
Le magique pouvoir les plie à tous ses vœux;
De leurs qualités même il peut s'armer contre eux;
De leurs plus nobles dons prostituer l'usage,

Flétrir le dévoûment, avilir le courage,
Détourner de son sens jusqu'au nom de l'honneur,
Et, le poussant à faux vers un but suborneur,
Faire souvent enfin d'une vertu sublime
Un instrument d'erreur, d'injustice ou de crime.

D. SANCHE.

Je ne réponds qu'un mot : Je suis né chevalier..
Les cours sont mon berceau, les armes mon métier;
Des princes castillans soldat héréditaire,
J'obéis sans juger mon roi plus que mon père.
Au surplus, je veux rompre un pareil entretien,
Heureux qu'un sentiment si différent du tien
Soit le seul qui jamais entre nous se conteste :
Sur ce point divisés, frères en tout le reste.

(Il lui tend la main. On entend un bruit rapproché de voix et de trompettes.)

Mais ce bruit qu'on entend de plus près s'élever
Annonce qu'au palais le roi vient d'arriver.

(Le théâtre s'est rempli par degrés d'une foule brillante. Les régidors de Séville forment au fond de la galerie un groupe où va se perdre don Bustos Tabèra. Don Sanche de las Roëlas va se ranger parmi les chevaliers sévillans qui précèdent l'entrée du roi).

SCÈNE III.

LE ROI, GONZALÈS DE BIEDMA, D. JUAN DE LARA, D. ÉLIAS DE MENDOZA, D. SANCHE DE LAS ROELAS, D. BUSTOS TABÈRA, PERÈS DE GUZMAN, BÉRENGÈRE, INÈS, RÉGIDORS, ALCADES, DAMES, NOBLES SÉVILLANS, SEIGNEURS DE LA SUITE DU ROI, PAGES, GARDES, UN HÉRAUT D'ARMES.

LE HÉRAUT D'ARMES.

Le roi!

(Salve d'instruments. Tout le monde se lève et se découvre. Le roi entre accompagné de Gonzalès de Biedma, alcade mayor, et d'autres alcades. L'un d'entre eux porte auprès du roi, dans un bassin d'argent, deux grandes clefs dorées.)

GONZALÈS.

Sire, on le voit, une telle allégresse
Ne trouve point fermé le cœur de Votre Altesse:
Votre contentement se fait lire en vos yeux.
Certes, depuis le jour, entre tous glorieux,
Où cette ville, enfin des Maures délivrée,
Vit du roi votre aïeul la triomphante entrée,
Jamais un tel concours et de pareils transports
N'ont du Guadalquivir fait retentir les bords.

LE ROI.

Alcades, je reçois d'une âme satisfaite
Les vœux dont votre bouche est ici l'interprète :
A mes loyaux sujets annoncez ma faveur :
Dites-leur que le roi les porte dans son cœur.
En vain jusqu'à ce jour, sans crainte je l'avoue,
En vain Valladolid, Burgos, Léon, Cordoue,
Et Tolède et Madrid, tant de nobles cités,
De mon sceptre nouveau suivaient les volontés:
Mon règne n'a pour moi commencé qu'à Séville :
D'aujourd'hui seulement je suis roi de Castille.
Ce lieu me plaît. Je veux que désormais la cour
Y vienne tous les ans faire quelque séjour.
J'y tiendrai les cortès. Séville m'a vu naître.
Élevé dans ses murs, j'aime à la reconnaître,
A retrouver ses tours, sa Véga, ses vergers.
Le parfum enivrant de ses bois d'orangers.
Et, pour parler encor d'une plus douce ivresse,
De ses femmes surtout la grâce enchanteresse.

PERÈS DE GUZMAN.

Ah ! Sire !

(Plusieurs seigneurs sévillans s'inclinent avec lui.)

LE ROI, appelant.

Mendoza !

D. ÉLIAS, s'approchant avec empressement.

Quel est votre plaisir ?

LE ROI, le prenant à part.

Écoute. Satisfais à mon secret désir.
N'as-tu pas remarqué sur la place des Armes
Un balcon que paraient les plus célestes charmes?

D. ÉLIAS.

Lequel? De leur éclat plusieurs m'ont ébloui.

LE ROI.

Celui que tu m'as vu saluer.

D. ÉLIAS.

Ah! celui
Qui, de femmes couvert, fit à votre passage
Pleuvoir sur nos chevaux des fleurs et du feuillage?

LE ROI.

Le suivant.

D. ÉLIAS.

Où régnait la belle Éléonor?

LE ROI.

Eh bien, à ses côtés, plus ravissante encor,
Parmi d'autres beautés as-tu remarqué celle
Dont le regard lançait une noire étincelle,
Qu'ornait une si douce et si noble pâleur,
Qui portait à son sein une grenade en fleur?

D. ÉLIAS.

La plus jeune? En effet elle a frappé ma vue.

LE ROI.

On la nomme, Élias?

D. ÉLIAS.

Elle m'est inconnue.

LE ROI.

Inconnue, elle! Va, cours et sache son nom,
Sa famille, son rang, ses titres, sa maison,
Tout son sort, et reviens aussitôt me l'apprendre.
Tu sauras l'intérêt que toi-même y dois prendre.
Hâte-toi.

D. ÉLIAS.

J'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ D. ÉLIAS DE MENDOZA.

LE ROI.

Eh bien, approchez-vous,
Messieurs; je ne veux point cet espace entre nous;
Les magistrats du peuple et ma brave noblesse
Ne sauraient de trop près entourer ma jeunesse.
Que ne puis-je, en un jour pour moi si fortuné,
De tout le peuple encor me voir environné!
Je sais apprécier et saurai reconnaître
L'amour, bien que tardif, qu'il témoigne à son maître.

J'entends que désormais dans un commun oubli
Le passé, quel qu'il soit, demeure enseveli;
Et, pour en effacer jusques aux moindres traces,
De mes prédécesseurs je confirme les grâces,
Je reconnais les dons, priviléges, bienfaits,
Qu'à la ville, au chapitre, aux couvents ils ont faits.
Mon trésor y joindra ses royales largesses.
J'avais dans mon courroux juré d'autres promesses.
Ces clefs que l'on m'apporte et ces cris que j'entends,
Vous me les avez fait attendre un peu de temps,
Messieurs; mais tout s'oublie en un jour si prospère.

GONZALÈS.

Sire, tant qu'a vécu votre glorieux père,
Taut que sa mort n'a point dégagé notre foi,
Séville n'a point dû connaître d'autre roi.
Mais plus à l'ancien maître elle resta fidèle,
Plus son maître nouveau doit être assuré d'elle;
Sa loyauté première atteste qu'aujourd'hui
Elle ferait pour vous ce qu'elle a fait pour lui.
Ne vous fiez jamais, quoi qu'il veuille paraître,
A quiconque une fois a pu trahir son maître;
Il est déjà tout prêt vous-même à vous trahir.
Mais nous, que le devoir n'a jamais vu faillir,
Croyez à nos serments.

D. SANCHE.

Garants de la promesse,

Sire, nous apportons aux pieds de Votre Altesse
Une vaillante épée, un invincible honneur,
Une foi qui saurait survivre à son bonheur.
Acceptez-en l'hommage, éprouvez-en le zèle;
Et, si l'occasion bientôt vous paraît belle,
Si quelque grand péril se présente à courir,
Essayez si pour vous nous oserons mourir.

LE ROI.

A ce ton généreux, à ce noble langage,
A cette rare foi, dont j'accepte le gage,
Si j'en crois le soupçon que d'abord j'ai formé,
Tu dois être don Sanche.

D. SANCHE.

Oui, vous m'avez nommé,
Sire.

LE ROI.

Je suis content, Sanche, de voir un homme
Que pour le plus vaillant ce royaume renomme.
De loin, à ton insu, ton mérite et ta foi
T'avaient gagné déjà l'estime de ton roi.
Je n'ai point ignoré que dans cette contrée,
Tes vœux depuis longtemps appelaient mon entrée,
Et j'étais fier de voir défenseur de mes droits
Celui dont ma jeunesse admirait les exploits.
Sanche, de ta valeur les brillantes merveilles
Ont souvent dans Tolède étonné mes oreilles.

J'ai connu ton audace au jour d'Algésiras,
Et contre Abdul-Hamid j'ai su tes trois combats.
Même, je ne t'ai pas sans quelque jalousie
Entendu surnommer le Cid d'Andalousie.
Infant, d'un pareil nom je pouvais m'alarmer;
Roi, j'aime, devant tous, à te le confirmer.

D. SANCHE.

Sire! c'est un éclat qui moi-même me blesse.
Le poids d'un si grand nom accable ma faiblesse.
Gloire immortelle au Cid! Craignons de l'insulter;
Et de loin seulement laissez-moi l'imiter.

LE ROI.

Garde, garde ce nom que le peuple te donne.
Chancelier, qu'il soit fait ainsi que je l'ordonne;
Qu'en faveur d'un sujet si brave et si loyal,
Le titre en soit demain scellé du sceau royal.
Je veux qu'à l'avenir, pour l'honorer encore,
D'un plus riche blason son écu se décore,
Et prenne, en souvenir de ce qu'il fit pour nous,
Devant trois palmes d'or, trois Mores à genoux.
Sanche, ainsi de ton roi deviens la créature,
Vassal de ma faveur; et, pour investiture,
Prends cette chaîne d'or, que de ma propre main
J'arrachai, dans Palos, au cou d'un Africain.
Mon sein dans vingt combats l'a noblement montrée;
Que, par son nouveau maître encor plus illustrée,

Sur ton sein elle brille et m'atteste ta foi,
Symbole du lien qui t'attache à ton roi.
Et si, par aventure, à quelque noble dame
S'adressent en secret ta pensée et ton âme,
Pare-t'en à ses yeux, séduis-en son amour,
Et dis-lui que le roi, devant toute la cour,
A voulu, de sa main t'en décorant pour elle,
Désigner le plus brave aux yeux de la plus belle.

(Don Sanche s'agenouille, et le roi lui passe autour du cou la chaîne d'or qu'il a ôtée du sien.)

INÈS, bas à Bérengère.

Oh! que n'est-elle ici!

D. SANCHE.

Sire, comment jamais
Répondre à tant d'honneurs, à de pareils bienfaits?
Est-ce assez de ma foi, de mon sang, de mon âme?

LE ROI.

Va, Sanche; il est un soin que ce moment réclame.
Je veux de ce pays connaître les guerriers :
Que je les trouve tous rangés sur leurs coursiers.
Le Darro connaîtra leurs bandes glorieuses;
Nous irons les cueillir ces fleurs mystérieuses
Que l'ombre du harem voile aux regards humains,
Et que de l'Alhambra nous gardent les jardins.

D. SANCHE.

Ah! Sire, commandez! Mon cœur me persuade

Que bientôt l'Alhambra vous reçoit dans Grenade.
Parlez : le Musulman fuit aux bords africains ;
Je le chasse au désert ; j'arrache de ses mains
Tous les riches pays que notre Espagne encore
Laisse aux fils du calife et sous le joug du More,
Et par delà les mers, vainqueur à votre voix,
Cours planter dans Tunis les châteaux et la croix.

(Il met un genou en terre et baise la main du roi.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ D. SANCHE;
D. ÉLIAS DE MENDOZA.

D. ÉLIAS.

Sire...

LE ROI.

Élias?

D. ÉLIAS.

J'ai su...

LE ROI.

Parle : Qu'as-tu su d'elle?

D. ÉLIAS.

Célèbre dans Séville, elle se nomme Estrelle.

LE ROI.

Estrelle? Sa famille?

D. ÉLIAS.

Elle est d'un noble sang.

LE ROI.

Eh ! qui peut en douter?

D. ÉLIAS.

Placée au premier rang.

LE ROI.

Son père est, m'as-tu dit?

D. ÉLIAS.

Elle n'a plus de père.

LE ROI.

Quoi! peut-être un époux?

D. ÉLIAS.

Non, seulement un frère.

LE ROI.

Qu'on nomme?

D. ÉLIAS.

Don Bustos.

LE ROI.

Bustos?

D. ÉLIAS.

Un régidor.

Du soin le plus jaloux il garde ce trésor.

LE ROI, après un moment de silence.

Le conseil de la ville est au palais, je pense?

D. ÉLIAS.

Le conseil humblement attend votre audience.

LE ROI.

Parmi les régidors Bustos doit être ici ?

D. ÉLIAS.

Je le crois. Son devoir le lui commande ainsi.

LE ROI.

Que l'on fasse avancer les régidors. Écoute.
Quel est ce don Bustos?

D. ÉLIAS.

Votre Altesse sans doute
Se souvient d'un soldat plus d'une fois cité,
Par qui de San-Lucar le fort fut emporté?
C'est lui-même.

LE ROI.

Il suffit. Que le conseil s'avance.

(Tandis que D. Élias va au fond du théâtre inviter le conseil à s'avancer, le roi, suivi de D. Juan de Lara et d'un groupe de seigneurs castillans, marche vers les dames de Séville d'un air qui ne veut point paraître préoccupé.)

BÉRENGÈRE, bas à Inès.

Inès, combien d'un roi me trouble la présence!
Il vient. Il nous regarde. Ah! s'il s'adresse à moi,
Je ne pourrai jamais parler devant le roi.

LE ROI, en passant, s'arrête devant Bérengère qu'il regarde fixement.

Noble dame, quel est ton nom?

BÉRENGÈRE, troublée.

Moi? Bérengère.

LE ROI.

Sans doute tu n'es pas dans Séville étrangère?

BÉRENGÈRE, troublée.

Sire...

LE ROI, sans attendre sa réponse.

De ce pays on vantait les guerriers :
Mais les lis y sont beaux autant que les lauriers.

(Il la salue et passe plus loin.)

INÈS, bas à Bérengère.

Le roi vous faisait peur!

BÉRENGÈRE, pleine de joie.

Oh! ma chère Inès!

(On présente çà et là dans la foule quelques placets.)

LE ROI, à D. Juan qui le suit.

Comte,
Recueillez ces placets, et qu'on m'en rende compte.

(Le roi passe plus avant; une jeune fille lui présente un placet que prend et lit D. Juan de Lara.)

Ma fille, que veux-tu? pourquoi ces pleurs?

(Il se baisse vers elle comme pour mieux l'entendre.)

Comment?

D. JUAN.

Sire, prenez pitié de son saisissement.
C'est la sœur d'un proscrit qui redemande un frère.

LE ROI, tournant la tête vers D. Juan qui le suit, et avec vivacité.

De qui?

D. JUAN, avec empressement.

De don Alvar.

LE ROI, avec sévérité.

Il prolongea la guerre.

(D'un ton plus doux.)

Mais puisqu'il se repent, son exil peut finir :
Je me sens trop heureux pour songer à punir.

(La jeune fille lui baise la main ; le roi continue à circuler.)

Don Perès de Castro, don Lope, don Gonzale,
Salut! Je sais vos droits à ma faveur royale.

(D. Gonzale, vêtu de noir, présente un placet au roi, qui le remet à D. Juan.)

Pourquoi ce deuil, Gonzale, au milieu de ma cour?
Est-ce un tel vêtement qui sied en un tel jour?

D. JUAN, qui a lu le placet.

Sire, il pleure la mort de don Fernand son père.

LE ROI.

Ha! qui d'Archidona commandait la frontière?

D. JUAN.

Et de votre faveur il demande aujourd'hui
Que l'emploi paternel se continue en lui.

LE ROI.

Il est bien jeune encor pour garder nos murailles.

D. JUAN.

Hé, Sire! à dix-sept ans vous gagniez des batailles.

LE ROI sourit.

Un tel choix à loisir se veut délibérer;
Mais le roi cependant te permet d'espérer.

(Le roi est revenu en faisant le tour de la salle au lieu d'où il était parti, et y trouve les membres du conseil de Séville, et D. Bustos avec eux, qui l'attendent.)

D. ÉLIAS, présentant le conseil.

Voici des régidors le conseil qui s'empresse
D'apporter son hommage aux pieds de Votre Altesse.

LE ROI, aux régidors.

Je l'accepte, messieurs, et crois le recevoir
Non moins de votre amour que de votre devoir.
Les choix du peuple ont droit à ma royale estime.
J'accomplirai pour vous tout désir légitime.

D. ÉLIAS, présentant les régidors individuellement.

Don Luis Ferreira, don Juan de Lémos,
Don Pèdre d'Aguilar, don Bustos.

LE ROI.

Quel Bustos?
Es-tu frère ou parent d'un noble et vaillant homme,
Don Bustos Tabèra?

D. BUSTOS.

C'est moi qu'ainsi l'on nomme,
Sire.

LE ROI.

Toi, ce soldat dans Séville vanté,
Par qui de San-Lucar le fort fut emporté?

D. BUSTOS.

Moi-même.

LE ROI.

Ton renom avait frappé ton maître;
Et je suis, Tabèra, content de te connaître.
Au jour de San-Lucar tes exploits m'ont surpris,
Et je veux... et tu peux m'en demander le prix.
J'aime un sujet vaillant, même s'il m'est contraire;
Et, bien que tes lauriers n'aient point voulu me plaire,
Bien qu'en faveur d'un autre ils aient été cueillis,
J'ai toujours pris pour moi l'honneur fait au pays.

D. BUSTOS.

Sire, je suis content de mon simple partage :
De l'honneur paternel cultivant l'héritage,
Je sers librement Dieu, le pays et le roi,
Et de plus hauts désirs n'habitent point chez moi.

LE ROI.

Tu les serviras mieux avec plus de puissance,
Et je veux que ton rang réponde à ta vaillance.

D. BUSTOS.

Régidor de Séville, et nommé par son choix,
Chef de ses libertés, défenseur de ses lois,
Du peuple que je sers l'estime m'environne;

Le servirais-je mieux plus près de la couronne?
Sire, j'ai pris l'épée aux heures du danger;
Maintenant, à l'abri du péril étranger,
Au conseil de Séville ici je veille au nôtre:
Ce destin me suffit, et je n'en veux point d'autre:
Dans la guerre, soldat; dans la paix, régidor.
Et si les Africains nous menaçaient encor,
Si nos vieux ennemis inondaient nos frontières,
Et qu'au torrent arabe il fallût des barrières,
De régidor bientôt redevenu soldat,
Je saurais de nouveau témoigner à l'état
Que ma main, dans la paix longtemps inoccupée,
Sait encor au besoin se servir d'une épée.

LE ROI, à part.

Incorruptible cœur!

D. ÉLIAS, à part.

Insolente fierté!

LE ROI.

Et je te laisserais dans cette obscurité!
N'as-tu pas des enfants?

D. BUSTOS.

Je n'ai point de famille.

LE ROI.

Mais de ton noble père il existe une fille?

D. BUSTOS.

Il est vrai.

LE ROI.

Dans Séville elle habite, je croi?

D. BUSTOS.

Dans Séville elle habite en effet près de moi.

LE ROI.

Son nom n'est point obscur, et l'on dit qu'elle est belle.

D. BUSTOS.

De sa maison surtout l'honneur reluit en elle.

LE ROI.

Je prétends de ma main lui choisir un époux.

D. BUSTOS.

Daignez d'un pareil soin vous reposer sur nous.

LE ROI.

Non; ma faveur lui garde un mariage illustre.
Qu'à ma cour cependant elle prête son lustre.

D. BUSTOS.

Pardonnez. De ces murs son départ est prochain.

LE ROI.

Elle quitte Séville?

D. BUSTOS.

Oui, Sire, et dès demain.

(A part.)

Il change de couleur!

(Le roi se détourne brusquement de D. Bustos Tabèra.)

LE ROI, après un moment de silence.

J'aurais lieu de me plaindre;

Mais enfin ma faveur ne veut point te contraindre.
Messieurs les régidors, nous nous verrons; allez.
Tous vos justes désirs par moi seront comblés.
J'accepte avec plaisir la fête préparée
Dont Séville ce soir célèbre mon entrée.
Mon cœur partagera tous les transports joyeux
D'un peuple désormais agréable à mes yeux;
Et puissent tous, au jour qui nous réconcilie,
Oublier leurs erreurs comme je les oublie.
Je suis content, adieu.

D. BUSTOS, à part.

Quel changement subit!

LE ROI, à D. Élias et à D. Juan.

J'ai besoin de repos, qu'on me laisse; il suffit.

D. ÉLIAS, aux groupes de droite.

Messieurs, retirez-vous, Son Altesse est contente.

D. JUAN, aux groupes de gauche.

Le roi veut être seul.

D. BUSTOS, en s'en allant.

Quelle était son attente?
Pensait-il, des emplois qu'il me voulait donner,
Accroître mon honneur ou bien le suborner?

(La salle se vide par degrés. Il reste seulement au fond quelques courtisans, quelques pages, et au dehors des gardes.)

SCÈNE VI.

LE ROI, D. ELIAS DE MENDOZA, D. JUAN DE LARA.

(Le roi s'assied préoccupé. D. Élias et D. Juan se tiennent en silence à quelque distance de son fauteuil; et quand le roi lève la tête vers eux et les invite du regard, ils se rapprochent alors de lui.)

LE ROI.

Entendiez-vous Bustos? A-t-il jamais pu naître
Un homme moins sensible à la faveur d'un maître?
Il annonce un grand cœur et qu'on ne séduit pas.

D. ÉLIAS.

Eh, Sire! la faveur a pour tous des appas:
Le pouvoir pour séduire a des charmes magiques.
Sire, j'ai peu de foi dans ces hommes stoïques
Qui, fuyant le devoir qu'on nous voit suivre tous,
Veulent être plus fiers et plus libres que nous.
Tel se fait en public un front incorruptible
Qui demain en secret serait plus accessible.

LE ROI, à D. Juan qui fait un mouvement de blâme, et s'apprête à répondre.

Il dit vrai.

(A D. Élias, avec complaisance.)

Tu crois donc qu'on pourrait le tenter?

D. ÉLIAS.

Bustos ?

(Son geste exprime qu'il n'en doute pas.)

LE ROI.

En quel état il vient de me jeter !
Quel trouble a dans mon sein excité ce rebelle !
Que m'a-t-il dit !

D. JUAN.

Eh ! Sire, en une heure si belle,
Tant de regards heureux accourent vous presser,
Qu'un regard mécontent ne saurait vous blesser.

LE ROI.

Amis, je suis ému jusqu'au fond de mon âme.
J'ai besoin d'un conseil et de vous le réclame.
J'aime à vous partager mes sentiments secrets,
Ainsi que de l'état les plus grands intérêts :
Au milieu de la cour comme au milieu des armes,
Compagnons du plaisir ensemble et des alarmes.
Ah ! Dieu ! quelle aventure agite dans ce jour
Mon espoir, mes désirs, dirai-je mon amour !

D. ÉLIAS.

Expliquez-vous.

D. JUAN

Parlez.

LE ROI.

Non, de cette journée

Ne date pas l'ardeur qui dans mon âme est née,
Et Séville n'a fait que rendre seulement
A des désirs éteints leur premier aliment.

D. ÉLIAS.

Eh bien ? votre chagrin me surprend, je l'avoue.

LE ROI.

Alors que les cortès se tinrent à Cordoue,
Dans une barque, un jour, sur le Guadalquivir,
De la fraîcheur des eaux je cherchais le plaisir,
Presque seul, dépouillant l'étiquette et l'altesse ;
Les rames emportaient ma barque avec vitesse,
Quand soudain, au balcon de l'un de ces palais,
Au bord, par Abdérame, élevés à grands frais,
Je vis, sur un divan nonchalamment couchée,
Une femme : au balcon sa tête s'est penchée ;
Et jetant vers ma barque un regard curieux,
Son œil brillant et noir vint éblouir mes yeux.
Non, la douce musique est moins perçante à l'âme
Qu'un semblable regard d'une semblable femme.
La barque m'emportait, je ne vis qu'un éclair.
Un rayon tout à coup tombé du haut de l'air ;
Soudain je me tournai, j'avais perdu sa vue.
Elle était déjà loin. Je ne l'ai plus revue.
Mais ému, je sentais ce regard d'un moment
Dans mon sein, comme un trait, fixé profondément.
Trois jours devant mes yeux cette charmante image,

L'heure, l'instant, le lieu, le fleuve, le rivage,
Flottèrent comme en songe; et ce regard vainqueur,
Trois jours, sans le quitter, rayonna dans mon cœur.
Mais bientôt cependant j'en perdis la pensée:
Les femmes de ma cour l'ont bien vite effacée:
Et de cette rencontre il ne me restait plus
Enfin qu'un souvenir agréable et confus,
Comme de ces objets de forme enchanteresse,
De ces femmes qu'on voit passer dans la jeunesse,
Qui font battre le cœur sans but et sans espoir,
Et qu'on aime un moment pour ne plus les revoir.

D. ÉLIAS.

Eh bien? cette merveille, alors soudain perdue,
Se peut-il que Séville à vos yeux l'ait rendue?
Serait-ce?...

LE ROI.

Oui, tu l'as dit. Oui, mon cher Élias!
Tandis que l'archevêque, au milieu des prélats,
Me conduisait en pompe à la mosquée antique
Dont Séville chrétienne a fait sa basilique,
Mes yeux, autour de moi se levant au hasard,
Ont soudain rencontré l'éblouissant regard:
J'ai reconnu les traits, et l'air, et ce visage
Qui se penchait encor pour me voir au passage.
C'était elle. Élias, juge de mon transport,
Et combien, un moment, j'ai dû bénir le sort!

Estrelle! nom charmant! Elle se nomme Estrelle,
M'as-tu dit? Tu l'as vue et sais comme elle est belle,
Tu sais de quel espoir j'ai palpité soudain:
Eh bien! loin de Séville on l'entraîne demain.

D. ÉLIAS.

Elle, Sire?

LE ROI.

Conçois le tourment que j'éprouve:
La perdre tout à coup lorsque je la retrouve!
Lorsque sa vue à peine... Ah! je suis offensé;
Autant que mon amour mon orgueil est blessé.
Il semble que Bustos à me nuire s'attache,
Et qu'à dessein ici de moi-même il la cache.
Que sait-on? Quand d'abord elle frappa mes yeux,
Il a pu le savoir, ce frère soupçonneux.
Il était dans Cordoue, en effet; et peut-être
Est-ce lui-même aussi qui la fit disparaître
Lorsque de toute part je la faisais chercher.
Aujourd'hui de nouveau croit-il me l'arracher?
Aurait-il contre moi médité son voyage?
J'en sens tous mes désirs irrités davantage;
Et l'obstacle en mon âme a fait en un moment
D'une simple étincelle un vaste embrasement.
Ah! qu'Estrelle demeure, en dépit de son frère.
De l'hommage d'un roi quelle femme n'est fière!
Estrelle m'appartient; je l'aime. Et cet amour

Dût-il être en effet le caprice d'un jour,
Je suis roi dans Séville, et je n'ai point encore
Appris que, quel qu'il soit, mon amour déshonore.
Je ne prétends donc pas en vain la retrouver.
Je veux la voir, je veux... que sais-je? l'enlever;
Oui l'enlever, Lara! Ne suis-je pas le maître?

D. ÉLIAS.

Sire, vous pouvez tout.

D. JUAN.

Sire, un sujet peut-être,
Lorsque si hautement son roi vient de parler,
Sur le royal désir n'aurait qu'à se régler.
Mais je songe à l'honneur de votre diadème,
Et j'ose en appeler de vous, Sire, à vous-même.
J'ai souvent de l'infant partagé les plaisirs;
Je dois du roi peut-être éclairer les désirs.
Depuis une heure à peine arrivé dans Séville,
Vous songez à troubler une noble famille:
A ravir une sœur à son frère offensé;
A rompre, que sait-on? quelque hymen commencé.
Mais leur maison n'est pas sans gloire et sans puissance.
La publique clameur peut prendre leur défense.
Ne redoutez-vous point qu'un acte violent
Ne rende aux passions leur essor turbulent?
Votre frère est ici qui, dans son cœur, espère
S'armer contre vos droits du testament d'un père:

Les infants, vos neveux, gardent des partisans:
Les foudres du pontife aux esprits sont présents.
On dira : « Voyez-vous? il outrage nos femmes! »
Et vous pouvez ici soulever dans les âmes
Je ne sais quel levain de vieille liberté
Qui depuis l'interrègne a toujours fermenté.
Ah! pour un vain désir qu'un moment a vu naître,
Et qu'un moment encor peut faire disparaître,
Irez-vous, quand du peuple il faut vous faire aimer,
Offrir aux mécontents le droit de vous blâmer?
Attendez que d'abord le trône s'affermisse;
Laissez qu'à vos exploits Séville s'éblouisse:
On dirige aisément ceux qu'on peut étonner :
La gloire est du pouvoir; vaincre, c'est gouverner:
Venez vaincre, et tournez vers la guerre et la gloire
Cette ardeur que perdrait sa frivole victoire.
Il est contre l'amour de nobles talismans :
Les armes. Dès demain cherchez les Musulmans;
Du pas de vos coursiers, du son de vos trompettes,
Réveillons Alhamar dans ses molles retraites;
Et si l'amour encor vous y vient assaillir,
Dans Gibraltar conquis allons l'ensevelir.

LE ROI se lève; il s'approche de don Juan avec froideur, et, après un moment de silence, lui dit d'un ton blessé qu'il veut rendre digne

Je n'avais point songé qu'un prince de mon âge
Dût subir des leçons, et surtout de courage.

Don Juan de Lara, montrez-moi le chemin.
Pour les champs de Xerès vous partirez demain.

D. JUAN.

Vous aurais-je déplu par un discours sincère?

LE ROI.

Non, non. Précédez-moi, Lara, vers la frontière;
A cette ardeur nouvelle allez donner un cours;
Vos faits me serviront, et mieux que vos discours.

(D. Juan de Lara s'incline respectueusement, et s'éloigne en tournant vers le roi des regards pleins d'inquiétude, d'affection et de douleur.)

SCÈNE VII.

LE ROI, D. ÉLIAS, PAGES.

D. ÉLIAS.

Certes, Lara souvent se montra moins austère.

LE ROI, pensif, à lui-même.

Peut-être il m'a dit vrai.

D. ÉLIAS.

Sire, je dois me taire.
Mais le peuple à ses rois défend-il le bonheur?
Il n'est de sérieux, après tout, que l'honneur;
Et sans trahir du moins la dignité royale,
L'amour peut des combats occuper l'intervalle.

LE ROI.

Élias, jamais doute au mien fut-il pareil?
O mon fidèle ami, donne-moi ton conseil.
Cet amour qui dans moi vient à peine de naître,
Déjà puissant m'emporte et me domine en maître.
Allons, l'heure nous presse; il faut agir soudain.
Ce jour me reste seul; il n'est plus temps demain.

D. ÉLIAS.

Voulez-vous aujourd'hui parler à donc Estrelle?

LE ROI.

Si je le veux!

D. ÉLIAS.

Ce soir?

LE ROI.

En doutes-tu?

D. ÉLIAS.

Chez elle?

LE ROI.

Comment?

D. ÉLIAS.

L'occasion semble rire à vos vœux.
De la prochaine nuit le tumulte et les jeux,
Détournant les témoins, Sire, de son asile
Vont laisser à vos pas l'accès libre et facile;
Et tandis qu'attirant tous les yeux à leur bruit,
Les danses et les chants occuperont la nuit,

Laissant vers le palais la nuit illuminée,
Vous saisirez dans l'ombre une heure fortunée.

LE ROI.

Quel espoir !

D. ÉLIAS.

A vos pas préparant le chemin.
Qu'un page adroit et sûr, votre jeune Africain,
Aille, écartant Bustos, l'inviter à la fête
Que Séville ce soir au palais vous apprête;
Et, pour que ses soupçons ne soient point excités,
Que tous les régidors soient en corps invités.
Sous ce prétexte, il peut, introduit chez Estrelle,
Séduire par vos dons quelque esclave autour d'elle.

LE ROI.

Jamais. Je fus infant; maintenant, je suis roi.
Sans son aveu! L'offense est indigne de moi.

D. ÉLIAS.

En est-il qu'une femme aisément ne pardonne
A l'amant prosterné qui porte une couronne?
Que dis-je? doutez-vous qu'Estrelle dans son sein
N'ait d'avance en secret conçu votre dessein?
Deux fois d'un œil d'amant l'aurez-vous regardée,
Sans que votre bonheur ne soit dans son idée?
De son pouvoir sur vous n'aurait-elle rien su?
Si la plus simple femme a d'abord aperçu
Entre mille regards ceux qui la trouvent belle,

Et même sans les voir, les sent fixés sur elle,
Les yeux d'Estrelle eux seuls sont-ils ouverts en vain,
Et n'auraient-ils pas vu ceux de son souverain?
S'il faut dire encor plus, Sire, j'ai peine à croire
Que vous n'occupiez pas dès longtemps sa mémoire;
Que du Guadalquivir, dans ses songes heureux,
La barque n'ait souvent flotté devant ses yeux.

LE ROI.

Ah! si je le croyais! Eh bien! dispose, ordonne;
Porte à ses pieds mon cœur, ma gloire, ma couronne.

(On entend un bruit de voix au dehors.)

D. ÉLIAS.

Mais, au milieu d'un peuple à peine encor soumis
Où peuvent se cacher de secrets ennemis,
Qu'en des lieux inconnus mon maître se hasarde!
Seul, sans suite, la nuit!

LE ROI.

La nuit même me garde.

D. ÉLIAS.

Maintenant que j'y songe...

LE ROI.

Est-il temps d'y songer!

D. ÉLIAS.

Ce pas est-il prudent?

LE ROI.

Qu'importe le danger!

En est-il? l'entreprise à mes yeux est plus belle.

D. ELIAS.

Vous savez que du moins mon épée est fidèle.

LE ROI.

Sois sans crainte, te dis-je, et ne perds pas de temps.
Va, cours, vole, Élias. Une heure, et je t'attends.

D. ÉLIAS.

Une heure! Dans une heure on gagne une bataille!

LE ROI.

Un royaume! Mon sein d'espérance tressaille,
Comme alors que je sens l'approche d'un combat.
Aux armes! la conquête est digne du soldat.

(Le bruit de voix entendu au dehors se renouvelle avec plus de force.)

SCÈNE VIII.

LE ROI, D. ÉLIAS, PAGES.

LE ROI.

Pages, quel est ce bruit?

UN PAGE.

Le peuple en son ivresse
Demande qu'au balcon se montre Votre Altesse.

LE ROI, à D. Élias, avec impatience.

De leurs cris exigeants je suis importuné.
Est-ce pour leurs plaisirs que Dieu m'a couronné!

LE PEUPLE, au dehors.

Le roi !

(La fenêtre est fermée. Les voix paraissent sourdes et lointaines.)

D. ÉLIAS.

Rendez-vous, Sire, au transport populaire.

LE ROI.

Allons : qu'on ouvre donc ! il faut bien leur complaire.

LE PEUPLE, au dehors.

Le roi !

(La fenêtre est ouverte. Les voix paraissent claires et rapprochées.)

LE ROI, à don Élias.

Ton maître ainsi se repose sur toi.

D. ÉLIAS.

Vous la verrez.

LE ROI.

Ce soir ?

D. ÉLIAS.

Ce soir.

LE PEUPLE, au dehors.

Vive le roi !

(Le roi se montre au balcon et salue plusieurs fois le peuple, dont les cris se prolongent longtemps. D. Élias sort, faisant signe à l'un des pages, un page more, de le suivre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente les jardins d'Estrelle; le château est au fond: sur le devant, un banc de marbre, près d'une fontaine, au milieu des jasmins et des orangers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZORAÏDE, UN PAGE MORE DU ROI, sur le devant;
ESTRELLE, BERENGÈRE, INÈS, au fond du théâtre.

(Estrelle entrait, se promenant, appuyée sur le bras de Bérengère, et s'arrête en apercevant l'esclave et le page mores.)

ZORAIDE, congediant le page.

Gardez que plus longtemps on ne nous voie ensemble.
Dieu! ma maîtresse vient. Retirez-vous; je tremble.
Au prix qui m'est offert je cède avec effroi :
Cette nuit même, ici j'introduirai le roi.

(Le page s'éloigne. Estrelle, arrêtée, le suit des yeux quelques instants, puis s'avance vers Zoraïde.)

ESTRELLE.

Zoraïde, en ce lieu, que demandait ce page?

ZORAIDE.

Il venait à mon maître apporter un message.

ESTRELLE.

A mon frère?

ZORAIDE.

Oui, du roi.

ESTRELLE.

Mais vers toi retenu,
Longtemps avec toi seule il s'est entretenu.

ZORAIDE.

Hélas! tous deux ici venus des mêmes terres,
Ensemble nous avons parlé de nos misères,
Et du commun désir de revoir quelque jour
L'Afrique, heureux pays où reste notre amour.

ESTRELLE.

Pourquoi te troubles-tu?

ZORAIDE.

Qui, moi?

ESTRELLE.

Qu'il te souvienne.
Toi que l'eau du baptême a faite ici chrétienne,
Que la Vierge du ciel te voit, et qu'à ses yeux
Les plus adroits détours sont les plus odieux.

ZORAIDE.

A la Vierge du ciel que je sois toujours chère!

ESTRELLE.

Ce page donc, eh bien? (Pardonne, Bérengère.)
Eh bien?

ZORAIDE.

Il me parlait de vous-même.

ESTRELLE.

De moi!
Comment?

ZORAIDE.

Il me disait ce qu'en a dit le roi.

ESTRELLE.

Quoi donc?

ZORAIDE.

Qu'on chercherait de Séville à Tolède,
Sans trouver de beautés à qui la vôtre cède:
Que de tous les trésors conquis par ses aïeux,
Il pairait un regard descendu de vos yeux:
Que lui-même...

ESTRELLE.

Il suffit. Désormais plus sévère,
Fuis de tels entretiens. Tu sais quel est mon frère,
Et de quel châtiment son honneur irrité
Punirait la faiblesse ou l'infidélité.

(Zoraïde s'éloigne avec Inès.)

BÉRENGÈRE.

Défendrons-nous qu'un roi nous remarque et nous aime?

De la beauté le nôtre est un juge suprême.

ESTRELLE.

Nous parlions de don Sanche; et, grâce à ton récit,
Son triomphe est entier présent à mon esprit.
Moi-même je le vois des faveurs du monarque
Recevoir à genoux cette éclatante marque.
Je vois ces chevaliers, ces femmes, cette cour,
Et tous sans le savoir applaudir mon amour.
Mais, dis-moi, dans l'éclat de sa gloire nouvelle,
De ses regards contents cherchait-il son Estrelle?
A quelque objet absent paraissait-il penser?
Tout cet éclat, vers moi semblait-il l'adresser?
Que je dois regretter ce moment de ma vie
Où j'aurais pu... Mais, non, j'eusse fait trop d'envie.

BÉRENGÈRE.

Se peut-il que Don Sanche, en un semblable jour,
Ne t'ait pas entraînée à paraître à la cour!
Pourquoi dans tes jardins languir comme enfermée?

ESTRELLE.

Seule, j'y jouis mieux du bonheur d'être aimée :
Au grand jour que demain le ciel doit éclairer,
Mon cœur, dans le silence, aime à se préparer.
Et d'ailleurs (devant toi sans feindre, je l'avoue,
Car tu sais quel sujet me fit quitter Cordoue,
Quand Bustos y pensa, peut-être sans raison,
Qu'on menaçait en moi l'honneur de sa maison),

L'homme puissant qu'alors j'ai fui sans le connaître
Avec la cour ici vient d'arriver peut-être.
J'explique ainsi du moins et mon hymen hâté,
Et cet exil d'un jour par Bustos souhaité.
Sur ses prudents avis si je ne me repose,
D'un grand malheur, dit-il, je puis être la cause.
Il m'en a peu coûté de suivre son désir:
Dans le cœur seul de Sanche habite mon plaisir;
Et la crainte d'un frère enfin fût-elle vaine,
Rien de ce qui lui plaît ne doit m'être une peine.
Mais je n'ai toutefois pu défendre à mes yeux
De jeter vers la fête un regard curieux.
Chez donc Éléonor du roi j'ai vu l'entrée.
Des plus riches atours Éléonor parée,
Du roi vers son balcon a fixé le regard;
Même de cet honneur j'ai, dit-on, eu ma part;
Sans y songer, hélas! J'avais alors de Sanche
Aperçu près du roi briller l'écharpe blanche.
Je le voyais lui seul.

ZORAIDE, annonçant.

Don Bustos vient ici;
Don Sanche suit ses pas.

ESTRELLE.

Don Sanche?

INÈS.

Oui, les voici.

BÉRENGÈRE.

Je te laisse avec eux. Déjà le soir s'avance.
Leur intime entretien peut craindre ma présence.
Avec le nouveau jour je reviendrai; je veux
De la couronne blanche entourer tes cheveux,
Te parer, te servir et de sœur et de mère,
Et, pour mon prix, demain t'embrasser la première.
Adieu.

SCÈNE II.

ESTRELLE, D. SANCHE, D. BUSTOS; ET AU FOND DAVILA, INÈS, ZORAÏDE.

ESTRELLE.

Venez tous deux, venez me répéter
Ce que toutes les voix accourent me conter.
Venez de son hymen enorgueillir Estrelle.

D. SANCHE.

Que n'ai-je à vous offrir une gloire plus belle!
Que ne puis-je, à Rodrigue empruntant ses exploits,
Vous gagner des cités, des royaumes, des rois,
Des rois! et devant vous jetant leurs diadèmes,
A vos pieds avec moi les voir tomber eux-mêmes!

ESTRELLE.

Relève-toi, mon Cid!

D. BUSTOS.

Craignons de nous flatter.
Ce triomphe nouveau pourrait me contenter,
Aux louanges de tous je joindrais ma louange,
Si j'en sentais la joie exempte de mélange.
Je l'avoue, aujourd'hui ce n'est pas sans effroi
Que je t'ai vu comblé de la faveur du roi.
Prends garde; l'on s'égare en cherchant à la suivre :
Qui donne, se rend maître; et qui reçoit, se livre.
Les princes, non contents des hommes nés pour eux,
Ont des piéges aussi pour les cœurs généreux.
Avec ce roi flatteur et cette cour trompeuse
Toute société peut être dangereuse.
Ne compromettons pas la gloire et le bonheur.

D. SANCHE.

Que craint celui qui marche appuyé sur l'honneur?

D. BUSTOS.

L'honneur peut au chemin lui-même se méprendre.
Enfin, c'est un avis que j'ai dû faire entendre.

D. SANCHE.

Du sévère devoir suivre partout la loi;
En loyal chevalier garder toujours ma foi;
En quelque occasion qu'il se réclame d'elle,
Demeurer à mon roi, comme à mon Dieu, fidèle,
Ce sont là les serments que ma bouche a jurés :
Je saurai les remplir.

ESTRELLE.

Les serments sont sacrés.

D. BUSTOS.

Puisse du moins ce roi que craint ma défiance
Ne la point confirmer par votre expérience!
Il suffit.

ESTRELLE.

Vous sortez?

D. BUSTOS.

Un importun devoir
Aux fêtes du palais me réclame ce soir.
C'est avec déplaisir que, hors de ma demeure,
Je vais d'un pareil jour passer la dernière heure.
A regret je te quitte, et j'ai peine à sortir.
Estrelle, adieu.

ESTRELLE.

Mon frère, avant que de partir,
Permettez qu'une sœur vous demande une grâce.

D. BUSTOS.

Parle.

ESTRELLE.

Accordez-la-moi.

D. BUSTOS.

Que veux-tu que je fasse?

ESTRELLE.

Pour vous facile, elle est pour moi pleine de prix.

Ma jeune esclave aspire à revoir son pays;
Elle est de ce désir consumée et flétrie :
C'est un si grand malheur de pleurer la patrie !
Elle a peut-être un frère. Exaucez notre espoir :
Délivrez-la. Demain, qu'à l'heure où je dois voir
Aux marches de l'autel bénir mon hyménée,
Sa chère liberté lui soit soudain donnée,
Afin qu'une autre femme, heureuse de mon bien,
Sente alors un bonheur qui soit égal au mien.

D. BUSTOS, la serrant dans ses bras.

Oui, mon aimable sœur; oui, de ta Zoraïde,
Oui, demain, je le veux, que toi-même décide.
Je reconnais ton âme à ce vœu généreux;
De tes jeunes vertus ton frère est trop heureux,
Et croit dans tous les dons que le ciel te dispense,
Des soins qu'il t'a donnés sentir la récompense.
J'ai rempli mon devoir; d'une attentive main
J'ai du monde à tes pas aplani le chemin;
J'ai, cultivant ta vie innocente et prospère,
Veillé dix ans sur elle avec les yeux d'un père:
D'un regard sans repos mon honneur soucieux,
Du tien a gardé pur le dépôt précieux :
Je suis content. Mon Dieu ! conserve-lui ta grâce !
Nous allons nous quitter. Désormais en ma place
Un autre de ton sort sera le défenseur;
Mais toujours mes regards entoureront ma sœur.

Adieu, ma jeune Estrelle; adieu, mon noble frère.
Vous m'aimerez tous deux? Ma tendresse est sévère,
Mon langage, un peu rude, est lent à l'exprimer;
Mais je porte pourtant un cœur qui peut aimer.
Auprès de ton époux, Estrelle, je te laisse.
Allons; je suis honteux de montrer ma faiblesse.
Adieu.

SCÈNE III.

ESTRELLE, D. SANCHE.

(Les femmes d'Estrelle et le domestique de Sanche s'éloignent, après les premiers vers de cette scène, pour ne reparaître que vers la fin. La nuit vient par degrés; et, à mesure que les jardins s'obscurcissent, plusieurs des fenêtres du château s'éclairent.)

ESTRELLE.

Généreux frère!

D. SANCHE.

Estrelle, entendez-vous?
Il vous laisse, dit-il, auprès de votre époux!
Après un jour d'éclat, de tumulte et d'attente,
Estrelle, en ces jardins que d'une âme contente
Je puis seul un moment près de vous respirer!
Et, plein de mon bonheur, sans témoins m'y livrer!

ESTRELLE.

Sanche, n'avez-vous pas observé quel nuage

Paraissait de Bustos obscurcir le visage?
Tous ses traits avaient pris un air si solennel!
Son adieu m'a troublée.

D. SANCHE.

Ah! son cœur fraternel
Du vôtre, avec regret, voit qu'un autre s'empare.
Ce soir un nouveau sort à tous trois se prépare.

ESTRELLE.

Mais si doux!

D. SANCHE.

Qu'ai-je fait, ô Dieu! pour mériter
Tout ce qu'en ce moment il me semble apprêter?
Qui, moi! se peut-il bien? moi! le dépositaire
Du plus riche trésor qu'ait possédé la terre?
Moi, celui dont le sort, dans les cieux envié,
Doit au vôtre demain être à jamais lié!
Enfin je n'aurai plus à saisir pour partage
Comme un rapide éclair un bonheur de passage;
Ces fugitifs instants que poursuivaient mes jours,
Ils s'arrêtent demain, et pour durer toujours!

ESTRELLE.

Vous êtes donc heureux?

D. SANCHE.

Ah! que sont, près d'Estrelle,
Tous les plus vifs plaisirs que Sanche se rappelle!
Quand, orgueilleux enfant, aux flancs d'un destrier,

J'ai fait d'abord sentir l'éperon du guerrier,
La nuit où j'ai, debout, fait la veille des armes,
Ce jour, au jeune cœur, plein d'indicibles charmes,
Où j'ai brisé ma lance en mon premier tournoi
Devant les chevaliers, les dames et le roi,
Je me sentais heureux! Quand j'abordai la gloire,
Quand sur les Musulmans ma première victoire
A fait battre mon cœur, a fait pleurer mes yeux;
En les regardant fuir, je me sentais heureux!
Mais l'espoir enivrant qui pour moi vient de naître,
Mais vous, mais votre amour, vous m'avez fait connaître
Que, dans tous ces plaisirs consacrés à l'honneur,
J'avais senti la joie et non pas le bonheur.

ESTRELLE.

Mon ami, n'allez pas rendre Estrelle trop fière.
Dans un semblable cœur me sentir la première!
Ce bien surpasse encor tous mes plus hauts souhaits,
Et j'en voudrais au ciel de le troubler jamais.
Mais allons, du château regagnons l'avenue;
C'est l'heure d'y songer.

D. SANCHE.

Quoi! la nuit est venue?
J'étais tout en mon âme, et près de vous mes yeux
N'avaient rien aperçu du changement des cieux.
Pourquoi de ces jardins nous retirer, Estrelle?
Dans le ciel transparent la nuit brille si belle!

Au banc qui nous a vus tant de fois nous asseoir,
Respirez avec moi l'air embaumé du soir.
Ne vous plaît-elle pas, cette heure aimable et pure,
Où le calme du ciel descend sur la nature,
Où le monde s'efface, où l'homme disparaît,
Où l'âme, seule enfin, jouit de son secret,
Et, libre de témoins, de bruit et de lumière,
Vers ses pensers chéris s'échappe tout entière?
Le jour souvent nous blesse, et les hommes jaloux
Viennent alors jeter leurs regards entre nous.
Nous sommes, loin du jour, plus présents l'un à l'autre;
Mon cœur, plus confiant, est plus voisin du vôtre,
Lui parle, lui répond, l'écoute, l'entend mieux,
Et le sent, et le voit, moins distrait que mes yeux.
Mon Estrelle! un moment soyons seuls sur la terre!

ESTRELLE.

Oui, je la dois chérir cette heure solitaire,
J'éprouve du penchant à m'en laisser charmer,
Puisqu'elle rend le cœur plus capable d'aimer.

(Ils se sont assis l'un près de l'autre au banc des orangers.)

D. SANCHE.

Entendez-vous les voix de la foule lointaine
Que l'air calme du soir à notre oreille amène?
A ce bruit au dehors agité loin de nous,
Mon asile me semble et plus sûr et plus doux.

ESTRELLE.

O Sanche !

D. SANCHE.

En ce moment, de ce lieu si tranquille,
Vous figurez-vous bien cette confuse ville,
Tous ces jeux qui du roi fêtent l'avénement,
Cette agitation, ces cris, ce mouvement,
Cette foule, de joie et de bruit enivrée,
Cette éclatante nuit de flambeaux éclairée?
Maintenant vers la cour ils se dirigent tous,
Et moi je suis là, seul, assis auprès de vous!
Le prince n'aura pas remarqué mon absence.
Certes, s'il s'agissait de servir sa puissance,
D'aller suivre pour lui quelque sentier d'honneur,
Je pourrais à sa gloire immoler mon bonheur.
Mais ce n'est pas ce soir un combat qui s'apprête.
Entendez-vous quels sons envoie ici la fête?

ESTRELLE.

Je ne sais; quand j'entends venir ainsi des airs,
Une musique errante et de lointains concerts,
Je ne suis jamais gaie.

D. SANCHE.

Oh! moi, j'aime à l'entendre.
Dans le sein plus ému l'âme alors est plus tendre;
Surtout, comme à présent, dans la nuit d'un beau jour;
Et pour moi l'harmonie est encor de l'amour.

Ne vous parait-il pas que pleine d'allégresse
De l'air qui nous entoure elle augmente l'ivresse?
Que mêlée au parfum des orangers en fleurs...
Estrelle! dans vos yeux j'ai vu briller des pleurs.

ESTRELLE.

Le dirai-je? Oui, mon cœur avoûra sa faiblesse :
Même au sein du bonheur il n'est pas sans tristesse.

D. SANCHE.

Vous êtes près de Sanche, et vous pleurez!

ESTRELLE.

Pardon!
J'en voudrais vainement expliquer la raison.
Je vous vois, vous m'aimez, je vous aime, et je tremble;
Sans cause, sans objet, je suis triste; il me semble
Sentir quelque malheur sur nous se préparer,
Et d'eux-mêmes mes yeux se prennent à pleurer.

D. SANCHE.

De quel malheur, grand Dieu! ne puis-je vous défendre!

ESTRELLE.

Je sais que près de vous je n'en dois pas attendre;
Et du moins quelques pleurs dont mes yeux soient mouillés.
Par cette main bien vite ils seraient essuyés.
De tristesse pourtant je sens mon âme pleine.

D. SANCHE.

Il est sans doute, il est au fond de l'âme humaine
Un pouvoir inconnu, secret, mystérieux,

Qui, paraissant en nous comme un avis des cieux,
A l'homme, avide ensemble et tremblant de connaître,
Révèle quelquefois le revers prêt à naître,
Et vient le plus souvent se faire entendre au cœur
Dans le trouble exalté que donne le bonheur.
J'ai cru parfois aussi sentir sa voix soudaine;
Mais j'ai connu surtout combien elle était vaine.
C'est de notre prudence un mouvement trompeur :
Plus nous sommes heureux, plus le sort nous fait peur.
Nous, Estrelle, si près d'un si cher hyménée,
Lorsqu'une seule nuit en retient la journée,
Que déjà nous touchons au but d'un long désir,
Que notre union s'avance et n'a qu'à le saisir,
Nous tremblons. Il nous semble, heureux comme nous sommes,
Qu'un bonheur aussi pur n'est pas fait pour les hommes;
Qu'il va fuir vers le ciel. Mais quoi ! ce trouble est vain;
La nuit marche, et le soir est près du lendemain.

ESTRELLE.

Du lendemain! Hélas! dans un si court espace
Pour le malheur encor il est assez de place.
Du soir au lendemain l'amandier a péri;
Le plus tendre feuillage est le plus tôt flétri.
Sanche, le croiriez-vous? Un jour, une étrangère,
Une femme d'Égypte, a prédit à ma mère
Qu'au sort d'un homme en vain le mien voudrait s'unir,
Et qu'en un cloître saint ma vie irait finir.

D. SANCHE.

Quel songe !

ESTRELLE.

Oui, c'est un songe ; oh ! oui. De cette idée
N'allez pas en effet me croire intimidée :
Comme vous j'en souris ; mais dans le souvenir,
Le présage oublié vient de me revenir.

D. SANCHE.

Moi, d'une femme aussi, le croiriez-vous, Estrelle ?
J'ai connu mon destin : Elle était jeune et belle.
Sans observer le ciel, les astres, leur concours,
De ma vie à sa voix j'ai compris tout le cours ;
J'ai sur son front charmant trouvé de chers présages ;
J'ai lu bien des beaux jours dans ses yeux sans nuages.
A son premier aspect j'ai d'abord deviné
Pour quel doux avenir j'étais prédestiné,
Quand Dieu l'a devant moi lui-même présentée,
Dans son temple !

ESTRELLE.

Profane !... Ah ! quelle âme agitée
Ne s'apaiserait pas aux sons de votre voix !

D. SANCHE.

Vous la rappelez-vous cette première fois ?

(Ils se rapprochent l'un de l'autre avec intimité et oubli.)

C'était à Sainte-Claire, et dans cette chapelle
Qui garde le tombeau de l'infante Isabelle.

L'encens qui vers l'autel montait en ce moment,
Du peuple agenouillé le saint recueillement,
Les sons qui descendaient de leur source invisible,
Avaient mis dans mes sens cette ivresse paisible,
Quand tout le cœur s'émeut, par degrés exalté,
Et comprend par l'amour l'éternelle beauté.
Je vous vis : je crus voir la céleste lumière,
Et de l'autel vers vous détournai ma prière.

ESTRELLE.

Et vous, le premier jour qui vous offrit à moi,
Vainqueur de trois rivaux, vous sortiez d'un tournoi.
Des fanfares, au ciel exaltant votre gloire,
Saluaient dans les airs cette triple victoire;
Et des hérauts du camp, lorsqu'il fut proclamé,
J'appris d'abord le nom que j'ai depuis aimé.
J'étais de vos succès dans mon cœur triomphante;
Et, lorsque je vous vis aux genoux de l'infante,
J'aurais voulu sa place, afin de vous donner
Le prix qui devant tous allait vous couronner.

D. SANCHE.

Et moi, cependant, moi, j'étais là sans connaître,
Sans sentir que le ciel vous eût même fait naître;
J'ai passé près de vous, indifférent vainqueur,
Sans qu'un frémissement vînt avertir mon cœur.
Non, je ne conçois pas qu'il ait pu dans ma vie
Être un âge où ce cœur ne vous ait pas servie.

Que faisais-je? La guerre occupait mes instants.
La lice à mes loisirs offrait ses passe-temps,
Mais aux jeux de la lice, aux travaux de la guerre,
Quel but avais-je? A qui souhaitais-je de plaire?
Du moins, en revenant vainqueur dans mes foyers,
Je saurai maintenant où placer mes lauriers.
Ah! pour moi désormais quelle tâche sacrée
De gagner de l'honneur pour vous rendre honorée!
Que je voudrais ouïr le signal des combats!
Qu'à Grenade soudain n'appellent-ils mon bras!
Afin que de lauriers mon hymen se décore,
Que j'apporte à vos pieds les étendards du More,
Que, me voyant sauver la Castille et mon roi,
Estrelle soit contente et soit fière de moi.

ESTRELLE.

Ah! qu'un si noble cœur me coûtera de larmes!

D. SANCHE.

Oui, oui, lorsque de loin voyant briller mes armes,
Vous prêterez l'oreille à leur bruit glorieux,
Ils seront doux les pleurs qui mouilleront vos yeux.

ESTRELLE.

Et surtout quel retour!

D. SANCHE.

Et quel prix de ma gloire!
Mais j'emporte demain ma plus belle victoire.
De quel orgueil j'irai vous présenter au roi!

ESTRELLE.

Tant d'éclat me fait peur.

D. SANCHE.

Quel triomphe pour moi,
Lorsque dans son château vous verra mon vieux père!
Vous l'aimerez?

ESTRELLE.

Et vous, vous aimerez mon frère?

D. SANCHE.

Votre frère déjà n'est-il donc pas le mien?

ESTRELLE.

Et rien de nos trois cœurs ne rompra le lien,
Et Séville en ses murs citera pour modèle
L'union de Bustos, et de Sanche et d'Estrelle.

D. SANCHE.

J'éprouve à ce penser l'indicible transport
Qu'éprouve un nautonier en entrant dans le port.

ESTRELLE.

Il semble en ce moment que mon âme ravie
Épuise le bonheur du reste de ma vie.
Projets d'un long amour!

D. SANCHE.

Jours trop favorisés!

ESTRELLE.

Rêves de ma jeunesse enfin réalisés!

(A un mouvement passionné de D. Sanche, elle tressaille et se lève.)

Mais nous laissons trop loin errer notre pensée.
Il est tard.

D. SANCHE.

Quoi ! déjà !

ESTRELLE.

La nuit est avancée.

D. SANCHE.

Estrelle !

ESTRELLE.

Il faut partir.

D. SANCHE.

Donne-moi cette main.

Elle tremble.

ESTRELLE, l'écartant doucement.

Adieu, Sanche.

D. SANCHE.

Oh ! demain !

ESTRELLE, pleine de trouble.

Oui, demain.

SCÈNE IV.

ESTRELLE, INÈS; ENSUITE ZORAÏDE.

ESTRELLE; elle se promène quelques instants pensive et encore troublée.

Demain ! enchantement que mon âme prolonge !

(Elle s'arrête comme réveillée en sursaut.)

Nous sommes dans la nuit, et c'est peut-être un songe.

(A Inès, qui s'est approchée avec Zoraïde.)

Mon frère est-il rentré?

INÈS.

Non, madame.

ESTRELLE, en elle-même.

Ce soir
Je ne sais quel besoin je sens de le revoir.
Mais que Sanche a bien loin emporté mes présages!
Viens, Inès.

(Elle lui prend le bras, et comme elle va rentrer, elle regarde machinalement l'état du ciel.)

Ah! le ciel s'est couvert de nuages,
Et nous prépare un jour moins pur et moins serein
Qu'il ne l'avait d'abord annoncé pour demain.

(En rentrant, elle retourne la tête vers Zoraïde qu'elle aperçoit en ce moment.)

Zoraïde, au réveil, d'un soin qui t'intéresse
Viens chercher le secret auprès de ta maîtresse.
Allons.

SCÈNE V.

ZORAÏDE.

Que de bonté dans le son de sa voix!
Bienfaisante maîtresse! elle m'a quelquefois

Adouci sur ce bord mon pénible partage.
Mais rien peut-il jamais consoler l'esclavage!
Et le roi va venir! et moi je la trahis!
Mais aussi c'est le roi! Dans notre cher pays,
En nos heureux harems quelle femme enfermée
Du suprême sultan se plaindrait d'être aimée?
Je ne sais quel remords vient pourtant me troubler.
J'ai failli tout à l'heure à lui tout révéler.
Vierge pure du ciel, plus le moment approche,
Plus je sens dans mon cœur s'irriter ton reproche.
C'est l'heure. Il va venir. Que résoudre? Mais quoi!
C'est un prix bien puissant que me promet le roi!
La liberté! revoir la terre où je suis née!
Puis-je en un tel désir n'être point pardonnée?
Je crois ouïr des pas s'approcher vers ce lieu.
Non. Fuyons. Je ne puis. L'oserai-je, mon Dieu?

(Plusieurs hommes, parmi lesquels on reconnaît le roi, paraissent au fond de la scène enveloppés de manteaux. Zoraïde se perd sous les arbres. Elle rentre. La nuit est devenue très-sombre.)

SCÈNE VI.

LE ROI, D. ÉLIAS, DEUX AUTRES SEIGNEURS.

LE ROI, aux deux seigneurs.

N'avancez pas plus loin. Vous avez su m'entendre?
Près de l'Alaméda tous deux allez m'attendre.

N'ayez point en souci les jours de votre roi :
J'ai mon épée. Allez, c'en est assez de moi.

SCÈNE VII.

LE ROI, D. ÉLIAS.

LE ROI.

Sont-ce là les jardins habités par Estrelle !
Suis-je bien dans l'enceinte élevée autour d'elle !
Achevons.

D. ÉLIAS.

De vos pas affaiblissez le bruit.

LE ROI.

A quelle heure, Élias, sommes-nous de la nuit ?

D. ÉLIAS.

La tour de San-Marcos, près de cette demeure,
A déjà du matin sonné la première heure.

LE ROI.

Le sommeil doit fermer tous les yeux ennemis.

D. ÉLIAS.

Oui, tous dans le château paraissent endormis.
Une seule fenêtre encor reste éclairée.

LE ROI.

Ah ! c'est là que sans doute Estrelle est retirée ;
Et cet heureux flambeau garde de sa clarté

Le secret sanctuaire où veille la beauté.
Es-tu certain qu'Estrelle, en effet prévenue,
Daigne secrètement avouer ma venue?

D. ÉLIAS.

Elle pourra sembler surprise de vous voir,
Mais de sa jeune esclave elle a dû tout savoir.

LE ROI.

Cependant qu'au palais mes salles sont brillantes,
Pleines de bruit, d'éclat, de femmes attrayantes,
Qui croirait que, caché sous un obscur manteau,
J'erre seul et dans l'ombre autour de ce château!
Mais donne le signal; donne, c'est trop attendre.
Tu penses que Bustos ne saurait nous surprendre?

D. ÉLIAS.

Sire, au salon royal j'ai su lui ménager
Un honneur dont Bustos ne peut se dégager;
Et tandis qu'éclipsé du milieu de la fête,
Vous poursuivez ici votre belle conquête,
Bustos, par l'amiral avec soin arrêté
A ce jeu que l'Afrique a chez nous apporté,
Défend sur le damier sa reine menacée,
Et l'échec véritable est loin de sa pensée.

LE ROI.

Va donc; fais à l'esclave entendre ton signal.

SCÈNE VIII.

LE ROI, D. ÉLIAS, allant vers le château; D. BUSTOS, entrant sur le devant de la scène; ZORAÏDE, ensuite, paraissant sur le balcon.

D. BUSTOS.

De mon brusque départ j'ai surpris l'amiral :
N'importe. Les soupçons de mon âme troublée
M'ont forcé tout à coup à quitter l'assemblée;
Et plus ce courtisan cherchait à m'arrêter,
Plus les mêmes soupçons venaient m'inquiéter.
Un mot que d'Élias j'ai surpris au passage,
Le roi sorti...

(Il entend frapper trois fois des mains; à ce signal donné il tressaille.)

Quel bruit! et qu'est-ce qu'il présage?

ZORAIDE, au balcon.

Est-ce vous?

LE ROI.

C'est moi-même, ouvrez.

D. BUSTOS, à part.

O trahison!
Ce n'est point une erreur : ma crainte avait raison.

D. ÉLIAS, à voix basse au roi.

On a parlé, je crois.

LE ROI, bas.

Écoute. Fais silence.

D. ÉLIAS, bas.

Sous ces arbres obscurs on marche,

LE ROI, haut à D. Bustos.

Qui s'avance?

D. BUSTOS, haut.

Qui va là?

D. ÉLIAS, bas au roi.

Ciel! Bustos!

LE ROI, bas à D. Élias.

Son nom est son arrêt.

D. ÉLIAS, bas au roi.

Ah! Sire, que prétend ce courage indiscret?
Sortons. Éloignons-nous.

D. BUSTOS, haut.

Qui que vous puissiez être,
Arrêtez, cavaliers, je prétends vous connaître.
Votre nom? quel dessein ici vous a conduits?
Qui vous a dans ces murs à cette heure introduits?
Fais-je de ma maison en vain fermer l'entrée?
Et ne savez-vous pas que la nuit est sacrée?

(Zoraïde, qui est venue ouvrir la porte, épouvantée d'entendre la voix de son maître, se cache entre les arbres.)

LE ROI.

Je souffre rarement qu'on m'ose interroger.

D. BUSTOS.

Et je souffre encor moins qu'on ose m'outrager.

LE ROI.

Nous sommes gens d'honneur.

D. BUSTOS.

Faites-le mieux paraître.

LE ROI.

Tu parles haut.

D. BUSTOS.

Ici, je puis parler en maître.

LE ROI, à D. Élias.

Allons. C'est trop souffrir ces insolents débats.

D. BUSTOS, leur barrant le passage.

Pensez-vous m'éviter?

D. ÉLIAS.

N'arrête point nos pas.

LE ROI à D. Bustos.

Encor?

D. BUSTOS.

Vous voulez fuir! Êtes-vous gentilshommes?

LE ROI porte la main à la garde de son épée, ainsi que D. Élias.

Cette épée à l'instant dira si nous le sommes.

D. BUSTOS, l'épée à la main.

La mienne t'interroge.

D. ÉLIAS, bas, retenant le roi.

Ah! Sire!

D. BUSTOS, s'avançant.

Défends-toi.

D. ÉLIAS, à D. Bustos.

Arrête, malheureux! que fais-tu? c'est le roi!

D. BUSTOS.

(A part.) (Haut.)

Le roi! C'était donc lui! Le roi! votre insolence
Peut-elle à mon seigneur faire une telle offense!
Le roi! pour échapper au juste châtiment,
Osez-vous d'un tel nom vous armer lâchement?
Et ne craignez-vous pas qu'à ce point outragée,
Sa gloire en votre sang ne soit soudain vengée?
Non, je ne vous crois point. Non, quand ce peuple entier,
Dans Séville ouvre au roi son sein hospitalier;
Quand de ces mille cris que la nuit me renvoie,
J'entends encor d'ici la confiante joie,
Puis-je croire le roi dans ces murs introduit
Comme un de ces brigands que redoute la nuit?
Emploirait-il le temps qu'on dédie à sa gloire,
A conspirer dans l'ombre une indigne victoire?
Lui, que souvent le peuple appelle dans ses maux,
Lui, né pour protéger l'honneur de ses vassaux,
Lui, non moins que le roi, le père des familles,
Corromprait-il nos sœurs, nos femmes et nos filles?
Viendrait-il lâchement, sûr de l'impunité,
Du toit de son vassal souiller la pureté?

De ceux qui l'ont servi ce serait le salaire ?
Allez, fuyez, sortez, évitez ma colère.
Ah ! si le roi savait par quelle trahison
Ici des imposteurs abusent de son nom,
Lui prêtent des couleurs de sa gloire ennemies,
Et du manteau royal couvrent leurs infamies !

D. ÉLIAS, l'épée à la main.

Sire, permettez-moi de venger...

LE ROI, l'épée à la main.

Laisse-moi
Faire à des traits certains reconnaître le roi.

D. BUSTOS.

Tu veux de ton faux rang donner un témoignage,
Et me forcer d'y croire en voyant ton courage.
Imposteur, ton épée à mes yeux brille en vain :
Ton sang est devenu trop vil à cette main,
Et c'est assez pour moi, sans qu'elle y soit trempée,
De te chasser d'ici du plat de mon épée.

(Il le frappe au dos.)

LE ROI.

Quel affront ! ô fureur !

(Il se précipite vers Bustos l'epee à la main.)

D. BUSTOS, reculant dans l'obscurité des arbres.

Traitre, n'approche pas
Redoute un châtiment pire que le trépas.
Si tu ne t'y soustrais par une fuite prompte,

Vingt flambeaux à l'instant vont éclairer ta honte.

LE ROI.

Défends ta vie !

D. ÉLIAS.

Ah ! Sire !

D. BUSTOS.

Holà ! Carlos, à moi !

Enrique, Andrès !

D. ÉLIAS.

On va trouver ici le roi !

Venez.

LE ROI.

Sans le punir !

D. ÉLIAS.

Tout le château s'éclaire.

LE ROI.

Sans laver mon affront au sang du téméraire !

D. BUSTOS.

On vient. La vérité va luire à tous les yeux ;
Nous connaîtrons enfin ce roi mystérieux.
Il fuit ; il fuit le jour !

LE ROI, en s'en allant entraîné par don Élias.

O vengeance ! vengeance !

(Le roi fuit devant la lumière dont les jardins se trouvent tout à coup remplis; il fuit l'épée à la main, et comme poursuivi par la clarté des flambeaux.)

SCÈNE IX.

D. BUSTOS, ENRIQUE, et plusieurs autres serviteurs portant des flambeaux; ensuite ZORAÏDE.

ENRIQUE, accourant.

Seigneur!

D. BUSTOS, aux domestiques.

Allez, courez, suivez en diligence...
Non, cessez, arrêtez, demeurez : c'est en vain.

(En lui-même.)

Il fuit! et plein de honte, et frappé de ma main!
Je suis perdu sans doute après ce coup funeste.
J'ai vengé mon honneur, qu'il dispose du reste.
Il peut tout. Je suis prêt. Loin de le redouter :
En plein jour devant lui j'irai me présenter.
Et demain à la cour, défiant sa vengeance,
Je verrai qui de nous aura plus d'assurance;
Je verrai de quel front... Mais il faut achever.

(Haut.) (En lui-même.)

Qu'on cherche Zoraïde. Oui, pour mieux le braver,
Je veux encor, je veux que l'esclave traîtresse...

(Il aperçoit Zoraïde; et d'un ton qui affecte d'être froid et calme :)

Ah! c'est vous? Vous tremblez? Que fait votre maîtresse?

ZORAIDE.

Ma maîtresse, seigneur?

D. BUSTOS.

Elle, oui.

ZORAIDE.

Dans ce moment.
Tranquille elle repose en son appartement.

D. BUSTOS.

Dans ce sommeil, le bruit ne l'a-t-il point troublée?

ZORAIDE.

Non : trop loin de ce lieu sa chambre est reculée.

D. BUSTOS.

Mais ma sœur, en secret, ne savait-elle pas
Que le roi dans ce lieu devait porter ses pas?

ZORAIDE.

Quoi, seigneur?...

D. BUSTOS.

Je sais tout. N'est-elle pas instruite
Du projet dont vous-même aviez pris la conduite?

ZORAIDE.

Oh! non, seigneur.

D. BUSTOS.

Comment! elle n'en a rien su?

ZORAIDE.

Rien.

D. BUSTOS.

Du prince par vous elle n'a rien reçu?

ZORAIDE.

En un pareil moment pourrais-je vous le taire ?

D. BUSTOS.

Et nulle autre que vous ne connaît ce mystère ?

ZORAIDE.

Nulle autre.

D. BUSTOS.

Ainsi, vous seule avez tout fait ?

ZORAIDE.

Hélas !

D. BUSTOS.

Par le soin d'Élias sans doute ?

ZORAIDE.

Oui d'Élias.

D. BUSTOS.

Et de quelque grand prix vers le crime attirée,
Vous avez des jardins ainsi livré l'entrée ?

ZORAIDE se jette à genoux.

Oui, par un prix bien cher mon désir fut tenté.
Le roi m'avait, seigneur, promis ma liberté.
Esclave, le besoin de revoir ma patrie,
Plus fort que l'honneur même en mon âme flétrie,
M'a fait commettre, hélas ! pour fuir ces tristes bords,
Un crime qu'ont bien vite expié mes remords.
Mais croyez...

D. BUSTOS.

Levez-vous. Suivez-moi, Zoraïde.

ZORAIDE.

Ah! votre air, votre voix, votre ton m'intimide:
Vos regards comprimés me remplissent d'effroi.

D. BUSTOS, à Eurique.

Faites venir un prêtre.

ZORAIDE, poussant un cri d'épouvante.

Ah! seigneur!

D. BUSTOS, d'une voix terrible et contenue.

Suivez-moi.

FIN DU DEUXIEME ACTE

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une galerie de l'Alcazar sur laquelle donne l'appartement du roi; galerie de rez-de-chaussée, qui laisse voir à travers ses arcades les rues et les monuments de la ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERÈS DE GUSMAN, GONZALÈS DE BIEDMA.

(Plusieurs groupes d'officiers du palais et de courtisans attendent le lever du roi. La porte s'ouvre, des pages paraissent.)

LE ROI entre accompagné de D. ÉLIAS et de plusieurs autres seigneurs de la cour.

LE ROI, en entrant.

Non. De l'ambassadeur je remets l'audience;
Je ne puis maintenant l'admettre en ma présence.
Abdala peut me voir, soit tantôt, soit demain.
Que m'importe après tout l'empereur africain!
A présent il caresse, il menaçait naguère;
Qu'il vienne, j'y consens; qu'il m'apporte la guerre:
La guerre est mon plaisir.

(Plusieurs seigneurs s'inclinent.)

Ah! c'est vous! vous voici?

(A part.)

Don Sanche tarde bien : il devrait être ici.

PERÈS.

Des fêtes de la nuit, de leur joie éclatante,
Sans doute Votre Altesse a lieu d'être contente?

GONZALÈS.

L'allégresse du peuple est douce au cœur du roi,
Sire, et dans nos transports éclate notre foi.

LE ROI, préoccupé.

Je rends à cet amour un amour véritable.

(Il se détourne brusquement.)

GONZALÈS, à plusieurs nobles sévillans qui sont près de lui.

Le roi semble distrait.

LE ROI s'assied.

Approchez cette table.

(Il écrit d'un air soucieux et agité à l'un des côtés de la scène, tandis qu'à l'autre il est observé de loin par les courtisans, qui parlent entre-eux à demi-voix.)

GONZALÈS.

D'un grand trouble en son âme il paraît agité.

PERÈS.

Oui, son visage est pâle et son œil irrité.

GONZALÈS.

Vous savez de Lara la soudaine disgrâce?

PERÈS.

De grands événements j'entrevois la menace.

GONZALÈS.

Peut-être l'Africain fait de nouveaux progrès,
Et s'est d'Algésiras avancé vers Xérès.

PERÈS.

On dit qu'à l'Aragon vient de s'unir la France.

LE ROI, écrivant.

Bustos!

GONZALÈS.

J'ai dès longtemps prévu cette alliance.

LE ROI.

Et Sanche ne vient pas!

(Quelqu'un, entré en ce moment, semble raconter à un groupe de courtisans une nouvelle dont ils se montrent étonnés. Gonzalès et Perès se sont rapprochés de ce nouveau groupe.)

GONZALÈS.

Se peut-il bien?

D. ÉLIAS, qui vient de s'approcher aussi.

Comment!
Vous venez de la voir?

PERÈS.

En ce même moment?

GONZALÈS.

Aux grilles du palais?

D. ÉLIAS.

C'est une insigne audace.

LE ROI, pliant le billet qu'il vient d'écrire.

Quoi donc? qui vous étonne? et qu'est-ce qui se passe?

PERÈS.

Sire...

GONZALÈS.

On vient de trouver...

LE ROI.

Quoi? parlez sans délais.

D. ÉLIAS.

Une femme attachée aux grilles du palais.

LE ROI.

Morte?

D. ÉLIAS.

Morte.

LE ROI.

Comment! l'a-t-on pu reconnaître?
Qui l'y plaça?

GONZALÈS.

Bustos nous instruirait peut-être.

LE ROI vivement.

Qui parle de Bustos?

(Il jette un regard scrutateur sur Gonzalès, qui garde l'air simple et naturel de quelqu'un qui n'a point d'arrière-pensée.)

GONZALÈS.

Cette femme, dit-on,
Esclave de sa sœur, servait dans sa maison.

LE ROI, troublé, à D. Élias.

De sa sœur?

D. ÉLIAS, avec une indifférence affectée.

En effet, c'est son esclave more.

LE ROI, à part.

Et jusqu'en mon palais Bustos me brave encore!
Mais Sanche va venir!

(A l'alcade mayor et aux seigneurs de sa suite.)

Il suffit. Laissez-moi.

PERÈS, en se retirant.

Quels ordres pour ce jour daigne donner le roi?

GONZALÈS, en se retirant.

Le cirque où des taureaux le spectacle s'apprête
Attendra-t-il de vous le signal de sa fête?

LE ROI.

Non. Dieu vous garde. Allez. Des soins plus importants
Au palais, ce matin, réclament mes instants.

SCÈNE II.

LE ROI, D. ÉLIAS.

LE ROI, à lui même.

Bustos! toujours Bustos! Il est lent à paraître
Le vengeur que j'attends! Oui, périsse le traître.
Périsse son nom même, et que nul désormais
N'ose ici devant moi le prononcer jamais!
Oh Dieu! tous les regards fixés sur mon visage
Ne paraissaient-ils pas instruits de mon outrage?

D. ÉLIAS.

D'un pareil souvenir vous troublez-vous ainsi !
Vous...

LE ROI, comme réveillé par la voix de D. Élias.

Toi-même, Élias, ne reste point ici.
Ton regard à son tour me gêne, et ta présence,
Témoin de mon affront, m'en reproduit l'offense.
Un sujet aura donc sur moi levé sa main,
Et devant ses flambeaux vu fuir son souverain !
Ah ! s'il n'eût pour défense appelé leur lumière,
Que tout son sang bientôt eût rougi la poussière !

D. ÉLIAS.

Jamais ressentiment eut-il plus juste objet !

LE ROI.

Me frapper ! Moi frappé ! frappé par un sujet !

D. ÉLIAS.

Est-il pour un tel crime un supplice...

LE ROI.

Et le traître
Feignait en m'outrageant de ne me pas connaître !
Bustos, pour ton malheur tu m'as trop bien connu !

D. ÉLIAS.

Punissez...

LE ROI.

Enfin donc le matin est venu !
Combien, toute la nuit, hâtant l'heure trop lente,

Agité sans sommeil sur ma couche brûlante,
J'ai de l'aube imploré la première lueur!
Que de projets sanglants ont roulé dans mon cœur!
Chaque instant vient encor accroître ma torture.
Si l'on allait savoir cette horrible aventure!
Oui, qu'il meure.

D. ÉLIAS.

Aussi bien cet homme est dangereux.
Tout bas les mécontents se le nomment entre eux.
C'est leur chef. A mon roi s'il fut toujours contraire,
Armé d'un tel secret que n'osera-t-il faire?

LE ROI.

Oui certes, tu l'as dit, il menace l'état,
Il conspire; oui, la mort due à son attentat
Importe à mon salut, et touche ma puissance
Non moins que mon honneur, ma haine et ma vengeance.

D. ÉLIAS.

Eh bien! contre vos droits si longtemps opposé,
A sa perte lui-même offre un prétexte aisé.

LE ROI.

Imprudent! lui prêter un crime politique!
Il est trop défendu par la faveur publique;
Et quiconque avec lui combattit mon retour
Croirait qu'un même coup va l'atteindre à son tour.
Ma haine, Mendoza, doit frapper en silence,
Et veut un châtiment secret comme l'offense.

Au rang qui me retient que ne puis-je échapper!

D. ÉLIAS.

Sire, contre un vassal? c'est à nous de frapper.
Vos chevaliers sont prêts. Dites une parole,
Est-il quelqu'un de nous qui balance et ne vole!

LE ROI.

J'ai fait choix du vengeur.

D. ÉLIAS.

Pourquoi chercher si loin?
Du crime de la nuit je suis le seul témoin;
Quand mon épée est là pour remplacer la vôtre,
Vous pouvez, moi vivant, en appeler un autre?
S'il est quelque plaisir qu'il faille partager,
Vous m'appelez alors: non, s'il faut vous venger!
Suis-je fait seulement pour conduire une fête?
Sire, c'est m'offenser.

LE ROI.

Je sais que toujours prête,
Ton épée, à ma voix, n'écoute nul danger:
Mais pour d'autres périls je veux la ménager.
D'ailleurs, s'il faut le dire, en punissant le traître,
Un homme de ma cour me ferait reconnaître,
Et le peuple en ce coup verrait un coup d'état.
Parmi les Sévillans j'ai choisi mon soldat,
Et cette mort, ainsi, d'une rencontre armée
Peut sembler seulement la suite accoutumée.

J'ai choisi le plus brave et celui dont la foi
Avec le plus d'éclat a brillé devant moi,
De qui le dévoûment jusqu'à l'idolâtrie...
Ne vient-on pas?

D. ÉLIAS.

Je vois dans cette galerie
Par un page conduit don Sanche s'avancer.

LE ROI.

Hâte-toi de sortir, qu'il ne puisse penser
Que ce fatal secret soit connu de personne.
Gardons qu'en te voyant Sanche ne le soupçonne.
Il convient au dessein que sur lui j'ai formé
Qu'il puisse ici le croire en lui seul renfermé.

SCÈNE III.

LE ROI, D. SANCHE.

(Un page qui introduit don Sanche lui montre le roi, et se retire.)

LE ROI.

Approche.

D. SANCHE.

Au palais, Sire, invité de me rendre,
Cet honneur qu'aujourd'hui j'étais si loin d'attendre,
S'il m'étonne, sans doute a droit de me ravir,
En m'apportant sitôt l'espoir de vous servir.

LE ROI.

Sanche, relève-toi.

D. SANCHE.

De la foi qui m'engage
L'instant est-il venu de vous donner un gage?

LE ROI.

Que suis-je à tes regards et que vois-tu dans moi?

D. SANCHE.

Quoi, Sire! Ah! mon seigneur, mon souverain, mon roi;
Le maître à qui je dois mon respect, mon hommage,
Mes jours, comme à mon Dieu, dont il m'offre l'image.

LE ROI.

Ainsi, tu connais donc que tu me dois tes jours?

D. SANCHE.

Que l'action réponde et non pas le discours.

LE ROI.

Ainsi, tu les tiens prêts si ton roi les réclame.

D. SANCHE.

Sire, même aujourd'hui!

LE ROI.

J'avais jugé ton âme.
Sanche, je t'ai connu dès le premier moment
Où de mon chevalier j'ai reçu le serment.
J'ai compté sur ta foi comme sur ton courage;
Et je t'en veux donner un soudain témoignage.
Il est un homme ici qu'un puissant intérêt

M'ordonne de frapper, mais par un bras secret.
Pour ce grand châtiment j'ai besoin d'un grand zèle ;
J'ai besoin d'un ami, brave, discret, fidèle ;
J'ai jeté dans ma cour mes yeux autour de moi,
Et mes yeux entre tous se sont fixés sur toi.
Je dévoue à ta main cet homme redoutable.

D. SANCHE.

Il est coupable, Sire ?

LE ROI.

Ah, Dieu ! s'il est coupable !

D. SANCHE.

Eh bien ! s'il est ainsi, pourquoi secrètement
Accomplir par ma main un juste châtiment ?
Si Votre Altesse ici permet que je m'explique,
La justice demande une peine publique ;
Elle frappe sans crainte, et sur le criminel
Laisse tomber son glaive à la face du ciel.
Hautement, au grand jour, punissez le coupable :
Ou, si du malheureux la faute est pardonnable,
A la faiblesse humaine accordez son pardon,
De ses jours qu'il vous doit faites-lui l'abandon.
Peut-être une famille à son sort est liée.
La clémence est des rois la plus sûre alliée.

LE ROI.

Je n'ai point appelé don Sanche devant moi
Pour instruire, reprendre et régenter le roi.

J'ai besoin d'un soldat qui frappe pour son maître,
Et non d'un conseiller qui plaide pour un traître;
D'un bras, non d'un discours; d'un homme à tout tenter,
Non pour sauver le coup, mais pour l'exécuter.
Quel es-tu pour sonder ton maître et son mystère?
Ai-je en mes actions des juges sur la terre?
Le droit, c'est mon arrêt; la loi, ma volonté;
L'honneur, ce que j'ordonne à la fidélité.
Mais enfin, je le veux, Sanche; je veux t'apprendre
Pourquoi coule le sang que ton bras va répandre.
Que mérite celui qui sur son souverain
Ose tirer l'épée, ose lever sa main?

D. SANCHE.

La mort, certes, la mort.

LE ROI.

Vois, pèse ta réponse.

D. SANCHE.

Sire, ah! sans hésiter ma bouche le prononce,
La mort, la mort.

LE ROI.

Eh bien! si ce crime est celui
Que ton maître offensé doit punir aujourd'hui?

D. SANCHE.

Meure le criminel, soudain, à ma prière!
Et je cours le frapper, fût-ce mon propre frère.

LE ROI.

Donne-moi cette main.

D. SANCHE.

Avec elle ma foi.

LE ROI.

Va venger mon honneur.

D. SANCHE.

Tout le mien pour mon roi.

LE ROI.

Un noble prix t'attend.

D. SANCHE.

Il est tout dans l'ouvrage.
Ai-je besoin de prix pour avoir du courage?

LE ROI.

Va donc sur l'homme impie accomplir mon décret;
Cours de son châtiment exécuter l'arrêt;
Mais jetons sur son sort une ombre nécessaire,
Mais qu'il ne tombe point, comme un noble adversaire,
Tout vivant de la lutte et du feu du combat,
Il serait trop heureux : il mourrait en soldat.
Non; qu'il sente sa mort, froide, affreuse, sans gloire.
Qu'il tombe en criminel.

D. SANCHE.

Vous ne l'avez pu croire:
Vous n'avez pu si mal comprendre mon dessein.
Je suis un soldat, Sire, et non un assassin.

Un sang non défendu t'a-t-il jamais trempée,
Toi, compagne d'honneur, toi, ma fidèle épée?
Non, pour un tel exploit je ne sais point m'armer.
Je chercherai celui que vous m'allez nommer,
J'irai tenter sa mort, j'irai frapper son crime,
Non pas comme un bourreau qui frappe une victime,
Mais en combat ouvert, devant tous les regards;
Je ne puis avec lui qu'échanger des hasards,
Que croiser noblement mon épée et la sienne,
Et demander sa vie en présentant la mienne.
Moi, Sire, que je veuille autrement vous venger!
Assaillir sans courage, et vaincre sans danger!
Ah! loin que cette main, au jour accoutumée,
Puisse frapper dans l'ombre une main désarmée,
J'irais, si d'un tel fait quelque autre était l'auteur,
Même d'un criminel me porter protecteur,
Et, forçant au devoir la lâcheté trompée,
Opposer l'homme à l'homme, et l'épée à l'épée.

LE ROI.

J'aime cette chaleur; je conçois ce transport:
Jusqu'en mon sein il passe, et nos cœurs sont d'accord.
Si j'ai pu, si j'ai dû vouloir que ma vengeance
Par son indignité répondît à l'offense,
Qu'elle épargnât ta vie, et qu'enfin ta valeur
D'un supplice en effet ne fît pas un honneur,
Je ne saurais blâmer ce que ton cœur éprouve:

Roi, je m'en plains peut être, et chevalier, t'approuve.
A qui n'a point de fer le fer ne peut toucher.
Non, certes, au combat nul ne me voit marcher
Vers le soldat qui tombe ou qui fuit sans courage,
Mais au soldat debout, et je frappe au visage.
Nous le ferons tous deux voir ailleurs mieux qu'ici.
Sanche est ton nom, et moi, mon nom est Sanche aussi.
Suis donc ton mouvement.

D. SANCHE.

Le lieu? les armes? l'heure?
Qui faut-il défier? Je cherche sa demeure.

LE ROI.

Ce billet porte écrit l'ordre qui t'est donné,
Et le nom du coupable au glaive destiné.
Toi-même en le lisant te troubleras peut-être.
C'est un nom dangereux que tu verras paraitre,
D'un homme qu'on dit brave, intrépide, indompté.

D. SANCHE.

Nous le saurons bientôt.

(Il prend le billet.)

LE ROI.

Et pour ta sûreté
Après l'événement, quelques suites qu'il laisse,
J'engage entre tes mains ma royale promesse.
Ton pardon est ici garanti par ton roi.
Prends.

D. SANCHE.

Une garantie! et de vous, Sire, à moi!
Quoi donc? Le souverain que la Castille adore,
Ce maître en qui je crois, et qu'à genoux j'honore,
Ce pouvoir qui me fait aveuglément courir,
Sans question ni doute, ou tuer, ou mourir,
Ne saurait-il lui seul suffire à sa parole?
Le nom du criminel? son nom seul, et je vole.
Reprenez cet écrit. Bien mieux qu'un vain papier
Notre honneur à tous deux suffit pour nous lier:
Au vôtre, mon salut: au mien, votre vengeance.
Le nom du criminel?

LE ROI.

Il est dans la sentence.
C'est assez qu'une fois ma main l'ait pu tracer,
Sans que ma bouche encor doive le prononcer.
D'un nom qui m'humilie épargne-moi l'outrage,
Crains de voir la rougeur me couvrir le visage.
Lis ce nom abhorré; mais surtout sois discret,
Entre tes mains ici je laisse un grand secret;
Non moins que ta valeur il me faut ta prudence.
Séparons-nous; adieu, lis. Courage et silence!

SCÈNE IV.

D. SANCHE, DAVILA.

D. SANCHE.

Et nous, lisons.

(Il va pour ouvrir le billet.)

DAVILA.

Seigneur...

D. SANCHE.

Ah! Davila, c'est toi!

DAVILA.

Je hâtais de mes vœux l'éloignement du roi.
Autour de ce portique, et plein d'impatience,
Depuis quelques instants j'épiais son absence.
Seigneur, on vous désire, on vous appelle; et tous,
Empressés de partir, n'attendent plus que vous.
Don Bustos, qui déjà de ce retard murmure,
Vous demande et vous cherche.

D. SANCHE, à part.

O fatale aventure!

(A Davila.)

Dis-leur que je te suis. Avec l'aide de Dieu
J'irai chez don Bustos les rejoindre dans peu.
Cependant, Davila, vers le séjour d'Estrelle

Fais porter les présents que j'ai choisis pour elle.
Va, dis-je, à ses jardins conduis des instruments;
Qu'Estrelle ait sa maison pleine d'enchantements;
Et moi-même soudain sur tes pas je me montre;
Bustos me cherche, et moi je cours à sa rencontre.
Un moment, et je vole.

SCÈNE V.

D. SANCHE.

O délectable espoir!
Mais il m'a presque fait oublier mon devoir.
Voyons. Il faut pourtant qu'enfin je le connaisse
Cet homme si terrible à qui le roi m'adresse.

(Il ouvre le billet.)

Quand mon courage encor d'amour se sent doubler,
Il serait bien puissant pour me faire trembler.

(Il va lire le billet et s'arrête.)

Du moins, que ce combat soit ignoré d'Estrelle!
Respectons son bonheur et cachons-nous bien d'elle.
Même, aujourd'hui du moins, Bustos l'ignorera.

(Il lit enfin le billet.)

« Celui qu'il faut frapper, c'est Bustos Tabèra. »

(Il reste quelques instants comme anéanti.)

Je demeure à ce coup, immobile, insensible.
Bustos, moi? Je l'ai lu. Non, il n'est pas possible :
Ma main tremble, et ma vue en lisant s'égara.

(Il relit de plus près avec une attention presque stupide.)

« Celui qu'il faut frapper, c'est Bustos Tabèra. »
Oui, ma vue est fidèle, et ne s'est pas trompée.
Moi! moi! contre Bustos présenter mon épée?
Mais quelle audace aussi! Bustos, contre son roi
Oser lever sa main! En quel lieu? quand? pourquoi?
Ah! ce crime sans doute est digne du supplice;
Mais le roi pourra-t-il vouloir que j'accomplisse
Sur le frère d'Estrelle un pareil châtiment?
Estrelle... malheureux! en ce même moment
A marcher à l'église Estrelle est préparée,
Et m'attend avec lui, pour ses noces parée!
Je cours trouver le roi. J'ai promis vainement.
Sire, c'est mon ami, rendez-moi mon serment!
Oui, courons. Oui, j'abjure un serment téméraire.
Grand Dieu! Bustos!

SCÈNE VI.

D. SANCHE, D. BUSTOS.

D. SANCHE.

Bustos, ici que viens-tu faire?

D. BUSTOS.

Ah! je te trouve enfin!

D. SANCHE.

Ici pourquoi venir!

D. BUSTOS.

Le discours me surprend.

D. SANCHE.

Crains de me retenir.

D. BUSTOS.

Quel trouble?

D. SANCHE.

Un soin pressant vers le roi me rappelle;
Laisse-moi.

D. BUSTOS.

C'est agir en courtisan fidèle.
Surpris de ton retard, et, jusqu'en ta maison,
Moi-même curieux d'en chercher la raison,
J'ai su qu'à l'Alcazar t'avait mandé ton maître,
Sanche, et pour t'y trouver n'ai pas craint d'y paraître.
Mais je te laisse, adieu; j'ai lieu d'être content;
Et je vais, de ce pas, à ma sœur qui t'attend
Dire, pour la charmer, combien, occupé d'elle,
Son hymen te distrait de ta faveur nouvelle.

D. SANCHE.

Son hymen! malheureux!

D. BUSTOS.

Qu'entends-je! qu'as-tu dit?

D. SANCHE.

Que parles-tu d'hymen !

D. BUSTOS.

Je demeure interdit.

Don Sanche ?

D. SANCHE.

Hier encor j'en aimais l'espérance !

D. BUSTOS, à part.

De la dernière nuit aurait-il connaissance ?

D. SANCHE.

En un pareil moment puis-je bien y songer !

D. BUSTOS, à part.

Lui serait-il venu quelqu'avis mensonger ?

D. SANCHE.

Malheureux !

D. BUSTOS, à part.

Que d'Estrelle il soupçonne la gloire !

D. SANCHE.

Sortons, sortons.

D. BUSTOS.

Arrête : ah ! que t'a-t-on fait croire ?

D. SANCHE.

Séparons-nous.

D. BUSTOS.

Non, non, il faut s'expliquer mieux.
Quelque méprise ici nous offense tous deux.

D. SANCHE.

Ne me demande rien, crains plutôt de m'entendre.

D. BUSTOS.

Savez-vous qu'un tel mot a droit de me surprendre?

D. SANCHE.

Que ne me laissais-tu sans me chercher ici?

D. BUSTOS.

Me connaissez-vous bien, pour me parler ainsi?

D. SANCHE.

Pour te connaître assez, je parle de la sorte.

D. BUSTOS.

Vive Dieu! savez-vous que l'offense est trop forte?

D. SANCHE.

O destin!

D. BUSTOS.

Savez-vous que Bustos est mon nom?
Bustos Tabèra?

D. SANCHE.

Dieu!

D. BUSTOS.

Qu'on connaît ma maison?
Qu'au seuil de mon château mes nobles armoiries
N'ont d'un signe honteux jamais été flétries?

D. SANCHE.

Qui le dit?

D. BUSTOS.

Savez-vous que d'un sang pur sorti,

A tout honteux rapport je donne un démenti?
Que jamais le soupçon et sa secrète injure
N'ont au nom de ma sœur attaché leur souillure?

D. SANCHE.

Qui parle d'elle?

D. BUSTOS.

Moi, j'en parle; et je m'entends.
Je ne saurais souffrir l'insulte plus longtemps.
L'honneur, entendez-vous, m'est plus cher que la vie,
Que l'amitié.

D. SANCHE.

Bustos!

D. BUSTOS.

Que l'amitié trahie.

D. SANCHE.

Moi traître!

D. BUSTOS.

Et j'entrevois plus d'une trahison.

(Sanche porte la main à la garde de son épée.)

Je l'ai dit, je suis prêt à t'en rendre raison.

D. SANCHE.

Estrelle!

D. BUSTOS.

Tu n'es plus rien pour moi, ni pour elle.
Je défends que ta bouche ose nommer Estrelle.

D. SANCHE.

Et c'est ce nom pourtant, ce nom seul qui dans moi,

Après un tel discours, combat encor pour toi.

D. BUSTOS.

Ta pitié n'est ici qu'une nouvelle audace.
Fusses-tu né Guzman, le premier de ta race,
Mon orgueil vaut le tien, mon mépris ton mépris;
Et de plus grands que Sanche hier même ont appris
Que partout où je sens ma noblesse frappée,
Ma réponse est bientôt prête avec mon épée.

D. SANCHE.

Ah! surtout devant moi, tremble de t'en vanter.

D. BUSTOS.

Tu m'as compris!

D. SANCHE.

Ici, crains de le répéter.

D. BUSTOS.

Le roi t'a dit!...

D. SANCHE.

Crois-moi, n'en poursuis pas l'outrage.

D. BUSTOS.

Eh bien! moi, hautement...

D. SANCHE.

N'en dis pas davantage:
Tais-toi, tais-toi.

D. BUSTOS.

Sans peur, je le tiens devant toi
Pour traître, déloyal, faux, lâche, indigne roi.

D. SANCHE.

Tu mens.

D. BUSTOS.

Viens, si tu veux à ton tour la connaître,
La voilà, cette main dont j'ai frappé ton maître !

D. SANCHE.

Ah ! mon devoir lui-même a parlé par ta voix.
Oui, ta fureur m'y force, et je n'ai plus de choix ;
Oui, ce mot me condamne à t'arracher la vie.

D. BUSTOS.

Que la parole enfin par le fait soit suivie.

D. SANCHE.

Arrête !

D. BUSTOS.

Désormais je n'écoute plus rien.
Viens donc prendre mon sang.

D. SANCHE.

Viens verser tout le mien.

(Ils mettent l'épée à la main et croisent le fer. Pendant le combat, le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'appartement d'Estrelle. Une large porte, au fond, laisse voir, lorsqu'elle s'ouvre, une galerie qui conduit à l'appartement de don Bustos. Une fenêtre à balcon donne sur des jardins. On aperçoit la cime des arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESTRELLE, BÉRENGÈRE, INÈS,
DEUX CAMÉRISTES.

(Estrelle, parée pour ses noces, est assise à sa toilette devant une glace. Les caméristes debout autour d'elle achèvent de la parer. L'une des femmes tient un miroir de forme moresque qu'elle présente par moment à sa maîtresse.)

ESTRELLE, arrangeant sa parure.

On n'a point encor vu Zoraïde paraître ?

(Les caméristes se regardent entre elles mystérieusement, sans qu'Estrelle, occupée d'elle-même, y fasse attention.)

Quelle joie en son cœur quand elle va connaître
Que mon désir, hier par mon frère écouté,

Lui doit dans peu d'instants donner la liberté !
Elle ne sera point à la fête étrangère.
Placez plus haut ces fleurs.

BÉRENGÈRE.

Laisse ta Bérengère
Un moment de sa main te prêter le secours.

(Inès sort emportant des robes.)

ESTRELLE.

En toute occasion je te trouve toujours.
Pare donc, fais briller, fais aimer ton Estrelle.
Je n'ai jamais autant souhaité d'être belle.
Je voudrais (relevez ce voile) je voudrais
De toutes en ce jour éclipser les attraits ;
Pour lui plaire, entends-tu ?

BÉRENGÈRE met devant elle le miroir.

Consulte ton image.

ESTRELLE.

Ah Dieu ! quelle rougeur me couvre le visage !

BÉRENGÈRE.

De tes regards encor elle augmente l'éclat.

ESTRELLE.

Mets ta main sur mon cœur ; le sens-tu comme il bat ?

BÉRENGÈRE.

De peur ?

ESTRELLE.

Non ; de plaisir. Ma gloire est d'être franche :

Il vole impatient au-devant de don Sanche.
Qu'une autre sous son voile ait l'art de s'enfermer ;
Moi, j'aime en Castillane et suis fière d'aimer.
Aux yeux de mon amie en ferais-je mystère ?
Et si je suis heureuse, à quoi sert de le taire ?

(Aux caméristes, qui s'empressent d'exécuter son ordre.)

Ouvrez sur le balcon ; des orangers en fleur
Laissez jusques à moi monter la douce odeur.
Jamais d'un ciel plus pur la clarté plus brillante
A mes regards encor n'avait lui si riante.
N'est-ce pas mon bonheur qu'il semble partager !
Que l'air me paraît doux, caressant et léger !
Que la terre en son luxe à mes yeux est nouvelle !
Quand le cœur est content, que la nature est belle !

(A Inès qui vient de rentrer, portant un coffret de bijoux.)

Mais il manque à mon cou son plus cher ornement,
Ma chaîne. L'heure passe. Achevons promptement.

(Aux autres femmes qui entourent la toilette.)

Est-ce que ma couronne est ainsi bien posée ?

INÈS pousse un léger cri, en laissant tomber la chaîne qu'elle a tirée du coffret avec trop de précipitation.

Ah !

ESTRELLE se lève.

Qu'est-ce donc ?

INÈS.

La chaîne, en tombant...

ESTRELLE, vivement à Inès.

S'est brisée ?
Malheureuse !

INÈS.

Madame !

ESTRELLE.

Et surtout aujourd'hui !
(A Bérengère.)
C'est le premier présent que j'ai reçu de lui.
De l'amour qui nous joint c'était l'unique gage.
En tout autre moment j'y verrais un présage.

BÉRENGÈRE, souriant.

Ce moment en effet permet peu de songer
A se faire un chagrin d'un sujet si léger.

ESTRELLE.

Oui, c'est un déplaisir qui bien vite s'efface.
Pour de tristes pensers mon cœur n'a point de place.
(A Inès, avec bonté.)
Mon frère est prêt ?

INÈS.

Madame, on ne le trouve pas.
On croit que dans la ville il a porté ses pas,
Au-devant de don Sanche.

ESTRELLE.

Hélas ! ils sont ensemble !
Un soin cher et commun maintenant les rassemble !

Et bientôt (hâtez-vous de rattacher ces nœuds)
Pour me mener au temple ils vont venir tous deux.
Au perron du château Sanche descend peut-être.
Il me semble déjà que je le vois paraître,
Que, conduit par mon frère, il vient prendre ma main,
L'œil fier et plein d'amour, le front noble et serein,
Le visage éclairé d'un radieux sourire ;
Il me semble déjà que je l'entends me dire,
Partons ! de cette voix si mâle en sa douceur,
Qui si profondément résonne dans le cœur.
Oui, partons! mon époux, mon protecteur, mon maître !

BÉRENGÈRE.

On monte.

ESTRELLE.

Ce sont eux.

INÈS, écoutant.

Oui, je crois reconnaître...

BÉRENGÈRE.

C'est Davila.

(Un page de donc Estrelle précède et annonce les personnages de la scène suivante ; cependant que les caméristes rangent et emportent les apprêts de toilette de leur maîtresse.)

SCÈNE II.

ESTRELLE, BÉRENGÈRE, INÈS,
DEUX CAMÉRISTES, DAVILA, SERVITEURS DE DON SANCHE.

Il entre avec plusieurs autres serviteurs qui, en habit de gala, portent les présents de noce dans plusieurs corbeilles. Une symphonie, tout à coup entendue au dehors, s'élève des jardins.

La symphonie, interrompue et reprise plusieurs fois, durera pendant cette scène et la suivante, tantôt presque à la sourdine, tantôt renflant ses sons, selon qu'elle devra laisser entendre les personnages, ou qu'elle pourra saisir un intervalle de silence.

ESTRELLE, à Davila.

Vient-il ?

DAVILA.

Il ne saurait tarder.
Au palais où le roi l'a fait soudain mander :
Davila, m'a-t-il dit, plein de trouble et d'ivresse,
Va pour moi saluer ta nouvelle maîtresse.
Je te suivrai bientôt. Son ordre, en même temps,
M'a commis pour ce jour quelques soins importants.
Entendez-vous déjà le concert qui s'élève?
Le salut du matin?

ESTRELLE.

Il semble que je rêve.
C'est un jour si nouveau qui, pour moi, vient briller!
C'est un enchantement. Si j'allais m'éveiller!

DAVILA, aux gens restés à la porte.

Vous, entrez, avancez; placez sur cette table
Les présents.

ESTRELLE.

Mon hymen est donc bien véritable!

DAVILA.

Ces corbeilles, madame, au nom de votre époux,
Apportent les présents qu'il a choisis pour vous,
Et qu'à votre maison mon noble maître envoie;
Il veut que tous ici soient contents de sa joie.

ESTRELLE.

Voyez; vois, Bérengère, et satisfais tes yeux;
Vois les riches brocards, les tissus précieux!
Vois d'un art étranger les brillantes merveilles!
L'Afrique et l'Orient emplissent ces corbeilles;
Et ce qu'ici don Sanche a prodigué pour moi
Suffirait à parer les quatre sœurs du roi.

(Ici les instruments cessent momentanément de se faire entendre.)

Heureuse Estrelle! Jour de triomphe et de fêtes!
Ces fleurs, ah! chargez-en votre sein et vos têtes!
Toi, prends cette parure, et toi ce collier d'or,
Et toi, ces bracelets, Inès; d'autres encor
Restent pour Zoraïde; et je veux qu'avec elle,
Elle emporte en Afrique un souvenir d'Estrelle.

(Au nom de Zoraïde, les camériste se troublent et baissent les yeux.)

Qui vous peut émouvoir? vous ne me perdez pas,

Dans mon nouveau séjour vos pas suivront mes pas ;
Rien ne sera changé, je suis toujours la même,
Votre jeune maîtresse, Estrelle, qui vous aime.

(A Bérengère.)

Et toi, ne vas-tu pas comme elles m'attrister?
Et ne semble-t-il pas qu'il nous faut tout quitter?
Hélas! un doux regret s'attache à ce qui cesse!
Adieu nos passe-temps de commune jeunesse!
Désormais un autre âge est venu pour mon cœur.
Je quitte le plaisir, mais c'est pour le bonheur.
Ne vient-on pas? J'ai cru tout à coup les entendre.
Mon amie, à l'autel je vais bientôt me rendre,
Et l'anneau nuptial y doit dans peu d'instants
Remplacer cet anneau que j'ai porté longtemps;
Je le lègue à ta main avec sa destinée;
C'était mon talisman; tiens, et sois fortunée.
J'ignore ce que Dieu me garde de chagrins
Dans le cours inconnu de mes futurs destins,
Mais à l'heure où je suis, du moins je suis certaine
D'être heureuse au delà de toute joie humaine,
Et veux que de cette heure, attachée à tes jours,
Ma bague, doux témoin, t'entretienne toujours.

(Les instruments recommencent à se faire entendre.)

Eh bien! tu t'attendris? De mes propres paroles,
Je me sens à mon tour... Larmes vaines et folles!

Allons, sèche tes yeux. On vient. Ils vont entrer ;
Et personne aujourd'hui ne doit ici pleurer.

INÈS.

J'entends sur les degrés des pas nombreux.

ESTRELLE.

Écoute.
Tous ses nobles amis l'accompagnent sans doute.

BÉRENGÈRE.

Un tumulte inconnu semble avec eux monter !

ESTRELLE.

Quel moment ! et quel cœur y pourrait résister !
Ah ! courons au-devant du bonheur qui s'avance.
Les alcades ici !

(Elle recule effrayée en voyant entrer l'alcade mayor Gonzalès de Biedma ; avec lui entrent, dans une sorte de confusion, des gens de sa suite et plusieurs domestiques de don Bustos. La symphonie des jardins continue à se faire entendre.)

SCÈNE III.

ESTRELLE, BÉRENGÈRE, INÈS, GONZALÈS DE BIEDMA ALCADE MAYOR, AUTRES ALCADES, ENRIQUE ET PLUSIEURS AUTRES SERVITEURS DE DON BUSTOS, SUITE.

GONZALÈS.

Madame, ma présence
Maintenant en effet a lieu de vous troubler ;

Et d'un triste discours je dois vous accabler.

ESTRELLE.

Ah! qu'est-il arrivé ?

GONZALÈS.

Sur la terre où nous sommes
Sans cesse le malheur marche au milieu des hommes;
Par tout mortel un droit à son passage est dû;
Il vient le réclamer souvent inattendu;
Et, frappant la demeure où la joie était prête,
En ennemi jaloux il entre dans la fête.

ESTRELLE.

Sanche? Bustos?

GONZALÈS.

De force armez donc votre cœur.

(Pendant ces préparations de l'alcade, Enrique, s'approchant d'Inès, lui a dit tout bas quelque chose qui l'épouvante. Inès pâlissant passe le mot d'Enrique à l'oreille de Bérengère, qui fait à son tour un mouvement et tourne les yeux vers la porte d'entrée, comme craignant d'y voir paraître un objet redoutable. Ce mouvement n'échappe point à Estrelle. En portant sur ceux qui l'entourent un œil qui interroge, intelligent, rapide et plein d'anxiété, elle saisit du regard le moment où Inès se penche à l'oreille de Bérengère, et elle dit subitement à celle-ci:)

ESTRELLE.

Comme tu deviens pâle!

(A Inès.)

Ah! qu'est-ce donc?

(A l'alcade.)

Seigneur?

(Se retournant tout à coup vers Bérengère.)

Tu le sais.

BÉRENGÈRE.

Malheureuse!

ESTRELLE.

Inès, vers cette porte
Ton œil avec terreur incessamment se porte.
Je veux moi-même... Ah, Dieu!

(Elle fait un cri d'horreur. Comme elle se précipitait et ouvrait la porte, elle voit le corps inanimé de Bustos que, en traversant la galerie, on ramenait à son appartement. Le cortége s'arrête; la galerie reste en vue.)

Mon frère!

GONZALÈS.

O coups du sort!

(Les femmes s'empressent à soutenir Estrelle.)

BÉRENGÈRE.

Estrelle!

INÈS.

Ma maîtresse!

ESTRELLE.

O mon frère! il est mort!

GONZALÈS.

Un combat trop fatal l'a laissé sur la terre.

ESTRELLE.

Mort!

(Ici la symphonie, un moment arrêtée, recommence dans les jardins.)

BÉRENGÈRE.

Davila, courez, commandez de se taire

A ces chants douloureux qui lui percent le cœur.

(Davila sort en hâte. Inès ferme la fenêtre du balcon, de sorte que la musique ne se fait entendre ainsi que sourdement et comme de loin.)

ESTRELLE.

Mon frère ! voilà donc les noces de ta sœur !

GONZALÈS.

Comment lui dire, hélas ! toute sa destinée !

(La symphonie s'arrête, tout à coup interrompue.)

ESTRELLE, assise.

Ah ! suis-je en te perdant assez infortunée !
Quel malheur reste-t-il qui me puisse arriver !
Que faisait ton ami qu'il n'a pu te sauver ?
Sanche, prêt à verser son sang pour te défendre,
Était donc loin de toi, ne pouvait donc t'entendre?
Et j'appelais ce jour le plus beau de mes jours !
Mais n'est-il plus d'espoir? quoi si tôt! pour toujours !
Quoi ! sans voir à ma main celle de Sanche unie,
Sans qu'avant de mourir du moins il m'ait bénie,
Sans un dernier regard, sans un dernier adieu,
Sans le secours du ciel et le pardon de Dieu !

(Elle se lève impétueusement et va vers le corps de Bustos.)

Laissez. Je veux encor, je veux voir son visage.
Un terrible désir...

(Elle s'arrête comme effrayée.)

O redoutable image !
O de ce corps glacé que je n'ose toucher,

Je ne sais quel effroi m'empêche d'approcher.
Cette immobile mort malgré moi m'épouvante :
Ah ! cachez, cachez-moi cette trace sanglante.
Je cherche sa blessure, et je crains de la voir.
Laissez. Elle me parle et me dit mon devoir.

(Elle se met à genoux.)

Objet cher et sacré d'une amitié bien tendre,
Il est un dernier soin que ta sœur doit te rendre,
Qui seul, en sa douleur, pourra la consoler,
Que l'honneur de tous deux ne saurait reculer,
Que sans doute en mourant chercha ton espérance,
Devoir pieux, sacré, terrible : la vengeance !
Je te la jure. O Dieu, devant lui, devant vous,
Je la jure en pleurant, je la jure à genoux !
Que de son meurtrier la plus lointaine fuite
Ne puisse de ma haine éviter la poursuite !
Qu'il meure et soit maudit.

(Elle se lève avec exaltation.)

Nommez-moi l'assassin.
Qui de vous, chevaliers, lui percera le sein ?
Non. Attendez don Sanche. Ah ! sa puissante épée,
Certaine de ses coups, jamais ne s'est trompée ;
Au sang du criminel qu'il coure la plonger ;
S'il n'a pu te défendre, il saura te venger,
Mon frère ! et mon destin garde encor quelques charmes,

Puisqu'il doit partager ma fureur et mes larmes.
Ah ! Sanche !

(Elle court à lui. Pendant qu'Estrelle parlait aux chevaliers, on a fait passer le corps de Bustos dans son appartement.)

SCÈNE IV.

ESTRELLE, BÉRENGÈRE, INÈS, GONZALÈS DE BIEDMA, AUTRES ALCADES, ENRIQUE, AUTRES SERVITEURS DE DON BUSTOS, D. SANCHE.

(Il entre à pas rapides, incertains, comme un homme aveugle et égaré ; il est pâle, défait, sans épée.)

D. SANCHE.

Estrelle...

ESTRELLE.

Viens consoler ma douleur.

D. SANCHE.

Sais-tu ?...

ESTRELLE.

Je sais tout.

D. SANCHE.

Non. Sais-tu... notre malheur ?

ESTRELLE.

O mon ami !

D. SANCHE.

Sais-tu... ce que je viens de faire ?

ESTRELLE.

Dieu ! quel égarement !

D. SANCHE.

Ton déplorable frère,

Le mien...

ESTRELLE.

Ah ! quel regard !

D. SANCHE.

Je viens...

ESTRELLE.

Sanche !

D. SANCHE.

C'est moi !

Moi ! moi !... je l'ai tué.

(Estrelle tombe renversée.)

Dieu ! qu'est-ce que je voi !

Estrelle !

(Il court à elle. On la porte sans mouvement sur un fauteuil, autour duquel s'empressent les femmes.)

GONZALÈS.

Infortunés !

BÉRENGÈRE.

Qu'a-t-il fait !

D. SANCHE.

Mon Estrelle !

Malheur ! malheur !

BÉRENGÈRE, à don Sanche, le repoussant.

Sortez.

D. SANCHE.

Vit-elle encor? vit-elle?

BÉRENGÈRE.

Elle vit! mais sortez, mais n'en approchez pas
Si vous n'avez juré d'achever son trépas.

D. SANCHE.

J'ai donc perdu le droit de veiller sur sa vie!

BÉRENGÈRE.

Pourquoi venir?

D. SANCHE.

Moi! moi!

BÉRENGÈRE.

Par quelle affreuse envie?

D. SANCHE.

J'allais... cette maison à mes yeux vint s'offrir..
Une idée... un instinct... un insensé désir...
Je suis entré. Grand Dieu, qu'ainsi je la revoie!
Maison, où ma présence apportait tant de joie!
Que je remplis d'horreur!

GONZALÈS.

En osant y rentrer,
Quel péril vous deviez vous-même y rencontrer!
Ma charge ici m'impose un devoir redoutable.

D. SANCHE.

Alcade, saisissez, entraînez un coupable.

Ne tardez pas. Allons, c'est mon unique espoir.
Je vous en somme ici. Faites votre devoir.
Je le veux : avec joie à vos mains je me livre ;
Sauvez-moi, s'il se peut, du supplice de vivre.
Oubliez qu'entre nous il fut quelque lien :
Faites votre devoir, comme j'ai fait le mien.

GONZALÈS.

Le vôtre, ô ciel!

D. SANCHE.

Oui, oui, quoi qu'il puisse paraître,
Un jour, l'infortunée, elle apprendra peut-être
Que quelque gloire encor suit mon adversité,
Qu'en perdant tous les biens, mon honneur m'est resté,
Que lui seul a conduit ce meurtre que j'abhorre,
Et qu'un cœur qui m'aima peut m'estimer encore.
Arrachez-moi d'ici.

GONZALÈS.

Déplorable devoir!

D. SANCHE.

Et toi, toi que jamais je ne dois plus revoir...
Je ne puis la quitter en cet état funeste.

BÉRENGÈRE.

Partez, si d'elle encor quelque pitié vous reste.
Nos soins à cet état pourraient la dérober
Que votre seule voix l'y ferait retomber.

D. SANCHE.

Ma voix! ma seule voix! qui naguère entendue
Peut-être à la lumière aussitôt l'eût rendue!
Oui, partons. Mais du moins, si je puis vous toucher,
Oh! d'elle, un seul instant, laissez-moi m'approcher!
Ne craignez pas : ma main ne peut lui faire outrage.
Laissez-moi regarder ce douloureux visage;
Laissez-moi voir encor ces traits aimés, ces traits
Que sous le ciel mes yeux ne verront plus jamais.
Je veux remplir mon cœur de leur dernière empreinte.
Pâle, sans mouvement, sans chaleur, presqu'éteinte,
Si belle encore! Hélas, et j'ai pu l'obtenir!
Et tout dès ce moment entre nous doit finir!
Et Sanche pour jamais ne lui doit plus rien être!
Estrelle pour jamais ne doit plus me connaître!
Comme si déjà morte!... Elle est morte, grand Dieu!
Elle est morte pour moi. C'est pour jamais! adieu.
Ne l'abandonnez pas, vous sa constante amie,
Vous toutes; c'en est fait, je m'arrache à ma vie.
Mon Estrelle!... O Bustos, ô frère infortuné!
Toi, tu sais tout du moins, toi, tu m'as pardonné.

(Il sort dans le plus violent désespoir.)

GONZALÈS.

Qu'il soit à Triana conduit sous sûre escorte;
Empêchez qu'avec lui le peuple ne s'y porte;

Je vais de ce désastre au roi rendre raison.
O du noble Bustos déplorable maison !

SCÈNE V.

ESTRELLE, BÉRENGÈRE, INÈS,
DEUX CAMÉRISTES.

(Estrelle, encore évanouie, est entourée de ses femmes, qui se tiennent en silence et l'observent avec inquiétude et émotion.)

BÉRENGÈRE.

Déjà plus librement je l'entends qui respire.
Elle ouvre enfin les yeux.

INÈS, à Estrelle.

Madame !

BÉRENGÈRE.

Elle soupire.

(A Estrelle.)

C'est moi, c'est ton amie. Elle ne m'entend pas.
Ses yeux sans souvenir me regardent.

ESTRELLE, avec effort.

Hélas !

BÉRENGÈRE.

Ah ! de quel coup profond elle a reçu l'atteinte !
Ce deuil sec et muet, sans larmes et sans plainte,
De cet œil insensé l'immobile stupeur,

Plus cruels que les cris me causent plus de peur.
Estrelle !

ESTRELLE.

Est-ce le jour? suis-je encor sur la terre?
Comment me retrouvé-je en un lieu solitaire?
Ma tête est sans mémoire et mon front douloureux.
Un poids lourd et glacé... J'ai fait un rêve affreux.
J'ai cru, le souvenir m'en revient avec peine,
Que de monde et de bruit cette chambre était pleine;
J'ai vu du sang, du deuil, un corps pâle et glacé;
Un homme, pâle aussi, devant moi s'est placé;
Il ressemblait... quel jour dans mon âme se plonge!
C'était lui! c'était lui! ce n'est donc point un songe!
Sanche... supplice affreux retrouvé dans mon sein!
Sanche a tué Bustos! Sanche est son assassin.
Quoi donc! meurtre insensé! coup follement barbare!
Un abîme sans fond pour jamais nous sépare?
Mais comment? quel sujet? son frère? son ami?
Prêt à verser son sang, il n'a donc pas frémi?
Il était donc sans yeux, sans instinct, sans mémoire?
Il ne songeait donc plus... Non, je ne le puis croire.
On me trompe... grand Dieu! que ne puis-je en douter?

BÉRENGÈRE.

O mon amie!

ESTRELLE.

O jour que j'ai pu souhaiter!

Promesses de bonheur ! espérance finie !
Ah ! j'en étais trop fière, et le ciel m'a punie.
Tout pour nous dans la vie a cessé pour jamais !
Se peut-il bien !

BÉRENGÈRE.

Hélas ! je pleure et je me tais.
Des consolations le langage ordinaire
Peut trouver quelque place en un malheur vulgaire ;
Mais il reste inutile en un si grand malheur,
Et pour te consoler je n'ai que ma douleur.

ESTRELLE.

Oui, oui... me consoler ! Ah ! s'il est sur la terre
Quelque sœur dont l'amant ait égorgé le frère,
Elle seule... mais non, elle saurait trop bien
Qu'on ne console pas un sort tel que le mien.
Je pleurais une mort cruellement amère,
Et ce n'était donc pas ma plus grande misère,
Et le ciel, quand nos maux sont le plus déchirants,
Nous en peut donc toujours réserver de plus grands !
Horizon qui s'accroît sans borne et sans mesure !
Moi, je ne crains plus rien, mon malheur me rassure.
Que dis-je? quand au comble il me semble arrivé,
Lorsque l'œuvre est complet, le désastre achevé,
Que mon frère périt, que Sanche l'assassine,
Que je tombe soudain, seule, veuve, orpheline,
Ce n'est pas tout encore, et ce que j'entrevois

Surpasse de bien loin tout le reste à la fois.
Un terrible devoir m'ordonne de poursuivre
Celui... le malheureux! avec lui j'ai dû vivre;
L'église espère encor nos nœuds presque formés,
Les flambeaux sur l'autel sont encor allumés,
Ils nous attendent... nous!... ô comble de misère!
Ils verront entrer seul le cercueil de mon frère;
Et lui, Sanche, à son tour, au fond d'une prison,
De moi-même... je sens se troubler ma raison.
Fuyons. Sortons d'ici.

(Elle aperçoit tout à coup, en passant devant la glace, sa propre image, et recule épouvantée.)

Dieu! des fleurs sur ma tête!
Dans la maison de mort, moi des habits de fête!
Otez-moi, déchirez ces affreux ornements;
A ma tête brûlante arrachez ses tourments.
Ah! ne me quittez pas.

(Son air marque de l'égarement.)

Je frissonne. Ma crainte
N'ose franchir sans vous cette muette enceinte.
Tout est prêt? l'a-t-on dit? J'avais pensé pourtant...
En effet, pour partir mon frère nous attend;
Le cortége bientôt va traverser la ville.
Venez: je me sens mieux, et je suis plus tranquille.

(Elle s'évanouit.)

BÉRENGÈRE, la soutenant.

Estrelle !... Sa raison va-t-elle s'égarer?
Dieu secourable et bon, qu'elle puisse pleurer!

(Elle l'entraîne péniblement, aidée d'Inès et suivie des autres femmes.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle de l'Alcazar. Le fauteuil royal surmonté d'un dais est placé sur une estrade; à l'un des côtés de l'estrade sont rangés plusieurs siéges, au milieu desquels paraissent deux siéges plus élevés.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, GONZALÈS DE BIEDMA, D. ÉLIAS.

(Courtisans arrêtés en groupe à quelque distance; pages dans le fond. Des sentinelles se promènent à l'extérieur des portes. Le roi entre, causant avec l'alcade mayor, et paraît fort troublé.)

GONZALÈS.

Lui-même il le confesse, et déclare son crime;
Mais il en tait la cause et la tient légitime.
Pour toute excuse, Sire...

LE ROI.

Ah! quel événement!

GONZALÈS.

Il atteste l'honneur, sa parole, un serment.

Sur ce meurtre fatal que lui-même il déplore,
J'ai voulu sans témoins l'interroger encore.
Mais, en vain à la mort il se sent destiné,
Rien n'a pu vaincre enfin son silence obstiné.

LE ROI.

Ainsi dans sa prison il n'a nommé personne?

GONZALÈS.

Non, Sire. Toutefois en secret je soupçonne,
Et peut-être mes yeux le sauront découvrir,
Que de plus haut que lui...

LE ROI.

C'est assez discourir.
De Triana, qu'il soit conduit devant son maître :
Je saurai le résoudre à s'expliquer peut-être;
Ou si d'un jugement tout se doit décider,
Je veux dans mon palais moi-même y présider.
Vos alcades ici craindraient-ils ma présence?

GONZALÈS.

Sire, notre devoir ne craint nulle influence.

LE ROI.

Quand on se laisserait influencer par moi,
C'est un héros enfin que recommande un roi.

GONZALÈS.

C'est sous un autre aspect qu'un juge l'examine;
La justice surtout se doit à l'orpheline.

LE ROI.

Et la demande-t-elle?

GONZALÈS.

Ah! pouvons-nous douter
Qu'Estrelle à vos genoux ne vienne se jeter,
Et, d'un devoir terrible écoutant l'exigence,
De la mort de Bustos ne demande vengeance?

LE ROI.

Infortunée!

GONZALÈS.

On dit que, ce devoir rendu
A celui que Séville avec elle a perdu,
Aux murs de Sainte-Claire Estrelle retirée
Désormais y veut vivre au cloître consacrée.
On la plaint; tout gémit du triste événement,
Et de Sanche avec elle attend le jugement.
Le peuple aimait Bustos; le peuple adore Estrelle;
Il est à ses amis, plus qu'on ne croit, fidèle.

LE ROI.

Il suffit. Suivez donc l'ordre que j'ai donné,
Et que dans l'Alcazar Sanche soit amené.
Qu'on me laisse.

(La suite du roi se retire au delà des portes, qui restent ouvertes. On continue de voir à l'extérieur les courtisans attendre immobiles, et les sentinelles aller et venir.)

SCÈNE II.

LE ROI, D. ÉLIAS.

(Le roi, très-agité, s'assied, se lève, se rassied plusieurs fois pendant cette scène. D. Élias se tient d'abord avec réserve à quelque distance.)

LE ROI.

Grand Dieu, dans quelle conjoncture
Me jette désormais cette affreuse aventure!
Qu'ai-je fait! vain désir fatal à mon repos!
Sanche l'amant d'Estrelle et l'ami de Bustos!
Et Séville s'émeut! Que tenter? que résoudre?
Comment, sans me trahir, puis-je le faire absoudre?
Élias, quels conseils? n'en saurais-tu trouver
Que pour perdre ton maître, et non pour le sauver?
Ah! don Juan lui seul m'était vraiment fidèle.
Et j'ai par un exil récompensé son zèle!
Holà, pages!

(Plusieurs pages paraissent.)

Cherchez don Juan sans délais;
Que, s'il est à Séville, il revienne au palais.
Qu'il se hâte.

(Les pages se retirent.)

Une erreur se répare sans honte.
Oui, ma colère hier envers lui fut trop prompte.

Si je l'en avais cru ! si ses prudents avis,
Au lieu des tiens, hier avaient été suivis,
Je n'aurais pas, au gré de ta folle entremise,
Vu mon repos troublé, ma gloire compromise !

D. ÉLIAS.

Tout est-il donc perdu ? ne peut-on en secret
Des alcades séduits intéresser l'arrêt ?

LE ROI.

Faible espérance !

D. ÉLIAS.

Ou bien, levez votre bannière ;
De ce peuple attirez les yeux vers la frontière ;
Que de quelque triomphe il se puisse occuper,
Et de l'événement qui vient de le frapper
Dans un autre bientôt il perdra la mémoire.
Que ne fait oublier l'éclat d'une victoire !

LE ROI.

Du labyrinthe infâme où tu m'as fait entrer,
Ah ! mon honneur jamais pourra-t-il se tirer !
Laisse-moi.

SCÈNE III.

LE ROI.

Misérable ! en flattant mon caprice.
C'est lui qui m'a jeté si près du précipice,

Lui qui m'a trahi, lui que je devrais punir,
Si mon fatal secret ne devait nous unir,
Si d'un coupable roi ce n'était le supplice
De craindre, de souffrir, d'honorer son complice.
Détestables amis! prompts à nous entourer!
Ah! les malheureux rois, qu'on vous voit égarer,
Vers le mal de si près suivraient-ils leur pensée
Sans vos perfides voix dont elle est caressée!
Dans leurs projets du moins forcés de s'arrêter,
S'ils ne trouvaient quelqu'un pour les exécuter.
Mais on saisit soudain nos désirs qu'on voit naître,
Sans nous laisser le temps même de les connaître,
Et la faute où d'abord on nous sut engager,
Par des crimes ensuite il la faut corriger.
Voilà donc où conduit la facile puissance,
Et les préceptes faux écoutés dès l'enfance!
J'étais né généreux. Je sentais par moments
Palpiter dans mon cœur de nobles sentiments;
Et j'ai commis un crime! un crime irréparable!
Jeunesse! telle est donc la suite déplorable
De vains désirs, en nous souvent pesés si peu,
Et dont le cœur d'abord s'est presque fait un jeu!
J'entre à peine à Séville, une femme inconnue
Sur un balcon, de loin, frappe un instant ma vue,
Et mes désirs soudain se sentent enflammer,
Et je prétends la voir, la séduire, l'aimer;

Je corromps sa maison, j'en suborne l'entrée;
Sa famille vivait noble, heureuse, honorée,
Je la trouble; je mets la fiancée en deuil,
Et l'époux dans les fers et le frère au cercueil;
Que dis-je! du serment je rends la foi victime,
J'outrage enfin l'honneur en l'employant au crime;
Et pourquoi? quelle excuse ai-je à mes propres yeux?
Ai-je au moins combattu? suis-je même amoureux?

SCÈNE IV.

LE ROI, D. JUAN DE LARA, introduit par un page.

LE ROI.

Ah, Lara!

D. JUAN.

Permettez qu'un serviteur fidèle
Bénisse à vos genoux l'ordre qui le rappelle.

LE ROI.

Viens, ami véritable, un instant méconnu :
D'un injuste transport ton maître revenu,
S'accuse, et te rappelle en ta place première.
Accours de tes conseils me prêter la lumière.
Que ne les ai-je crus!

D. JUAN.

La faute en est à moi.
Si d'abord, sans heurter le vouloir de mon roi,

J'avais, des passions sachant mieux la science,
Laissé d'un premier feu s'user la violence,
J'eusse opposé plus tard avec plus de bonheur
Au désir de l'amour le conseil de l'honneur.

LE ROI.

C'est maintenant, hélas ! un regret inutile.
Tu sais l'événement qui remplit cette ville ?

D. JUAN.

Bustos frappé...

LE ROI.

Tu sais l'auteur de ce trépas ?

D. JUAN.

Qui pourrait l'ignorer ?

LE ROI.

Oui ; mais tu ne sais pas
Qui, pour la main de Sanche, a marqué la victime.

D. JUAN.

Sire, vous m'effrayez !

LE ROI.

Ta crainte est légitime :
Oui, c'est moi. Conçois donc, sans parler du passé,
L'affreuse alternative où je me vois placé.
Lorsque, choisi vengeur d'un insolent outrage,
Sanche a pour me servir engagé son courage,
A Sanche j'ai promis, en retour de sa foi,
Quoi qu'il pût arriver, le secours de son roi.

Mais en vain j'ai porté Gonzalès à l'absoudre;
Si les juges ainsi ne veulent s'y résoudre,
Que ferai-je ? Et comment le jour, le premier jour
Où je viens dans Séville établir mon séjour,
A peine sur le trône, aller faire connaître
A mes nouveaux sujets la faute de leur maître,
Et, dans les cœurs douteux ébranlant le devoir,
Compromettre à la fois ma gloire et mon pouvoir!
On ne cherchera point si le remords m'accable,
Si je fus égaré plus encor que coupable,
Et par Bustos enfin sans mesure outragé;
On verra seulement comment je suis vengé.
Et tout va prendre encor la couleur la plus noire,
Et de récits affreux le peuple va tout croire,
Et les coups compliqués que le hasard a faits
Vont d'un crime profond paraître les effets!
J'aurai, si l'on en croit la fatale apparence,
D'un rival et d'un roi combiné la vengeance,
Et de Sanche, en un piége enveloppant l'honneur,
Choisi sa propre main pour frapper son bonheur.
Ah! Lara, donne-moi quelque avis salutaire.
Je frémis de parler, j'ai honte de me taire;
J'ai fait une promesse et crains de l'accomplir,
Et je sais mon devoir, sans oser le remplir.

D. JUAN.

Si garder un serment, même trop téméraire,

Est un devoir sacré pour un homme ordinaire,
Ce devoir dans un prince est la première loi;
Jamais ne doit faillir la parole du roi :
D'autant plus scrupuleuse et d'autant plus fidèle
Qu'avec plus d'abandon le peuple croit en elle.
Par de lâches conseils je ne puis vous trahir.
A votre propre cœur c'est à vous d'obéir.
Le péril dont la crainte ici vous environne
Menaçât-il enfin jusqu'à votre couronne,
Nulle raison d'état ne peut vous délier;
Avant que d'être roi, vous êtes chevalier.

LE ROI.

Oui, je suis chevalier : c'est mon titre de gloire,
Celui que j'ai gagné sur le champ de victoire,
Qu'au jour de Trafalgar, dans mon premier combat,
Prince de dix-sept ans, j'ai conquis en soldat;
Oui, je sais quel devoir m'impose ce beau titre,
Et l'ai voulu remplir, t'appelant pour arbitre;
Mais enfin je suis roi. Sois mon guide, Lara!
Quoi qu'il puisse arriver, certes, Sanche vivra;
Mais, sans qu'à son salut moi-même je m'immole,
Ne puis-je le défendre, et garder ma parole?
Certes, Sanche vivra; mais, pour sauver ses jours,
Un aveu qui me perd est-il mon seul recours?
Ah! si je puis sortir de ce terrible abîme,
La tache que ce jour à ma jeunesse imprime,

Par quels jours glorieux je prétends l'effacer !
Je sens en moi soudain ma jeunesse cesser,
Mon cœur, tout à coup mûr, a changé d'espérance,
Le prince en ce moment finit, le roi commence.
L'éclat d'un nouveau jour vient de luire à mes yeux.
Il me semble à présent sortir d'un rêve affreux.
Mais des juges bientôt le tribunal s'assemble,
Lara.

D. JUAN.

Sire, écoutez.

LE ROI.

Parle, parle.

D. JUAN.

Il me semble
Qu'il existe un moyen, juste autant que puissant,
De sauver votre aveu, sans perdre l'innocent.
Oui, nos antiques lois et ces anciens usages
Dont le séjour du More a doté nos rivages,
L'offrent à ma pensée ; et c'est un de vos droits
De remettre en vigueur la vétusté des lois.
Sire, rajeunissez la loi de l'homicide,
Et qu'Estrelle à son gré de don Sanche décide.

LE ROI.

Oui, sans doute !

D. JUAN.

Elle doit à son nom, à son rang,

De venir demander le sang pour prix du sang;
Mais, quoi qu'à son honneur elle ait cru nécessaire,
En poursuivant don Sanche est-elle bien sincère?
Ah! qu'on verra bientôt, reprenant son pouvoir,
L'amour au cœur d'Estrelle attendrir le devoir!
Ainsi Sanche sauvé vous rend votre promesse,
Ainsi d'un pas glissant s'échappe Votre Altesse,
Sire, sans déshonneur, sans péril, sans aveu,
Sans que votre secret soit connu que de Dieu.

LE ROI.

Que tu me fus toujours un ami véritable!
Certes, je le suivrai ce conseil secourable.
Estrelle peut venir! Je l'attends désormais.

D. JUAN.

Elle ne peut tarder à paraître au palais.

LE ROI.

Elle vient!

D. JUAN.

Pour s'y rendre, Estrelle tout à l'heure
Avait déjà quitté San-Marcos, sa demeure.
Non moins que de pitié, sujet d'étonnement.
Au travers de la ville elle allait lentement,
Sans larmes, en grand deuil, calme et décolorée.
Des chevaliers servie et du peuple honorée.
Du cirque pour la voir on déserte les jeux.
Son muet désespoir fait pleurer tous les yeux.

Elle atteignait déjà, quand je l'ai rencontrée,
L'église du Sauveur où, maintenant entrée,
Si près de faire un pas dont elle doit frémir,
Devant la croix sans doute elle veut s'affermir.

SCÈNE V.

LE ROI, D. JUAN, PERÈS DE GUZMAN.

PERÈS.

Sire, autour du palais croît une foule immense.
Donc Estrelle est ici qui demande audience.

LE ROI.

Elle est ici ! Mon cœur à ce nom, malgré moi,
Sent un trouble mêlé de remords et d'effroi.
Elle, que mon palais n'a point encor reçue !
Que je n'avais encor que de loin aperçue !
Et dont même la voix... Où se perd mon esprit !

PERÈS.

Sire...

LE ROI.

Eh bien, qu'attend-on ? quoi, ne l'ai-je pas dit ?
Qu'elle vienne.

(Perès sort.)

D. JUAN.

Armez-vous de tout votre courage.

LE ROI.

Lara, moi dont ici sa douleur est l'ouvrage,
Moi, dont à son insu l'invisible ascendant
La gouverne, elle vient m'implorer cependant!
Elle approche, ignorante, et ne se doute guère
Que cet homme inconnu la prive de son frère.
O malheureux!

SCÈNE VI.

LE ROI, D. JUAN, PERÈS DE GUZMAN, ESTRELLE, INÈS.

(Estrelle entre en grand deuil, précédée de plusieurs pages, et suivie d'Inès et de ses femmes, toutes aussi en deuil. Le roi l'attend debout avec embarras et émotion. Les portes de la salle sont ouvertes, et les gardes retiennent la foule qui s'y presse avec curiosité.)

PERÈS.

Venez, madame, et suivez-moi.
Vous êtes maintenant en présence du roi.

(Les pages et les femmes restent au fond de la scène. Estrelle s'avance seule, et s'arrête un moment, troublée par la présence royale.)

LE ROI, à part.

La voilà! sous son deuil, hélas! encor si belle!
Que je me sens ému de me voir si près d'elle!

(Estrelle, remise, vient s'incliner devant le roi d'un air où se confondent la modestie de son âge et la résolution de son désespoir.)

ESTRELLE.

Sire, pardonnez-moi si, seule devant vous,
J'ose venir, tombant à vos sacrés genoux,
Obscurcir de mon deuil la splendeur où vous êtes,
Et d'une femme en pleurs importuner vos fêtes.
Ce jour, où dans Séville entre son puissant roi,
Heureux pour tous, hélas! n'a pu l'être pour moi.
Bien que je me présente inconnue à mon maître,
Mon nom à sa faveur a quelques droits peut-être:
Le nom des Tabèra jusqu'à vous est venu.
Hélas! par nos malheurs il sera trop connu.
Le devoir qui m'amène est un devoir sévère,
Mais pieux, mais sacré. Sire, j'avais un frère...

(Estrelle ne peut pas continuer; sa voix s'est par degrés altérée, et l'attendrissement qu'elle avait cherché à retenir la force enfin de s'arrêter tout à coup.)

LE ROI.

Calme-toi, noble dame. Il faut te rassurer.
Que je me sens coupable en la voyant pleurer!

ESTRELLE reprend d'une voix raffermie et qui veut montrer du calme et de la résolution.

Sire, j'avais un frère, un frère noble et rare,
Un homme d'entre ceux dont le ciel est avare,
Bon et brave, du droit généreux défenseur,
Et respecté de tous, non moins que de sa sœur.
Il m'aimait, m'honorait, protégeait mon jeune âge;

Nul n'eût impunément osé me faire outrage :
C'était mon père, hélas! ma famille; et tous deux,
Un autre encore... Enfin on nous nommait heureux.
Tout à coup un destin que je ne puis comprendre,
Comme un homme dans l'ombre est venu nous surprendre,
Frapper mon noble frère, et pousser contre lui
Le bras dont au besoin il eût cherché l'appui.
J'ai perdu frère, époux, famille; seule au monde,
Seule avec ma douleur incurable et profonde,
Seule avec le devoir qu'impose un noble nom,
Et le soin de venger l'honneur de ma maison.
Sire, par cet honneur qui veut un sacrifice,
Je viens du meurtrier vous demander justice,
De don Sanche. Un tel prix à la victime est dû;
Et, mon devoir rempli, votre arrêt entendu,
Satisfaite du moins, j'irai dans la demeure
Où Dieu devient l'époux de la veuve qui pleure,
Libre de tout devoir, attendre désormais
La mort, ce seul bonheur qui ne trompe jamais.

(Elle s'agenouille alors devant le roi qui, pour la relever, prend ses mains dans les siennes avec émotion et en baissant les yeux.)

LE ROI.

Noble Estrelle, ta plainte est loin d'être perdue.
Jusqu'au fond de mon sein ta voix est descendue.
Tu l'as ému. Ton roi, troublé de ta douleur,
A, comme ton ami, ressenti ton malheur.

Oui, j'y prends plus de part que tu ne le peux croire;
Et ta prière même intéresse ma gloire.
Tu seras satisfaite, et vas juger soudain
Si ta demande ici s'est fait entendre en vain.
La loi de l'homicide, une loi redoutable,
Veut qu'aux parents du mort on livre le coupable,
Qu'à son gré le plus proche en puisse disposer :
Le glaive t'appartient et tu peux en user.
Tiré de sa prison, don Sanche ici doit être.
Je consens qu'à tes yeux on le fasse paraître.
Décide. Un tribunal va venir, déjà prêt,
Recevoir, prononcer, accomplir ton arrêt.
Elle a frémi : Sanche est sauvé. Quelle entrevue!
Adieu.

(Il sort. Tout le monde se retire. Les portes se ferment, et Estrelle se trouve tout à coup seule; immobile, muette, et comme pétrifiée de surprise et de désespoir.)

SCÈNE VII.

ESTRELLE.

Cette douleur ne m'était pas prévue!
Non, d'un coup si nouveau je n'avais pas tremblé.
J'avais cru mon sort plein et mon malheur comblé.
De celui dont mon cœur est le secret refuge

Mon devoir veut la mort, et l'on me fait son juge !
Et, restée immobile à l'arrêt entendu,
Dans mon étonnement je n'ai rien répondu !
Seule dans cette salle on me laisse, on m'envoie
Celui qu'un frère mort défend que je revoie !
Pour souffrir un supplice, ô Dieu ! qu'ai-je donc fait ?
Non, je fuis de ce lieu ; non, quel qu'en soit l'effet...
Cependant, si je veux, j'ai droit de le défendre ;
D'un mot d'Estrelle encor ses jours peuvent dépendre ;
Ses jours trop chers ! Mais quoi, malheureuse, et comment !
Moi qui viens demander son juste châtiment,
Qu'un devoir redoutable à cet effort oblige,
Puis-je juger don Sanche, et l'épargner ? le puis-je ?
Ah ! son trépas aussi pourrai-je le souffrir ?
Pourrai-je seulement le revoir sans mourir ?
La porte s'ouvre. Dieu ! c'est lui.

SCÈNE VIII.

ESTRELLE, D. SANCHE.

(Don Sanche craint d'avancer ; une émotion vive se peint au milieu de la pâleur de ses traits, lorsqu'il a aperçu Estrelle. Celle-ci reste immobile à sa place sans regarder ; mais au bruit des pas de Sanche, quand elle sent qu'il est proche, alors elle s'affaisse tout à coup et tomberait sur le marbre sans la main de don Sanche qui s'avance pour la soutenir. Il éprouve une émotion déchirante en sentant Estrelle dans ses bras ; il la soutient sans oser la regarder, et il de-

tourne la tête; mais elle l'écarte de la main, va s'appuyer près d'un fauteuil et s'y laisse tomber assise, tandis que don Sanche reste immobile à la place qu'elle a quittée. Il se fait un douloureux silence. Don Sanche le rompt enfin d'une voix lente et faible.)

D. SANCHE.

De ma présence
N'imputez qu'à mon sort l'involontaire offense.
Non, Sanche ne saurait d'Estrelle s'approcher,
Sanche de cette main ne doit pas la toucher,
Et sur le triste objet qu'un pareil deuil protége
Ne peut même lever les yeux sans sacrilége.
Le roi me fait venir. J'ai mérité la mort.
Frappez. Quelque bonheur finit du moins mon sort.
Non, je n'espérais pas qu'une bouche si chère
Dût prononcer l'arrêt attendu par un frère,
Qu'Estrelle dans ce monde à mes yeux pût s'offrir,
Que je pusse l'entendre avant que de mourir.
La joie en est amère, et l'heure est déchirante.
Dans mon sein ébranlé ma force est expirante.
Ce deuil, cette pâleur... ce spectacle est affreux.
Estrelle! à vos genoux... parle-moi!

ESTRELLE, assise; ses yeux jusque-là fixés sur la terre se tournent alors lentement vers don Sanche qu'elle voit à genoux loin d'elle, et elle le regarde un moment sans parler.

Malheureux,
Que veux-tu? La voilà celle qui fut Estrelle :

Vois, la reconnais-tu? regarde, est-ce encore elle?
Heureuse hier, et jeune, et pleine d'avenir,
Admire en quel état un jour l'a fait venir!
Vois ses habits de deuil, sa pâleur, son veuvage,
Car je suis veuve, hélas! enfin tout ton ouvrage.
Malheureux meurtrier qu'accueillit ma maison,
Je ne te connais plus, je ne sais plus ton nom.
Contre Bustos ici tu n'as point de refuge.
Celle qui fut Estrelle est assise ton juge.
Dis, parle, réponds-moi : Bustos, qu'avait-il fait?
Pourquoi l'assassiner? quel était son forfait?
De t'unir à sa sœur? de t'appeler son frère?
De t'aimer? Quelle offense attirait ta colère?
Réponds. De nous haïr t'a-t-il donné sujet?

D. SANCHE.

Dieu!

ESTRELLE, avec une explosion de sensibilité qu'elle réprime aussitôt.

Te l'ai-je donné, moi?

D. SANCHE.

Grand Dieu!

ESTRELLE.

Quel objet
Enfin a soulevé cette fureur soudaine?
Et de tant d'amitié fait sortir tant de haine?
Parle, parle, réponds.

D. SANCHE.

De votre voix frappé,
Comme du coup fatal à ma main échappé...

ESTRELLE.

Et dans le jour encore, à l'heure, à l'instant même
Où nous...mais parle, parle.

D. SANCHE.

En cet adieu suprême,
Quand de vous pour jamais il faut me séparer,
Un seul désir en moi peut encor demeurer,
C'est qu'en mourant du moins je puisse dans votre âme
Laisser un souvenir qui ne soit point infâme,
Et laver à vos yeux un meurtre qu'en effet
Le sort, un sort fatal, plus que ma main a fait.
Lui seul a tout conduit.

ESTRELLE.

Quel horrible mystère !

D. SANCHE.

Et d'autant plus affreux que je dois vous le taire;
Que l'honneur, même à vous, ne le peut révéler;
Lui, qui me fit agir, me défend de parler,
Lui, qui par un serment engagea ma parole,
Lui, qui tua Bustos, et tous trois nous immole.
Femme et si jeune encor, vous ne pouvez savoir
Quel est l'honneur pour nous, et quel est le devoir;
Ce que d'un chevalier il veut d'obéissance,

Et sur tout Espagnol ce qu'il a de puissance.
Mais vous le savez trop ! Jugez quelle est sa loi,
Voyez tout ce qu'au cœur elle impose de foi,
Puisque j'ai pu frapper, j'ai pu perdre pour elle
Et les jours d'un Bustos et l'hymen d'une Estrelle.

ESTRELLE.

Achève, explique-toi.

D. SANCHE.

N'en demandez pas plus.

ESTRELLE.

Ta parole ? un serment ? à qui ?

D. SANCHE.

Vœux superflus !

ESTRELLE.

Quel être a pris sur toi cette horrible puissance ?

D. SANCHE.

Celui qui, seul, devrait rompre ici le silence.

ESTRELLE.

Quel est donc cet honneur des hommes inventé ?
Où donc te placent-ils, sainte fidélité !
Est-ce là ce devoir qu'un chevalier révère !
Il t'a pu commander d'assassiner mon frère,
Et tu peux obéir ! et tu peux dans son flanc
Oser porter l'épée, oser toucher mon sang,
Malheureux insensé ! le sang de ton Estrelle !
Son Estrelle, ai-je dit !

D. SANCHE.

O ma main criminelle !
Ne me maudissez pas. Je suis trop malheureux.
De Bustos tout sanglant le sort est moins affreux.
Hélas ! il n'était pas lui-même inexorable ;
Son regard consolait le sort d'un misérable ;
Il voyait ma douleur, entendait mes sanglots.
Quelle amitié dictait encor ses derniers mots !
« Mon frère, » oui, c'étaient là ses touchantes paroles,
« Mon frère, je t'aimais, et c'est toi qui m'immoles !
Vis ! Estrelle après moi reste sans défenseur,
Je te lègue en mourant le destin de ma sœur ;
Veille sur une vie à tous les deux si chère.
Sauve-la de... » Sa voix n'acheva pas.

ESTRELLE.

Mon frère !
Et ses derniers souhaits étaient encor pour nous !

D. SANCHE.

Souhaits trop déchirants ! le trépas est plus doux.

ESTRELLE.

Malheureux ! quel supplice en ton âme doit naître !

D. SANCHE.

Pour jamais !

ESTRELLE.

Oui, ce cœur regrette moins peut-être
Mon bonheur dans la tombe avec lui descendu.

Cruel, que le bonheur que toi-même as perdu.
J'avais là, dans cette âme, hélas, si douloureuse,
De quoi rendre une vie heureuse, oh ! bien heureuse !
Maintenant tout est fait !

D. SANCHE.

Hier encore ! hier !
Frappez ; meure avec moi ce regret trop amer !

ESTRELLE.

Ensemble, l'existence aurait été trop belle !

D. SANCHE.

Estrelle !

ESTRELLE.

Défends-toi de me nommer Estrelle !
Ce nom, ce son de voix jusqu'au fond de mon sein...

(Elle éclate en sanglots.)

Bustos n'est plus, je pleure avec son assassin !

D. SANCHE.

Vengez-le bien plutôt !

ESTRELLE.

Je le devrais sans doute.

D. SANCHE.

Suivez votre devoir ; imitez Sanche.

ESTRELLE.

Écoute.
Il faut nous séparer : à l'instant ; je le dois.
Je deviens criminelle alors que je te vois.

Un seul instant de plus, et je suis ta complice.
Écoute. Oui, le devoir m'ordonne ton supplice,
Mon honneur, ma maison, mon frère, tout enfin.
Vis; je défends aux lois de toucher ton destin;
Vis. Jusques à la mort je puis pleurer ton crime,
Mais ne saurais proscrire une telle victime;
Je ne saurais percer, en brisant tout lien,
Le cœur où si longtemps s'est appuyé le mien.
Je ne suis point barbare, atroce, inexorable,
Sans pardon comme toi; vis, homme misérable!
De tuer ton ami l'honneur t'a fait la loi,
Mais cet horrible honneur est au-dessus de moi.

D. SANCHE.

Moi, vivre? Moi, traîner un destin que j'abhorre?
Si quelque homme ici-bas peut être heureux encore,
Qu'il vive, lui! Mais moi, qui ne dois plus jamais
Relever vers le ciel des regards satisfaits,
A qui toute espérance en ce monde est ravie,
Que veux-tu qu'à présent je fasse de la vie?
Moi, vivre? pour pleurer le bien que j'ai perdu?
Pour voir toujours du sang près de moi répandu?
Pour retrouver toujours, du coup mortel frappée,
L'image d'un ami tombant sous mon épée?
Vivre, le sein rongé d'un reproche éternel?
Vivre, sous le remords, vautour du criminel?
Ta pitié par ma mort serait bien mieux servie.

Le tombeau de Bustos, voilà ce que j'envie!
Oh! si, trompant ma main, Bustos m'eût immolé,
C'est pour Sanche qu'ici tes pleurs auraient coulé!
Mais du moins de sa mort, heureux d'un tel partage,
Que sur moi plus longtemps il n'ait pas l'avantage.
Libre après mon trépas de tout devoir de sœur,
Tu penseras à Sanche avec plus de douceur;
Aux jours où contre toi ma rage s'est armée
Tu mêleras les jours où je t'ai tant aimée;
Tu songeras quel sort nous attendait tous deux,
Tu sentiras des pleurs mouiller alors tes yeux,
Et par moments peut-être (ô laisse-moi le croire),
Tu me replaceras aimé dans ta mémoire.

ESTRELLE.

Jamais, jamais. Je veux perdre tout souvenir,
Je saurai t'oublier, mais ne puis te punir :
Prends ta grâce; prends-la, par pitié pour moi-même;
Tu vois, je suis vaincue; oui, pour moi, moi qui t'aime,
Moi, qui veux de mon cœur en vain te délier;
Je ne puis te punir, je ne puis t'oublier,
Jamais, jamais. Triomphe, ô meurtrier impie!
Vois la sœur de Bustos t'implorer pour ta vie!
Oh! non; mon propre cœur en ose être certain,
Ton cœur n'a pas conduit le crime de ta main.
Dans ce mystère affreux, à travers ton silence,
Je devine, je vois, je sens ton innocence.

Vis, déjà protégé du pardon fraternel.
Je sauve un malheureux et non un criminel.

D. SANCHE.

Cesse. Ne me fais pas trop aimer l'existence!
Ton honneur veut ma mort, et le mien ta vengeance.

ESTRELLE.

Je cours au tribunal dicter ta grâce.

D. SANCHE.

Eh bien,
Oui; de me préserver, oui, j'accepte un moyen;
Un seul, le seul du moins qui me soit sans offense;
Il n'est pas dans ta grâce, il est dans ta sentence:
Ta sentence de mort. Ne frémis pas. Mes jours
Ne sauraient accepter un moins hardi secours.
Quand un fatal secret me laisse sa victime,
Et donne à mon malheur l'aspect d'un si grand crime,
Oui, j'embrasse un espoir, en ce moment conçu,
Que ma douleur encor n'avait point aperçu.
Ainsi tu peux sauver, je ne dis pas ma vie,
Que m'importe! (eh! plutôt, qu'elle me soit ravie!
Si ce terrible jour lui pouvait pardonner,
Aux Mores dès demain je saurais la donner;)
Non; mais tu peux sauver ma gloire qu'on accuse,
Trouver ainsi du fait et la cause et l'excuse,
Contraindre enfin ici tout à se dévoiler,
Mon excuse à paraître, et quelqu'un à parler;

Et, sous un jour nouveau montrant soudain le crime,
Le changer en malheur et me rendre à l'estime.

ESTRELLE, en elle-même.

Quelqu'un !

D. SANCHE.

Décide, Estrelle. Ils ne peuvent tarder.
Les alcades, le roi, qui les vient présider,
Te laissent peu de temps : pense que ta réponse
N'est pas la mort avant qu'un juge la prononce ;
En sauvant mon honneur, mon seul et dernier bien,
Songe, Estrelle, à ton tour que tu sauves le tien,
Et qu'enfin mon pardon te couvrirait de blâme
Si ce secret gardé me laissait croire infâme.

ESTRELLE.

Si j'osais te comprendre et me fier à toi !
Sanche, me trompes-tu ?

D. SANCHE.

Tromper Estrelle, moi !

ESTRELLE, après un moment d'hésitation.

Je ne pourrai jamais.

(En elle-même.)

Cette nuit... Zoraïde...
Ce matin... chez le roi Sanche appelé...

D. SANCHE.

Décide.
J'entends venir, tu n'as qu'un moment désormais.

Ils entrent Malheureux!

ESTRELLE à elle-même, après une hésitation nouvelle.

Je ne pourrai jamais.

D. SANCHE.

Ah! que va-t-elle faire?

SCÈNE IX.

ESTRELLE, D. SANCHE, LE ROI, L'ALCADE MAYOR GONZALÈS, SECOND ALCADE MAYOR, INÈS, ALCADES ORDINAIRES, ETC.

(A l'arrivée du roi les portes se sont ouvertes et ont laissé entrer dans la salle les courtisans, les chevaliers, le peuple, qui en remplissaient le fond. Estrelle et don Sanche restent sur le devant de la scène. Le roi monte prendre sa place au fauteuil surmonté d'un dais. Les officiers de sa maison l'entourent en pompe, debout sur les degrés. A la gauche de l'estrade, et plus rapprochés de l'avant-scène, sont les siéges qu'occupent les alcades au milieu desquels, sur des siéges plus élevés, les deux alcades mayors prennent place. Tout le monde est découvert, excepté le roi.)

LE ROI.

Approche, donc Estrelle.
Le sort ici t'impose une tâche cruelle;
J'en gémis. Le devoir enfin règne absolu.
Je n'influence point ce qu'il a résolu.
Mais, quoi que le devoir demande de vengeance,
Un roi peut, sans rougir, conseiller la clémence.

ESTRELLE, l'observant avec anxiété.

Il est troublé.

LE ROI, à Gonzalès, qui s'incline pour prendre ses ordres.

Parlez.

GONZALÈS, revenu à son siége.

Done Estrelle, en vos mains
La loi dépose ici ses pouvoirs souverains.
C'est à vous de dicter l'arrêt qu'elle va rendre.
Sanche vous est soumis. Vous venez de l'entendre?
De l'interroger?

ESTRELLE.

Oui.

GONZALÈS.

Du meurtre fraternel
S'est-il devant son juge avoué criminel?

ESTRELLE.

Oui.

GONZALÈS.

D'un semblable mot vous savez l'importance?

ESTRELLE, à part.

Grand Dieu!

GONZALÈS.

Vous avez dû décider la sentence?

ESTRELLE.

Je l'ai fait.

GONZALÈS.

Dictez-la. Reprenez vos esprits.

Qu'ordonnez-vous?

ESTRELLE.

La mort.

LE ROI, plein de trouble.

La mort!

GONZALÈS, au greffier, avec calme.

La mort. Écris.

LE ROI.

Don Sanche, en ta faveur n'est-il donc rien à dire?

D. SANCHE.

Vous me le demandez? De ma bouche, rien, Sire.

LE ROI.

Que font-ils!

ESTRELLE

Je me meurs.

GONZALÈS prend la sentence des mains du greffier.

Les devoirs sont dictés.

Sanche de Roëlas, je prononce...

LE ROI, se levant.

Arrêtez!

Arrêtez. C'est en vain. Sanche n'est pas coupable.
Il n'a fait qu'accomplir un arrêt équitable.
Bustos, et je le jure, a mérité son sort :
Un outrage inouï dut exiger sa mort.
Sanche a fait, ignorant le nom de la victime,
Un serment, que sa foi n'eût pu rompre sans crime,

Que commandait quelqu'un dont l'ordre est une loi,
Son maître, son seigneur, le vôtre, moi le roi!

GONZALÈS.

Qui? vous, Sire!

(Il se lève. Mouvement général d'étonnement.)

Le trône est un lieu de refuge.
Notre pouvoir se brise et Dieu seul devient juge.

(Il rompt en deux sa baguette, et s'éloigne suivi de tous les alcades.)

SCÈNE X.

ESTRELLE, D. SANCHE, LE ROI.

(Le roi reste un moment anéanti et comme abandonné sur son trône. Les courtisans et le peuple continuent à remplir le fond de la scène.)

ESTRELLE.

Sanche est sauvé!

D. SANCHE.

Du moins mon honneur m'est rendu!

ESTRELLE.

Ce cœur ne s'était pas, je l'avoue, attendu
A ressentir jamais ce mouvement de joie
Que le ciel secourable en cet instant m'envoie.
Sanche!

D. SANCHE.

Estrelle!

ESTRELLE.

Je puis te nommer!

D. SANCHE.

Plus doux sort!

(Rapprochés l'un de l'autre dans une sorte d'oubli, tout à coup ils s'écartent avec effroi, dans un redoublement de désespoir, comme à une découverte soudaine de leur malheur.)

ESTRELLE.

Ciel! mon frère n'est plus.

D. SANCHE.

Grand Dieu! Bustos est mort.

LE ROI.

Descendu de son trône, il s'avance vers eux et leur dit à voix basse.

Les remords que je sens peuvent vous satisfaire;
Surtout l'aveu cruel que l'orgueil vient de faire.
Adieu. Soyez vengés, déplorables amants!
Je vais rendre ce jour fatal aux musulmans,
Et par l'éclat du glaive et le bruit de la gloire,
D'un peuple accusateur étourdir la mémoire;
J'ai besoin de combats, de lances, d'étendards,
Pour me cacher moi-même à mes propres regards.
Et que n'ai-je toujours, trop malheureuse Estrelle,
Fui, parmi les drapeaux, une cour infidèle,
Et des flatteurs sans frein le terrible pouvoir.
Et la ville fatale où je devais te voir!

Il sort, et laisse les deux amants immobiles de surprise.)

SCÈNE XI.

D. SANCHE, ESTRELLE.

(Excepté une suite nombreuse de seigneurs qui sont sortis avec le roi, tous ceux qui étaient présents demeurent sur le théâtre et occupent le fond de la scène. Un groupe de chevaliers se tient en avant, du côté de don Sanche; et, du côté d'Estrelle, ses femmes et ses pages en deuil.)

ESTRELLE.

Qu'a-t-il dit!

D. SANCHE.

Il l'aimait!

ESTRELLE.

Ah! j'ai tué mon frère.
Je vois tout.

D. SANCHE.

D'un seul mot quelle affreuse lumière!
De mon aveugle honneur l'insensé dévoûment
D'un roi faible et coupable était donc l'instrument!

(Il se fait un moment de silence. A Estrelle.)

Vous avez entendu. Tout enfin se révèle.
Les hommes m'ont absous : j'attends l'arrêt d'Estrelle;
Et vais bientôt moi-même accomplir cet arrêt.
Il est au désespoir un chemin toujours prêt.
Si sans crime un chrétien ne peut s'ouvrir la tombe.

Sans crime, en combattant, un chevalier succombe.

(Arrêtant, à mains jointes, Estrelle qui se prépare à parler.)

Non, tremblez; arrêtez. Lorsque tout doit finir,
Un seul moment encor, laissez-moi l'avenir!

ESTRELLE.

Don Sanche, écoutez-moi. Je suis calme. J'espère
Trouver toute ma force en cette heure dernière.
Vivez. C'est un effort plus grand que le trépas
De vivre, séparés! de voir devant nos pas
S'étendre tant de jours d'une longue existence,
Vides, décolorés, sans but, sans espérance!
Du moins l'honneur vous reste et j'ai pu l'assurer.
Et maintenant, don Sanche, il faut nous séparer.
Étouffons cet amour, que malgré moi peut-être
Tout à l'heure à vos yeux j'ai laissé trop paraître;
Du devoir un moment j'ai pu me détourner,
Mais la sœur de Bustos ne peut pas pardonner.
Nous ne saurions penser sans crime l'un à l'autre.
Contre ce faible cœur, trop complice du vôtre,
Un redoutable vœu dès ce jour doit m'armer,
Dans un cloître est l'époux qu'Estrelle peut aimer.

D. SANCHE.

Ah! la tombe, la tombe est moins irrévocable.

ESTRELLE.

Levez-vous. Calmez-vous. Ce désespoir m'accable.
Laissez-moi quelque force en ce dernier moment.

J'en ai besoin aussi, car j'ai fait un serment.
D'un malheur courageux donnons du moins l'exemple.
Oui, Sanche, ce matin, à genoux dans le temple,
J'ai juré devant Dieu d'être à lui pour jamais.
Dans une heure, étrangère à tout ce que j'aimais,
Les murs de Sainte-Claire, où cet époux m'appelle,
Auront mis entre nous leur barrière éternelle.
C'est là que tu m'as vue un jour, et le premier
Où nous... Je tâcherai du moins de l'oublier.
Adieu, vivez, don Sanche, à vous-même fidèle;
Ne vous souvenez plus qu'il était une Estrelle.
Homme, il vous reste ici des destins à remplir;
Le mien était d'aimer... je n'ai pu l'accomplir.
Séparons-nous. La voix qui longtemps vous fut chère
Vous porte en ce moment sa parole dernière.
Notre course est finie en ce mortel séjour,
Mais je prirai pour vous, mais j'espère qu'un jour,
Loin du monde coupable où je vous abandonne,
Nous nous retrouverons au monde où l'on pardonne.
Nous ne nous verrons plus qu'en ce céleste lieu.
Pour la dernière fois...

D. SANCHE, comme pour l'arrêter et d'un cri déchirant arraché du milieu des sanglots.

Estrelle!

ESTRELLE.

Sanche! adieu.

(Elle le repousse doucement, s'échappe, et se perd au milieu de son cortége en deuil. On se range à son passage et on pleure. Don Sanche demeure immobile de désespoir; il ne voit pas tous les chevaliers qui l'entourent pour le consoler. Il reste à la place qu'Estrelle a quittée, l'œil fixe et sinistre, et presse violemment la garde de son épée à demi tirée du fourreau, à son insu, et d'un mouvement convulsif et machinal.)

FIN DU CID D'ANDALOUSIE.

TABLE

DU TOME PREMIER

Pages.

NOTICE

Sur les ouvrages de M. Lebrun, par M. Sainte-Beuve. . . 1

ULYSSE,

Tragédie en cinq actes.

Préface. 1
Ulysse. 9

MARIE STUART,

Tragédie en cinq actes.

Préface. 107
Marie Stuart. 111

LE CID D'ANDALOUSIE,

Tragédie en cinq actes.

Préface. 231
Le Cid d'Andalousie. 257

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

SEP 25 1996

SEP 25 1996

a39003 002440468b

CE PQ 2330
.L8 1844 V001
COO LEBRUN, PIER OEUVRES.
ACC# 1331683